

*« J'ai perdu de mon âme une part  
immortelle, et le reste est bestial »  
(Shakespeare, Othello)*

## PREMIÈRE PARTIE : L'AVANT-BÊTE

J'étais arrivé à Rennes par un après-midi suffocant de juin 1945 ; un an, presque jour pour jour, après le débarquement. Epuisé, déshydraté, j'avais somnolé dans le train depuis Paris en essayant de ne pas penser à un mal de tête qui menaçait de se transformer en migraine, mal de tête que la subtile odeur de poudre de charbon ne faisait que renforcer. Le compartiment était plein de soldats qui, comme moi, n'avaient pas trouvé à se laver, à se raser ou à changer de sous-vêtements depuis au moins quinze jours. Quant aux uniformes, ils duraient, tels quels, depuis plusieurs années. Je n'étais certes pas moins nauséabond que mes camarades et pourtant ils m'incommodaient. Aux arrêts, de bonnes âmes nous avaient passé des bouteilles par les fenêtres. Les relents de vinasse s'ajoutaient aux autres. N'arrivaient à les vaincre que les

puissants effluves provenant de ceux qui, les pieds à l'agonie, avaient retiré leurs brodequins. Malgré tout, l'idée d'être en train (littéralement) de voyager en France nous galvanisait.

Au travers des fils qui montaient et descendaient de poteau à poteau, nous gavions nos regards de ce pays retrouvé. Certains de mes compagnons, faits prisonniers en Belgique, avaient passé cinq ans derrière les barbelés. Abattu en décembre 1943 au-dessus de Friedrichshafen, j'étais encore pour eux un petit nouveau, un bleu par comparaison. De quoi aurait-elle l'air, nous étions-nous demandé, cette France que nous retrouvions maintenant avec un mélange de délices et d'appréhension ? Comme avant la guerre, les enfants se pendaient aux barrières des passages à niveaux et nous saluaient de la main mais on ne pouvait s'empêcher de remarquer le petit nombre d'animaux dans les champs, la friche qui gagnait les prairies, la pauvreté des habitants et, de temps en temps, et surtout dans les villes, des ruines, des

trous d'obus, des cratères de bombes, des murs criblés de traces de balles. Peu de voitures.

Arrivé à Rennes, je laissai le compartiment se vider en partie avant de me lever. Il n'y avait pas presse. Le train s'arrêtait un bon quart d'heure dans chaque gare et les gars de Brest avaient encore de longues heures de tortillard en perspective. Je me levai sans hâte et descendis mon sac du filet à bagages. Il était léger. Je me demandais ce que certains soldats pouvaient bien rapporter de captivité quand je les voyais ahaner sous d'énormes ballots. Faible comme j'étais alors, le mien me semblait assez lourd ! Le quai, en bois, était à la hauteur des rails et il fallait presque toujours de l'aide pour descendre ou monter les bagages. Heureusement, cette aide ne faisait jamais défaut.

Je mourais de soif. Étant descendu dans les derniers, je pris mon temps, cherchant des yeux une pompe à eau. Il y en avait une en bout de gare. Elle avait tout de suite été repérée et il fallait faire la queue. On buvait mais aussi on en

profitait pour s'asperger le visage et le cou. Celui qui avait fini restait encore quelques secondes afin d'actionner le mécanisme pour le suivant.

Rafraîchi, respirant un air moins vicié, je sentais avec soulagement que mon mal de tête me quittait. Je me dirigeai vers la sortie où j'eus la surprise de passer entre des Américains arborant le brassard M.P. pour Military Police. Ainsi, un an après le débarquement, les G.I.s étaient encore là ! Ils mâchaient du chewing-gum et, malgré leur attitude nonchalante, on sentait que rien ne leur échappait. Ils vérifiaient tout : papiers, bagages.... Ils recherchaient, paraît-il, des collaborateurs notoires, d'anciens miliciens ou même des Nazis qui auraient essayé de faire peau neuve en voyageant sous un uniforme français. Ce qui me frappa immédiatement fut l'apparence de santé rayonnante de ces Américains, leur allure de personnes bien nourries, mais aussi leur propreté, leur tenue impeccable, leur chemise repassée comme pour la parade et la légère odeur de lotion après-rasage qui

émanait de leur personne. Comparés à nos hordes puantes et dépenaillées, ils semblaient avoir atterri d'une autre planète. Ils se croyaient visiblement issus d'une race supérieure. Pourtant les noms, imprimés sur la pochette de leur chemise, allaient de Markovitch à Schmidt en passant par Imbert et Rossi. Des Européens ! Des Européens, dont certains, sans aucun doute, de descendance allemande. Ils s'étaient mélangés, là-bas, à des milliers de kilomètres de l'Europe et s'étaient unis au lieu de se battre. Ils avaient peut-être, après tout, gagné le droit de se sentir bien supérieurs à nous !

Ayant passé le contrôle des MPs, je laissai tomber mon sac sur le trottoir et m'appuyai contre une palissade de métal jaune criard qui entourait la gare, remplaçant l'ancien mur dont les morceaux déchiquetés apparaissaient encore ici et là, déjà envahis par les mauvaises herbes et les crottes de chien. Derrière cette clôture exubérante apparaissaient les dômes gris et menaçants d'un train blindé. Toutes les

gares de France avaient été bombardées plusieurs fois, quand elles n'avaient pas été dynamitées par la Résistance. Tout y était provisoire.

Des dizaines de badauds faisaient les cent pas ou rêvassaient devant la gare, surtout des femmes... mais non, ce n'étaient pas des badauds, c'étaient des gens venus, comme chaque jour, dans l'espoir qu'un ancien prisonnier, un mari, un fils, un amant, serait de retour ce jour-là. Je regardai ces visages : visages fermés, découragés car il ne restait presque plus de soldats de l'autre côté des barrières. Il n'y aurait personne pour moi. Il était hors de question que ma mère ait jugé bon de faire le déplacement et elle n'aurait jamais eu la présence d'esprit d'envoyer l'un de nos domestiques. Quand on est affamé, fatigué, diminué comme je l'étais alors, il suffit parfois de peu de chose pour transformer une grande joie en une grande tristesse. Le lent halètement des locomotives, les voix qui s'appelaient d'un trottoir à l'autre, les coups de sifflet du chef de gare, tout résonnait dans ma

tête comme si j'avais été sous le toit d'une immense piscine couverte. Une femme traversa la rue en courant et se jeta dans les bras d'un soldat qui, pris de court, chancela presque. Elle fondait en larmes pendant qu'il essayait de se débarrasser des courroies de son sac à dos afin de pouvoir mieux la serrer contre lui. Sa bouche souriait mais ses yeux restaient morts.

Je ne connaissais plus personne à Rennes. Ces pans de murs noircis, ces bâtiments éventrés, ces fenêtres couvertes de planches, était-ce bien Rennes, d'ailleurs ? J'aurais pu être n'importe où. Je remis mon sac sur mes épaules et commençai à marcher un peu au hasard, laissant à mon instinct le soin de me guider. Dès que j'eus quitté le quartier de la gare et ses ruines, je me reconnus : rien n'avait vraiment changé même si les rues étaient encore plus silencieuses et désertes qu'avant la guerre.

Je passai devant le petit immeuble où avait habité mon meilleur ami. Nous nous étions rencontrés pendant notre

service militaire, en 1938. Je regardai instinctivement les fenêtres de l'appartement. Roger était, comme moi, célibataire et habitait, alors, comme moi, avec sa mère. Il avait un minuscule chien blanc qui lui sautait dans les bras quand il revenait en permission puis essayait de lui lécher les narines. Il avait aussi une petite amie avec qui il faisait l'amour dans le salon car, d'une part, c'était la seule pièce de l'appartement qui fût décentement chauffée, d'un feu de bois en l'occurrence et, d'autre part, son lit, me disait-il, n'était guère plus large qu'une civière.

Déguisés en pêcheurs, Roger et moi avions tous deux rejoint de Gaulle en Angleterre. Parti d'Erquy, notre bateau avait donné rendez-vous (en breton pour que les Allemands ne comprennent pas) avec un chalutier gallois puis était revenu vers les côtes françaises avec un chargement bien innocent de soles et de mulets. Dès notre ralliement aux Forces Françaises Libres, qui furent rapidement rebaptisées Forces Françaises Combattantes, on nous catapulta au

grade de lieutenant sur la foi de notre niveau universitaire. En moins de trois semaines, nous étions devenus pilotes. Roger avait été lâché sur Hurricane et moi sur Blenheim. La façon dont il mourut m'attrista presque autant que sa mort elle-même.

Roger n'alla jamais au combat : son avion explosa à l'entraînement et s'écrasa en flammes à cinq cent mètres de la piste. Témoin de l'accident, je me précipitai avec les infirmiers et les pompiers. Le feu éteint, Roger apparut, toujours sanglé, le visage noir, les orbites vides, les lèvres, disparues, laissant apparaître un horrible sourire. Malgré leur combinaison de protection et leurs gants en amiante, les infirmiers se brûlaient les mains sur la carlingue et sur les boucles de ceinturon en essayant de le dégager. Le sortir de là fut toute une histoire. Ce qui restait de sa combinaison de vol glissait sur une peau cuite à point. L'odeur était traumatisante : habits brûlés mais aussi cuir, matière plastique, peau et excréments car le pauvre garçon s'était, bien sûr, vidé sur

son siège. Quand il fut étendu sur la civière, l'un des infirmiers s'évanouit. Je saisis les brancards à sa place. Au moment où je les soulevais, le casque se détacha de la tête de Roger et son crâne se fendit en deux. Une partie de la cervelle, blanchâtre, sanguinolente et encore fumante tomba sur mes chaussures.

Planté sur le trottoir, j'apercevais l'un des nouveaux occupants de l'appartement : une femme encore jeune mais enlaidie par les grossesses et la pauvreté ; on entendait une voix d'homme coléreuse. La mère de Roger avait dû retourner dans son village, à moins qu'elle ne fût morte, elle aussi. Et le chien ? Et la petite amie ?

Les voitures, je l'ai dit, étaient rares. C'est pourquoi celle qui était stationnée au bout de la rue attira fatalement mon attention. C'était une Hispano-Suiza bleue et argent exactement comme la mienne. En m'approchant, je reconnus le numéro d'immatriculation et vis que c'était

effectivement la mienne. Je tournai autour d'elle en essayant de m'expliquer ce mystère. Elle avait été impeccablement entretenue et brillait de tous ses chromes. L'intérieur de velours bleu sombre était aussi propre que l'extérieur.

“Vous ne pensiez pas la retrouver, n'est-ce pas ?”

La voix de Marjeval me fit sursauter. C'était bien lui, aussi gros qu'avant la guerre, aussi essoufflé et toujours, semblait-il, à un doigt de la crise cardiaque. Sur son gigantesque crâne ses rares cheveux blancs étaient devenus encore plus rares et encore plus blancs. Il était le premier Français que je rencontrais qui n'avait pas l'air de s'être habillé chez un chiffonnier : complet gris perle rayé, chemise blanche, cravate feuille morte avec épingle en or, chaussures marron, neuves, confortables et cirées comme pour une inspection. Les questions se pressaient dans mon esprit : comment se trouvait-il en possession de ma voiture ? Que faisait-il dans une rue déserte de Rennes

en fin d'après-midi, en juin ? Il répondit à la deuxième question sans que j'eusse besoin de la lui poser. De toute façon, je n'aurais pas eu cette impudence. "Je sors du bordel" annonça-t-il. "Ça vous embête ?"

Je fis "non" de la tête et c'était absolument vrai mais je regardai la façade grise et lépreuse des maisons en me demandant laquelle pouvait bien receler un bordel car je n'avais pas vu d'où Marjeval était sorti. Il suivait mon regard d'un œil amusé. "Ce n'est pas écrit sur l'entrée, vous savez !"

"Non, je m'en doute !"

"Je vous donnerai l'adresse. En semaine, en milieu d'après-midi, c'est formidable : pas d'ivrognes, pas de musique, aucune hâte et un choix sensationnel. Je suis un habitué. Dans les heures creuses, comme ça, on m'en donne deux ou trois pour le prix d'une. Ça m'encourage à ne pas aller ailleurs. Elles sont fines mouches, vous savez ! Je vous ramène chez vous ?" Il remarqua mon hésitation. "Ah oui, la voiture, évidemment ! Les Allemands l'avaient réquisitionnée,

comme vous pensez, mais j'ai réussi à la récupérer au dernier moment et votre mère me l'a donnée."

Comme je savais pertinemment que ma mère haïssait Marjeval avec toutes les fibres de son corps, je n'arrivais pas à comprendre comment elle pouvait lui avoir donné cette magnifique voiture. Autant que je m'en souviene, Marjeval n'avait jamais rien fait ni rien dit qui pût nuire à ma mère en quoi que ce fût mais, dans la région, il était cordialement détesté sans que l'on sache vraiment pourquoi. Son apparence cossue, l'équipage luxueux dont il était maintenant le propriétaire, tout laissait supposer, si on avait l'âme généreuse et qu'on fit bénéficier le personnage de doutes en sa faveur, qu'il s'était adonné au marché noir et s'y adonnait peut-être encore car les rationnements étaient loin d'être terminés. Il était plus vraisemblable qu'il s'était rangé du côté de Pétain puis, qu'avec force bénéfices pour lui-même, il avait collaboré avec les Allemands. Il s'était, malgré tout, comporté avec assez de discrétion pour

ne pas devenir, à son tour, victime de l'épuration. On l'imaginait mal rejoignant la Milice, par exemple. Il est vrai, comme on l'a compris plus tard, c'est à dire quand les historiens eurent le temps de se pencher sur ce phénomène, que l'épuration, surtout l'épuration dite sauvage, avait singulièrement péché par manque de logique, bien des innocents ayant fini victimes de vengeances personnelles tandis que la grande majorité des coupables s'en sortait indemne. Marjeval avait peut-être simplement eu de la chance. On ne saura jamais le mot de la fin.

Ma famille et moi ne sommes pas des petits saints mais, au moins, il était impossible qu'on nous accusât de collaboration. Nous n'avions pas fait fortune mais nous n'avions pas tout perdu non plus ; cela, je le savais avant même de remettre les pieds chez moi. Mourant d'un cancer de l'estomac, mon père avait réussi à faire transférer nos avoirs aux Etats-Unis et à les transformer en or avant l'établissement du Front Populaire. Il s'était effondré

dans un ascenseur du Plaza Hotel et était mort peu après à Bellevue Hospital. À l'arrivée des Allemands, et par un curieux mélange d'héroïsme et de stupidité, ma mère avait refusé de quitter le château. Ils lui laissèrent l'usage d'une chambre au premier étage.

Oui, je sais, je sais : le mot *château* peut sembler prétentieux mais comment appeler autrement ce charmant édifice XVIII<sup>e</sup> siècle, plus grand qu'une maison bourgeoise et plus petit qu'un vrai château ? Si l'on descend la Vilaine en barque et que l'on se trouve soudain face à cette élégante construction avec son parc, ses pelouses, son perron de dix-huit marches, ses terrasses ornées de vasques, on se demande, pendant quelques secondes, si l'on ne s'est pas trompé de rivière et si l'on n'est pas, plutôt, quelque part dans le val de Loire. C'est le château de Toucouleur, ainsi nommé car il se trouve sur un domaine où, selon les chroniqueurs médiévaux, Anglais et Français avaient instauré une trêve, pendant la Guerre de Cent Ans. Ils avaient festoyé ensemble, mélangeant

leurs étendards, c'est-à-dire leurs couleurs.

Il y a plusieurs centaines d'années que ma famille réside en ces lieux. Avant le dix-huitième siècle, elle était retranchée dans une bâtisse autrement plus massive et plus sévère : un château fort dont les quelques ruines sont encore visibles à deux ou trois cents mètres de là sur, précisément, la ferme des Marjeval. Un partage et un mariage malheureux firent que nous ne possédions plus ces terres en 1945. S'y étalait alors une collection de bâtiments sinistres car construits avec les pierres noires de l'ancien château.

L'Histoire de ma famille n'est guère passionnante. Nous sommes des hobereaux, préoccupés par nos forêts et par nos champs mais, avant tout, soucieux de ne pas nous mêler des affaires des autres. Ni écrivains, ni grands soldats, ni intrigants, ni traîtres ou cardinaux parmi la longue liste de mes obscurs ancêtres. Le plus célèbre d'entre eux, si tant est que le mot « célèbre » soit ici justifié, fut celui qui, il

y a un peu plus de cent cinquante ans, étendit raide d'un coup de fusil un homme qu'il trouva nu avec sa femme. Il se rendit compte, quelques secondes trop tard, qu'il s'agissait du curé de la paroisse. Les paysans de la région trouvèrent l'histoire fort drôle et mon ancêtre s'en tira avec une convocation à l'évêché. On ne sut jamais ce que l'évêque et lui trouvèrent à se dire.

Nous nous sommes toujours contentés d'une prospérité obscure, de nos pique-niques sur les berges de la Vilaine, de nos chasses au sanglier et de ces dizaines d'activités bucoliques qui donnent une saveur unique à la condition de *gentleman farmer*. On travaille parfois dur mais on ne le fait que parce qu'on le veut bien et parce que cela procure du plaisir ; jamais par obligation. S'assurer qu'il y a assez de bois pour l'hiver, commander des graines dans le catalogue Vilmorin, visiter les fermes et y faire faire les réparations nécessaires, inspecter les chemins forestiers, décider que la salle à manger a besoin d'un nouveau plafond, acquérir

un immense tableau, bien sombre et bien déprimant, plein de chevaux et d'armures, pour le palier du grand escalier, aller soi-même en camionnette chercher le vin de table à Ambarès, voilà toutes activités qu'Horace et Virgile auraient parfaitement comprises et appréciées. Mes ancêtres étaient probablement arrogants (ni plus ni moins, je suppose, que les autres nobles de la région) mais aujourd'hui nous sommes simples. Mon père était simple ; je le suis. Jamais je n'aurais, par exemple, l'outrecuidance de dire, "nos gens" en parlant des domestiques et des fermiers.

"Alors, vous montez ou vous ne montez pas ?"

"C'est tentant mais je crains de vous incommoder : je suis tellement sale !"

"Ça, c'est vrai ! Mais ne vous en faites pas pour cela. Et puis, par une si belle journée, nous baisserons les glaces. Allez, mettez votre barda dans le coffre !"

L'idée d'être à la maison en un peu moins d'une heure au lieu de faire encore

vingt-cinq kilomètres à pied était des plus tentantes. Je tombais de fatigue. N'avais-je combattu les Allemands que pour accepter un service de la part de quelqu'un qui s'était enrichi en se pendant à leurs basques? Je m'en sentais un peu coupable. D'autre part, je me redisais que, dans la région, la guerre était finie depuis un an déjà même si, pour moi, elle était encore toute récente, même si je la sentais, pour ainsi dire, à fleur de peau ! J'éprouvai un moment d'extrême découragement. Ce n'était pas contre les Boches que je m'étais battu, mais contre le Mal, le Mal avec un 'M' majuscule, le Mal à l'échelle gouvernementale, tel qu'il s'est manifesté dans tous les États et à toutes les époques et tel qu'il repoussera toujours, comme une mauvaise herbe. Le roi David ne se vante-t-il pas dans la Bible d'avoir fait passer par les armes tous les habitants d'une ville, femmes et enfants compris ? David, le Juif, et Hitler, l'antijuif, se seraient mutuellement haïs mais stratégiquement estimés. Nos victoires sur le Mal ne sont jamais des

victoires : seulement des trêves. Je jetai mon *barda*, comme avait dit Marjeval, dans le coffre de *ma* voiture.

Il fallait le reconnaître : ce gros essoufflé de collabo l'avait bien entretenue. La portière, dont l'acier poli glissa voluptueusement sous mes doigts, se referma avec un bruit sourd et velouté. Le confort du siège me sembla presque indécent mais me redonna envie d'aborder avec optimisme une nouvelle existence, une nouvelle civilisation. L'odeur de cuir, mélangée aux très légers relents d'essence qui, à cette époque, se dégageaient de toutes les voitures, possédait un pouvoir nostalgique et sentimental presque capable d'amener les larmes aux yeux. La peinture bleu métallique du long capot luisait devant nous comme elle l'avait toujours fait lors de ces récents "bons vieux jours" qui semblaient maintenant aussi irréels que l'eût été un retour au Moyen Âge.

Je savais qu'on idéaliserait encore longtemps la vie d'avant-guerre. Déjà, dans le train, les soldats parlaient des repas d'avant-guerre, de la qualité

d'avant-guerre... Malgré le charme insidieux de l'Hispano, j'étais bien décidé à ne pas me laisser fasciner par une époque révolue. Marjeval mit le contact et les douze cylindres du moteur grasseyèrent puissamment.

Les routes étaient à l'image même de la France : violées, éventrées, laissées à l'abandon. Le confort de la voiture, la conduite prudente de Marjeval, qui faisait de son mieux pour éviter les plus gros nids de poule, n'empêchaient pas que nous fussions constamment cahotés. Le passage de centaines de chars lors des dernières batailles avait parachevé les dégâts commencés quatre ans plus tôt par manque d'entretien.

Marjeval ne dit pas grand chose et je ne l'encourageai pas. Je m'abandonnais plutôt à la contemplation d'un paysage qui me remplissait d'une douloureuse et délicieuse émotion, un paysage que je ne voyais réellement que pour la première fois tant on demeure aveugle à son cadre habituel lorsqu'on ne l'a jamais quitté, lorsqu'on n'a pas souffert et surtout lorsqu'une jeunesse

vigoureuse nous dissimule le fait qu'un jour ou l'autre il nous faudra mourir. C'est dans les baraquements de prisonniers de guerre que bien des sensibilités s'étaient éveillées, que plus d'un Boulonnais avait découvert les immenses rivages plats où le vent ébouriffe les petits échassiers de mer et où reluit un soleil pâle sur des bosses de sable humide ; c'est là que les Beaucerons avaient compris la Beauce ou que les Auvergnats s'éveillaient à la lumière dorée des soirs de septembre sur les courbes vert clair de leurs anciens volcans.

Nous traversions une région de molles collines couvertes d'ajoncs et de genêts où parfois s'élevait un bosquet de châtaigniers ou une rangée de peupliers, signes d'une agriculture pauvre, rendue plus pauvre encore par la guerre et l'occupation. Sur des champs envahis de ronciers et d'arbustes, on pouvait toujours voir les traces régulières d'anciens sillons. Peu d'animaux : seules quelques chèvres, au piquet près des haies, et qui relevaient la tête à notre

passage.

Abstraction faite de l'Hispano-Suiza, on aurait pu se croire transporté au XVIII<sup>e</sup> siècle, impression renforcée par les rares bâtiments de ferme délabrés que nous entrevoyions et dont les toits de chaume à demi effondrés apparaissaient parfois derrière des murs aux crêtes inégales. Malgré la fatigue, je regrettais presque maintenant de ne pas avoir fait le chemin à pied. J'aurais aimé marcher lentement dans cette nature presque sauvage pour la retrouver sous mes semelles, sous ma main, sur mon visage... Certains prisonniers, malgré les ricanements de certains autres, avaient embrassé le sol de France en repassant la frontière. Je n'avais, quant à moi, ressenti que le poids de la fatalité. Les dieux, pour cette guerre, s'étaient rangés de notre côté, rien de plus !

Il n'était pas question de demander à Marjeval de s'arrêter, ne fût-ce que deux ou trois minutes. Engoncé derrière le volant comme s'il faisait partie de la voiture ou comme le conducteur inamovible d'un joujou, il me semblait

une sorte d'hybride entre le cochon et le rhinocéros : une créature de cauchemar. Il parla soudain et me fit sursauter. "Vous viendrez bien à la maison pour prendre quelque chose ?"

"Non, merci. J'ai hâte de revoir ma mère."

Il n'insista pas et j'en fus soulagé. Après plusieurs minutes de silence, il parla de nouveau. "Ça vous embêterait d'aller à pied de ma propriété à la vôtre en passant à travers champs ? Il ne doit pas y avoir plus de trois cents mètres."

Cela ne m'embêtait pas le moins du monde mais cela m'étonnait tout de même. Je le regardai sans comprendre. Il s'éclaircit la gorge. "Eh bien voilà : d'une part votre mère me déteste et, d'autre part, il serait peut-être préférable que vous arriviez lentement. Vous a-t-on décrit en quel état vous trouveriez le château ?"

"Voilà plus d'un an que nous n'avons pu échanger de courrier."

Nouveau raclement de gorge. "Alors... disons que le rez-de-chaussée a souffert. Vous verrez par vous-même."

Votre mère était à l'étage. Elle va bien."

Je fus étonné de ressentir si peu d'émotion. Je demandai bêtement : "Les Boches ?"

Il ne put réprimer un petit sourire de triomphe : "Non, la Fifaille, comme dit Céline, ceux qui ont rejoint la Résistance après la guerre si vous voyez ce que je veux dire. Ils sont arrivés un soir pour *protéger* votre mère. Ils sont allés droit à la cave, se sont saoulés abominablement et ont commencé à casser les meubles. Les Allemands, eux, s'étaient contentés de voler l'argenterie. Quant aux initiales gravées sur la table de la grande salle à manger, c'est aux Américains qu'il faut envoyer la note !"

"Comment savez-vous tout cela ?"

"Vos serviteurs sont des bavards, monsieur d'Astel. On sait tout ce qui se passe chez vous."

"Et comment se fait-il que cette Fifaille, comme vous l'appellez, ne vous ait pas rendu visite ?"

Je n'avais pas pu m'empêcher de parler un peu sèchement. Son énorme corps fut parcouru de secousses que je

pris pour un rire silencieux. “Oh, ils sont venus, ils sont venus ! Mais je les attendais. Vous comprendrez dans un instant.”

Nous étions alors sur l’allée qui menait à sa ferme. De l’ancien château, seuls des moignons de murs émergent çà et là. Le morceau le mieux conservé en est une tour qui s’écroule un peu plus chaque année sous la pression combinée des lierres et des racines de chênes. Par son côté éventré on aperçoit un grand arbre qui pousse juste au milieu. Si l’on sait où regarder, on peut également repérer les dépressions sinueuses qui, autrefois, furent les douves. Aucun château fort n’ayant jamais échappé à la bataille, je m’étais souvent demandé, pendant mon enfance, si, en creusant dans ces douves, on ne pourrait pas retrouver des têtes de flèches, des boulets de canon ou même (pourquoi pas ?) un coffre tout rempli d’or et de diamants.

Nous approchions très lentement de la ferme. L’allée était étroite, en mauvais état et bordée d’épineux qui

menaçaient d'égratigner la peinture de l'Hispano. Par la fenêtre baissée, je respirais les odeurs enivrantes de mon enfance. Cette région de France avait été libérée dix mois plus tôt et, même dans les bois et au milieu des haies et des prairies, il me semblait que mon aspect et ma présence juraient avec la paix retrouvée.

Sans aucune logique, la façon dont nous avons recouvré la liberté me revint à l'esprit et, si mon compagnon n'avait pas été Marjeval, je n'aurais pu résister au plaisir de la lui raconter. Nous nous étions réveillés, un beau matin, non pas au son d'un rail frappé furieusement par un kapo mais, au contraire, par un profond silence. Les Allemands étaient partis. Ils avaient laissé les portes du camp grand ouvertes.

Emaciés, souffrant de dysenterie (car notre seule nourriture pendant les trois semaines précédentes avait consisté essentiellement en carottes pourries) nous nous étions dirigés lentement, prudemment vers la sortie. Nous regardions autour de nous comme

s'il se fût agit d'un piège et comme si des mitrailleuses allaient commencer à hurler d'une seconde à l'autre. Nous décidâmes de nous disperser en petites bandes d'une douzaine d'hommes à peu près. Vus d'une certaine distance, nous devions avoir l'air de ces troupes déguenillées qui écumaient les campagnes médiévales, troupes de vieillards aussi car nous avançons voûtés en traînant les savates. La plupart d'entre nous avaient maintenant des cheveux blancs ou gris, même si nous n'avions pas encore atteint la trentaine. Une fois sortis du camp, nous prîmes instinctivement la direction de l'ouest.

Quelques minutes plus tard, alors que nous traversions un champ, nous vîmes une patrouille d'Allemands qui courait à notre rencontre. Qu'allaient-ils faire? Se vengeraient-ils de leur défaite sur un groupe d'étrangers chancelants, désarmés? C'est alors qu'une tragédie potentielle se transforma en farce. "Schnell, schnell", criaient-ils, "faites demi-tour, les Américains sont sur nos

talons !”

Nous nous regardâmes, ne sachant s’il fallait rire ou pleurer. Dans l’état affaibli où nous étions, certains se laissèrent aller aux deux. Les Allemands nous regardaient sans comprendre puis, peu à peu, se rendirent compte que nous étions des prisonniers de guerre, fort anxieux de rejoindre les Alliés. Pour montrer qu’ils avaient pigé, certains commencèrent à ricaner. Leur sergent les remit en route. Nous entendîmes une voix qui nous souhaitait bonne chance. C’est alors qu’un des nôtres, un Titi parisien, leur cria en allemand : “Embrassez le cul de Staline pour moi !” (*“Stalin kann mich am Arsch lecken !”*)

La patrouille s’arrêta net. On voyait les soldats, têtes rapprochées comme pour une mêlée de Rugby, murmurer des choses et hocher du casque avec vigueur. Nous maudissions notre Parisien entre les dents, surtout lorsque nous vîmes les Allemands faire demi-tour mais, nous ayant rattrapés, ils nous tendirent leurs armes. Sans dire un mot, ils se mirent délibérément les mains

derrière la nuque et nous précédèrent en direction de l'ouest. Nous avons commencé cette guerre en tristes soldats d'opérette. Nous la terminions en *gaietés du régiment*.

De furieux aboiements me tirèrent de ma rêverie. Les fermes ont toujours des chiens mais je ne m'attendais pas à en rencontrer tant : il devait bien y en avoir une vingtaine, tous chiens de race, tous magnifiques alsaciens. "Mes petits défenseurs" expliqua Marjeval. "Ils ont détecté la présence d'un étranger dans la voiture. Vous comprenez maintenant pourquoi la Fifaille m'a laissé tranquille. Certains ont essayé malgré tout mais ils y ont laissé des plumes, ou plutôt des morceaux de fesse, comme Cunégonde."

Il se pencha à la fenêtre et dit quelque chose. La meute se calma. Une jeune femme sortit de la ferme et se dirigea vers nous. "Vous pouvez descendre maintenant" m'assura Marjeval. "Ils ne vous feront aucun mal."

J'entrouvris la portière et mis prudemment un pied sur le sol. Trois ou

quatre museaux vinrent renifler l'espace entre le haut de ma chaussure et le bas de mon pantalon. Je sentais la chaleur de leur haleine sur ma chair de poule ; puis d'autres les remplacèrent jusqu'à ce qu'ils eussent tous enregistré mon odeur dans leur mémoire. Quand la cérémonie fut terminée, ils s'égaillèrent mais certains s'assirent près de la voiture, quémendant des caresses que je n'eus pas le cœur de leur refuser. Jaloux, les autres revinrent vers moi pour recevoir aussi leur dose d'affection, tout cela sous les regards amusés de Marjeval et de la jeune femme.

Elle était près du coffre et l'ouvrit dès que j'eus réussi à me dégager de l'enthousiasme envahissant des molosses. "Bonjour" dit-elle en me tendant la main.

Je serrai dans les miens ses doigts lisses et fins, certainement pas des doigts de fille de ferme. Elle était jolie, sans plus et pourtant elle me fascinait. Je lui rendis son bonjour. Je devais avoir l'air complètement idiot. Je ne savais plus quoi dire. J'avais l'esprit ankylosé,

hypnotisé. Rien, dans cette jeune femme, n'était artificiel, rien de ridicule non plus. J'avais gardé le souvenir d'une époque où les femmes avaient facilement confondu élégance et vulgarité. Avec leurs robes-fuseau noires, fendues sur le côté, talons aiguille, une abondance de fards criards, les cheveux repoussés en coques sur la gauche, un porte-cigarettes entre les dents, elles essayaient, paupières alourdis, de ressembler aux femmes fatales de l'écran. La jeune fille qui se tenait près de moi en était tout l'opposé. Elle dégageait une sensualité directe et puissante qui ne devait rien aux caprices de la mode et qui me bouleversa aussi assurément que si elle s'était approchée de moi, m'avait embrassé sur la bouche et déboutonné la braguette.

Elle avait des cheveux blonds, coupés très courts, un visage rond et des yeux bruns, à la fois innocents et impudents. Sur un corps mince et juvénile, respirant la vigueur et la propreté, elle portait une simple robe aux fraîches couleurs pastel. À ses pieds, des

sandales noires et des socquettes blanches. Jamais une femme tout habillée ne m'avait parue si nue. "Vous vous souvenez bien de Véronique, tout de même ?" haleta Marjeval en s'extirpant de derrière le volant.

Ravi de ma gaucherie, il s'avancait vers nous en se dandinant. La mémoire me revenait. "Je... oui, bien sûr." Véronique s'était acquise une réputation de sauvageonne errant dans la forêt, chassant et faisant l'école buissonnière mais tout le monde disait que ce n'était pas vraiment sa faute car sa mère était morte en couches et elle n'avait été élevée que par son père.

"Véronique fera un bout de chemin avec vous pour s'assurer que les chiens vous laissent tranquille. Vous ne voulez vraiment pas venir prendre un verre ?"

"Non, franchement. Je vous remercie beaucoup de m'avoir amené jusqu'ici mais je préfère rentrer chez moi."

Il haussa les épaules, fit demi-tour et se dirigea vers le corps d'habitation sans me dire au revoir ou me serrer la main. Je saisis mon sac et fermai le

coffre. Véronique sortait déjà de la cour de ferme. Je courus presque pour la rejoindre. Deux des chiens décidèrent de venir avec nous. Nous marchâmes à pas vifs pendant plusieurs minutes au rythme de la respiration bruyante des alsaciens.

Ce que je ressentais si intensément et si soudainement pour Véronique m'irritait et m'amusait à la fois. J'essayais d'en percevoir la logique. Je venais de passer presque quatre ans sans femmes et naturellement la première fois que je me trouvais avec l'une d'elles, l'effet était totalement disproportionné à la banalité de la situation. Je me disais que bientôt tout rentrerait dans l'ordre. Une ou deux fois par mois je retournerais à Paris pour les fins de semaine et j'y retrouverais Atalie...

J'aimais Atalie... et je ne l'aimais pas. Je n'avais pas emporté sa photo avec moi en Angleterre. Je n'avais jamais pleuré à son souvenir comme je l'avais vu faire, dans des moments dits de faiblesse, à certains prisonniers de

guerre évoquant soit leur femme soit leur petite amie. Atalie était merveilleuse, élégante et charmante mais elle n'avait jamais produit sur moi ce besoin, puissant à m'en rendre malade, que j'éprouvais alors, de tomber aux pieds de Véronique, de lui embrasser les cuisses, de remonter sa jupe...

Je fantasmais d'autant plus qu'aux yeux (et à l'odorat) de Véronique, je devais être répugnant. J'essayai de penser à autre chose : un long bain, bien mousseux, bien chaud, par exemple mais si, comme l'avait mentionné Marjeval, le château avait été en partie saccagé, il était peu probable que la chaudière et les salles de bains fussent en bon état de fonctionnement. Il me faudrait me contenter d'un bassin et d'un gant de toilette mais, associé à la mise d'habits propres, cela me semblait déjà presque paradisiaque.

Nous atteignîmes le haut d'une longue prairie qui redescendait en pente douce vers le château. Les toits apparaissaient déjà derrière une rangée de peupliers. La vue de leur teinte bleu

gris, striée de bleu foncé, me serra la gorge ; j'en oubliai la présence de Véronique. Elle me ramena à la réalité en me touchant légèrement l'avant-bras puis, toujours sans dire un mot, montra du doigt le sentier que je devais prendre. Je murmurai "merci" et me mis lentement en marche.

Quelques instants plus tard, sentant que j'avais agi comme un ours devant cette délicieuse jeune fille, je me retournai. Véronique était assise sur une vieille souche d'arbre et, la dénivellation de la prairie aidant, il se trouva que mon regard plongea directement sous sa jupe et entre ses jambes à demi ouvertes. Elle portait un minuscule slip blanc, la partie centrale sculptant parfaitement la forme de son sexe. Les secondes succédèrent aux secondes alors qu'elle et moi demeurions parfaitement immobiles. J'étais enchanté comme on pouvait l'être au Moyen Âge, c'est à dire paralysé. J'entendais en moi-même un long cri comme celui d'un homme qui se tue en tombant d'une falaise et je compris alors que l'on *tombait* véritablement amoureux

et que la peur qui accompagne cette chute peut être aussi réelle que celle qui accompagne la mort.

Je levai les yeux vers le visage de Véronique, un effort qui me coûta autant que si j'avais dû soulever des haltères. Elle me regardait avec un calme de Bouddha, ses grands yeux bruns n'exprimant que la paix et le contentement, la commissure de ses lèvres relevée en une suggestion de sourire. Un cercle d'acier me serrait l'estomac et je m'entendis geindre de douleur et de désir mais la force de l'habitude et toute l'éducation que j'avais reçue me firent agir mécaniquement comme un homme *civilisé*. Je lui fis un petit "au revoir" de la main mais ne pus empêcher mon regard de redescendre vers ses jambes. Je m'arrachai à cette contemplation comme un renard qui doit s'amputer un membre afin de se libérer d'un piège. Je tournai le dos à Véronique et continuai à descendre la prairie. Au bout de quelques secondes, n'y tenant plus, je me retournai encore une fois mais elle avait disparu. J'aperçus

brièvement la queue d'un chien ondulant derrière la haie.

Je finis les cent derniers mètres en une sorte de rêve, désorienté que j'étais par un hétéroclite mélange d'émotions : l'attirance mystérieuse que j'avais si soudainement éprouvée pour Véronique, l'impatience de revoir le château et la gêne de sentir ma verge, en érection presque douloureuse, glisser légèrement, à chacun de mes pas, de gauche à droite, contre mon ventre.

Émerger des lignes de peupliers et me retrouver face à face avec le château me dégrisa en quelques secondes. Entouré de hautes herbes, le bâtiment ressemblait à un bel animal blessé. Pratiquement toutes les vitres du rez-de-chaussée avaient été brisées. Derrière le châssis des fenêtres, des restes de rideaux pendaient comme des lambeaux et s'agitaient au gré des courants d'air. Les tringles, souvent tombées d'un seul côté, divisaient les encadrements à la façon des diagonales dorées des jeux de cartes.

Je traversai ce qui aurait dû être

une pelouse et montai le perron menant à la terrasse puis à la porte principale. Sa serrure avait été brisée, avec une masse semblait-il. Le battant de droite s'ouvrit sans peine quand je le poussai mais se coinça bientôt en crissant sur le sol de marbre. Mes souliers, en entrant, écrasèrent des débris de plâtre et de verre. Dans le vestibule, les meubles Régence, éventrés, disloqués, m'accueillirent de leur silence béant et poussiéreux. Déjà leur bois avait acquis ce ton terne et terreux que l'on repère dans les brocantes mais tout pouvait encore être restauré. Sans la moindre idée de sa valeur commerciale, nos vandales s'étaient défoulés sur le mobilier au lieu de s'enrichir en le volant et en le revendant.

Je déposai mon sac sur le carrelage et me dirigeai lentement vers un clavecin qui avait été poussé au milieu de la pièce. J'appuyai sur l'une des touches : aucun son n'en sortit. J'en essayai une autre. Elle émit un faible gémissement.

“Ils ont dansé dessus, tu sais !” Je sursautai et me retournai. Comme un

noir fantôme émacié surmonté d'un buisson de cheveux en bataille où s'accrochait la lumière de l'extérieur, la silhouette de Nanon s'encadrait dans l'ouverture de la porte. Je murmurai son nom et courus la prendre dans mes bras. Elle se mit à pleurer. Quand je voulus la regarder, mon sang se figea : elle avait un œil au beurre noir, les lèvres éclatées et enflées et une cicatrice à la joue. "Mon Dieu, qui t'a fait cela ?" demandai-je, sentant les larmes me picoter les paupières et une vague de colère m'envahir la poitrine.

"Il y en a trois qui sont revenus hier soir. Je les ai trouvés ici. Ils dansaient sur le piano." Elle parlait si doucement, au travers de sa bouche tuméfiée, qu'il fallait faire un effort pour comprendre ce qu'elle disait.

"Trois quoi ?"

"Trois voyous, trois vauriens de la région. J'en ai reconnu un : il faisait partie de la bande qui a dévasté le rez-de-chaussée il y a un an maintenant. Je me demande ce qu'ils ont bien pu faire pendant la guerre et comment, ils se sont débrouillés pour

éviter d'être déportés vers les camps de Travail Obligatoire."

"Mais pourquoi t'avoir frappée ?"

Un sourire douloureux se forma sur la raideur de ses lèvres. "C'est moi qui leur suis rentrée dedans. On s'est battu comme des chiffonniers. J'ai écrasé les couilles du premier d'un coup de genou puis j'ai réussi à faire une clef de bras à un autre. J'ai reculé dans un coin de la pièce et j'ai menacé de lui casser l'humérus, à cette ordure. Tu sais que mon père était gendarme ; c'est de lui que j'ai appris tout cela. Les deux autres vauriens ont décidé qu'ils en avaient assez et ils sont partis en courant. Je ne savais plus quoi faire de mon otage alors, en fin de compte, je lui ai quand même cassé le bras. Tu l'aurais entendu gueuler ! Quand je l'ai laissé partir, je l'ai littéralement sorti à coups de pieds au cul. C'est tout juste s'il n'appelait pas sa mère. Je veux bien te confesser une chose, Mimile : je n'aurais manqué cela pour rien au monde !"

"Tu aurais pu appeler René et André, tout de même."

“Les journées sont longues. Ils devaient être dans le verger, je ne sais pas. J’ai pas réfléchi.”

Je la repris dans mes bras. Elle sanglotait maintenant. Je me sentais émotionnellement épuisé mais également si fier de ma vieille nourrice, de celle qui, dans mon cœur, serait toujours ma vraie mère, celle qui m’avait nourri, lavé, raconté des histoires, soigné lorsque j’étais malade, badigeonné de mercurochrome lorsque je m’étais écorché, giflé quand j’avais été impoli, envoyé au lit sans dessert... la seule personne de mon enfance qui m’eût jamais dit que j’étais beau, que je travaillais bien à l’école et, plus important que tout, la seule qui m’eût jamais serré contre sa poitrine pour me dire qu’elle m’aimait ! En lui tapotant le dos, je sentais sous mes paumes le tressaillement décharné de ses vertèbres et de ses omoplates.

Ma mère légale, ma mère biologique nous avait certainement entendus mais je savais qu’elle resterait au premier étage. Elle possédait une conception

tourmentée, souvent autodestructrice de sa position et de sa dignité. Descendre l'escalier en courant pour embrasser un fils qu'elle n'avait pas vu depuis 1940 lui aurait semblé la dernière chose à faire. Comme dans un théâtre dont elle eût été à la fois la seule actrice et la seule spectatrice, elle jouerait à la perfection le rôle de la châtelaine telle qu'on la décrit dans les contes pour enfants et je n'avais aucun mal à l'imaginer cherchant du regard quelque ouvrage de broderie ou de couture pour se donner une apparence digne de ses préjugés. Lorsque j'entrerais dans la pièce, elle lèverait lentement les yeux. Ses regards et chaque frémissement de son corps seraient savamment étudiés pour donner une impression de surprise, suivie d'émotion larmoyante. Ses aiguilles, sa pelote tomberaient sur le plancher ; elle essaierait, dans un effort sublime et théâtral, de se lever mais, n'y parvenant pas, elle retomberait dans son fauteuil, une main sur le cœur, l'autre sur le front. Je ramasserais la broderie et embrasserais légèrement ma mère sur la

joue. Elle prendrait ma main dans la sienne et la serrerait longuement en hochant la tête, ajoutant, avec des trémolos dans la voix, qu'elle n'arrivait pas à croire que j'étais véritablement de retour. Cinq minutes plus tard, elle me traiterait comme si je n'avais jamais quitté les lieux mais, à l'instar de ces enfants qui tournent la manivelle d'un petit film dans une visionneuse, elle rejouerait la scène dans son esprit des dizaines de fois, tout en se demandant comment elle aurait pu l'améliorer.

Tout se produisit plus ou moins selon ce scénario. Je m'étais attendu à la trouver vieillie mais fus surpris de constater que c'était vrai. Habillée tout en noir, comme les paysannes de la région, mais mieux qu'elles, ma mère me parut encore plus petite et plus ronde que dans mon souvenir. Elle ressemblait étonnamment à la reine Victoria. Au milieu de la pâleur malsaine de son visage, deux petits yeux gris acier vous vrillaient l'âme comme si vous aviez commis quelque sottise.

J'avais à peine effleuré son front de

mes lèvres qu'elle prononça d'une voix ferme et presque mécanique : "Et maintenant, au travail. Après une guerre, on a vingt ans pour se refaire une fortune. Après cela, c'est trop tard." Elle avait raison bien sûr car, vingt-trois ans plus tard, commençait la France des fonctionnaires, par les fonctionnaires, pour les fonctionnaires ; toute autre catégorie sociale étant considérée comme taillable et corvéable à merci ; mais il était étrange de l'entendre parler comme si elle avait vécu pendant des centaines d'années. Elle répétait peut-être simplement ce qu'elle avait entendu dire à ses grands-parents lorsqu'ils mentionnaient la guerre de Soixante-Dix puis La Belle Époque. Elle y mêlait le souvenir de l'explosion économique qui avait suivi le premier conflit mondial, mais celle-là, en revanche, n'avait duré que dix ans !

À bien des points de vue, ma mère était une excentrique mais, alors que la plupart des excentriques déclenchent chez les personnes *normales* une certaine affection, même amusée, les

excentricités de ma mère laissaient son entourage de glace car il ne se dégageait d'elle aucune chaleur humaine. J'étais déçu qu'au lieu de s'enquérir de ma santé ma mère ait, dès l'abord, voulu parler d'argent mais je n'en étais pas autrement surpris. J'essayai de la mettre sur la voie en m'enquérant de SA santé à ELLE et de tout ce qu'ELLE avait dû subir pendant la guerre mais elle balaya tout cela d'un revers de la main.

J'eus plus de succès quand je lui parlai du saccage du rez-de-chaussée et la pressai de m'expliquer pourquoi, juste après la libération, les vandales n'étaient pas montés à l'étage. Elle secoua longtemps la tête comme un bébé qui ne veut pas manger de la bouillie mais finalement explosa : "Nous avons eu beaucoup de chance qu'ils ne mettent pas le feu au château !" Elle hésita encore puis ajouta avec autant de dégoût que si elle avait avalé un remède de cheval : "C'est grâce à Marjeval que nous sommes encore en vie."

"Tiens ! Il n'en a rien dit !"

Elle me jeta un regard torve. "Tu

l'as déjà vu ?” Je dus admettre un peu honteusement : “Oui, je l'ai rencontré à Rennes. Il m'a ramené en voiture.”

Il y eut un silence prolongé et embarrassé de part et d'autre puis elle s'éclaircit la gorge et reprit: “En tous cas, comme je l'ai dit, nous lui devons une fière chandelle, je suppose. Il y a un an environ, les prétendus résistants qui s'étaient introduits au rez-de-chaussée allaient y mettre le feu. Nanon et moi, à plat ventre sur le palier, essayions d'écouter ce qu'ils disaient et même, parfois, de voir sans être vues. Ils avaient maîtrisé René et André et les avaient attachés dans la cave. L'un des voyous répétait que nous avions un fusil de chasse, ce qui était archi-faux, mais aucun de nos héros n'avait envie de prendre l'escalier d'assaut et de se retrouver avec une poitrine criblée de plombs. C'est alors qu'un autre a suggéré de nous enfumer pour nous faire sortir ; ‘comme des renards’, ajoutait-il. Ils ont commencé à amener des meubles légers et des rideaux au milieu du vestibule pour y faire un *feu de joie* ! Je

suis certaine qu'ils auraient mis leur menace à exécution mais soudain la victoire a changé de camp : une bonne douzaine de gros chiens se sont répandus parmi ces salopards. Et ça grognait, et ça mordait ! Il n'a pas fallu longtemps pour faire place nette. Quand nous avons regardé timidement entre les barreaux de la rambarde, il y avait Marjeval, debout, jambes écartées dans ses bottes de la Gestapo, et avec un grand fouet de cocher à la main. Il riait, il riait comme s'il avait perdu la raison... comme... comme Méphistophélès dans Faust. Le lendemain, sa fille est venue voir si nous manquions de rien."

"Véronique ?"

"Oui. Elle est souvent revenue après cela. Elle est très gentille. Ce qui m'énerve, c'est qu'elle est toujours accompagnée de deux ou trois gros chiens. Tu sais comme j'ai horreur des chiens !"

"Il n'empêche, Maman. Si, toi, tu avais eu des chiens, tu n'aurais peut-être pas été attaquée comme tu l'as été !"

"Les chiens de René me suffisent amplement. Les sales bêtes ! Je suis sûre

qu'ils amènent des puces.”

“Ils sont toujours en vie ?”

“Oui. René leur a même appris de nouveaux trucs.”

Effectivement, ce n'étaient pas les chiens de René qui auraient pu protéger le château. Ils n'étaient guère plus gros que des chats. Le plus âgé, Dac, ressemblait vaguement à un dachshund miniature et le plus jeune, Tichien, n'était qu'une boule agile, courte sur patte, et arborant un enchevêtrement de taches rousses et blanches qui ressemblait aux motifs d'une tenue de camouflage. René en avait fait des animaux savants, presque des chiens de cirque. Ils sautaient dans des cerceaux, comptaient en aboyant jusqu'à cinq selon le nombre de doigts que René leur montrait, marchaient sur leurs pattes de derrière... Quand ils ne se donnaient pas en spectacle, ils accompagnaient leur maître toute la journée, faisant des huit devant lui, jappant, se poursuivant et allant fourrer leur nez partout. Maman les adorait mais se serait crue déshonorée de l'admettre devant qui que

ce soit.

Je connaissais René depuis longtemps. Il n'avait que deux ans de plus que moi. Mon père l'avait embauché quand tout le monde, aussi bien dans la famille du pauvre garçon qu'à son école, s'était rendu compte qu'il n'obtiendrait jamais son Certificat d'Études. L'armée n'avait pas voulu de lui à la mobilisation car il louchait horriblement et même les suppôts de Vichy lui avaient trouvé l'air trop stupide pour le Travail Obligatoire mais cet air, sourcils relevés, yeux exorbités, sourire niais, tête penchée sur le côté, langue sortant un peu sur la droite comme celle d'un chat sénile, il savait en jouer à merveille et toujours à son avantage car, en fait, il était loin d'être sot. Parmi les gamins de la région, il s'était taillé une réputation d'homme à mystères. Il leur racontait, sans jamais pouvoir justifier pourquoi il n'allait pas le chercher lui-même, qu'il connaissait l'emplacement d'un trésor !

Avant la guerre, René était responsable du potager et du verger qu'il surveillait jalousement et au milieu

desquels il conduisait notre petite camionnette comme s'il se fût agi d'une limousine. Il ne pouvait l'emmener sur la route car, fort sagement, il n'avait jamais essayé de passer son permis de conduire. Ce modeste véhicule avait dû être, comme tant d'autres, réquisitionné par l'occupant car je ne l'avais pas vu en arrivant. René me confirma cela le lendemain.

Ni l'armée ni les Allemands n'avaient, non plus, voulu de notre second serviteur car si André ne louchait pas et s'il n'avait pas l'air idiot, il était, par contre, bossu. Plus âgé que René, il était moins bavard. Nanon l'avait surnommé Buster Keaton et, à vrai dire, il possédait le même type de visage triste et allongé. André travaillait lentement, consciencieusement et en silence. Il s'occupait à presser les pommes et élaborer le cidre, tondre les pelouses, dégager les sous-bois autour du château mais il était aussi responsable des ruches, du poulailler, du clapier... Les tâches des deux hommes n'étaient pas rigoureusement définies et, comme ils

s'entendaient bien, on les voyait souvent s'entraider.

Ayant laissé Maman, je ressortis par le vestibule. René m'attendait au bas du perron. Il m'accueillit avec enthousiasme et presque avec des larmes dans les yeux. J'ouvris à demi les bras comme pour le serrer contre moi et il en fit autant mais, au dernier moment, nous nous contentâmes d'une poignée de main. Était-ce la tradition des rapports de maître à serviteur qui nous avait arrêtés ou, plus simplement, le fait qu'entre hommes on ne se laisse pas aller à de telles démonstrations d'amitié ? Pourquoi permet-on à de rigides conventions de gâcher ainsi les moments importants de la vie ? Je pestai intérieurement contre cette réticence mais, ayant raté l'occasion, je ne pouvais plus revenir en arrière.

J'avais changé, pourtant... en bien ; du moins je l'espère. Presque tout le monde changeait dans les camps de prisonniers. Il y avait des exceptions. Des rats des villes – surtout des grandes villes – individus superficiels, bruyants,

gouailleurs et débrouillards, s'étaient comportés, à leur libération, exactement comme au jour de leur départ. Quant aux brutes épaisses et aux prisonniers de droit commun, ils avaient, fidèles à eux-mêmes, collaboré sans hésitation avec les Allemands, devenant kapos, dénonçant, menaçant et mettant leurs menaces à exécution... et quand je dis exécution, je choisis soigneusement le terme.

De rares personnes avaient changé en mal. Je pense à ce prisonnier cultivé, raffiné, ancien premier violon de l'orchestre de Rennes, qui s'était retourné contre la musique, la littérature, la peinture, l'architecture... "Tout cela, c'est de la merde" en était-il venu à déclarer. Pour lui, ne comptait plus qu'une chose : survivre. Il avait été transformé en un égoïste pur et dur.

La grande majorité cependant changeait en bien. Des illettrés avaient appris à lire ou à jouer d'un instrument de musique. On découvrait le sens profond de la solidarité, de la fraternité. Par-dessus tout, on prenait l'habitude de

relativiser les problèmes, de distinguer plus clairement qui était important de ce qui ne l'était pas. Des riches qui, comme le dit si bien Ibsen, "savent s'amuser mais ne savent pas être heureux" avaient découvert le secret du bonheur, non pas en donnant de l'argent mais en s'intéressant aux autres et en donnant d'eux-mêmes. Des pauvres, longtemps méprisés et humiliés dans le civil, étaient revenus chez eux la tête haute, conscients de leur dignité d'êtres humains à part entière. Des agnostiques s'étaient convertis. Des pratiquants, des prêtres même, étaient devenus athées. Résultat identique dans les deux cas : il s'agissait d'une découverte de soi, d'une libération intérieure que, dans des circonstances normales, les mesquineries quotidiennes de la vie auraient probablement occultées à jamais.

René insista, comme un enfant, pour me montrer, sans attendre, les nouveaux tours qu'il avait appris à ses chiens pendant la guerre. J'applaudis avec enthousiasme. Nanon se montra

sur la terrasse et je lui demandai de me faire un pot de thé. Elle s'esclaffa. Je voulais du thé ? Il me faudrait en rapporter la prochaine fois que j'irais à Paris. Elle m'offrit une bolée de cidre, venu de nos pommiers, élaboré par André. Assis sur les marches du perron, je fus alors, grâce à la fraîche saveur de ce breuvage, conscient au plus profond de ma chair que la guerre était bien finie, que j'étais revenu "au pays", comme on dit et que je ne rêvais pas.

Je trouvai André derrière le verger. Il jetait mélancoliquement des bouteilles vides dans une tranchée qu'il avait creusée à cet effet. Au lieu de les pousser par brassées entières dans le trou, il les prenait une par une et contemplait leur chute et leur éclaboussement de débris transparents. Je remarquai que c'était le plus souvent la bouteille subissant l'impact qui se brisait tandis que le projectile lui-même demeurait intact.

André me vit arriver sans émotion ni surprise apparentes mais il me prit la main et la serra longuement et silencieusement. Il sortit une bouteille

d'une grosse boîte en carton et se crut obligé d'expliquer : "Ils ont tellement bu ! D'abord les Allemands, puis les Américains, et finalement les Communistes."

"Les Communistes ?"

"Ouais. Ceux qui ont attaqué le château. Certains parlaient des chantiers de Saint-Nazaire."

"Alors, il n'y a plus de vin ?"

Le corps d'André fut secoué de longs tremblements ce qui, dans son cas, voulait dire qu'il éclatait de rire. "Oh si ! Et le meilleur ! Moi et René, on avait construit un faux mur dans la cave, avec des vieilles briques, bien sales, bien noircies. Le bon vin est derrière. Les ennemis ont bu toute la piquette."

Comme avec René, j'avais envie de le serrer dans mes bras et de paraphraser l'Évangile en lui disant : "Bon et loyal serviteur..." mais il me tendait la bouteille, et le petit garçon qui sommeille en nous tous reprenait le dessus. J'acceptai le projectile et le lançai dans la fosse. André poussa du pied toute une caisse de bouteilles vides

dans ma direction. C'était sa façon de me montrer qu'il était heureux de me revoir. Pendant quelques minutes, je me défoulai avec lui. Il s'arrêta soudain et me fit signe de le suivre.

Nous traversâmes le verger. André me montra un vieux poirier dont deux branches, qui formaient un "V" avaient été écartées violemment pour former un "V" encore plus ouvert. On voyait, à la base, la blancheur jaunâtre du bois fraîchement éclaté. André m'expliqua que cela avait été formé par un obus qui avait continué son chemin vers le mur du verger, dans lequel il avait fait un trou, puis était allé se perdre dans la forêt, toujours sans éclater. Je résolus mentalement de le signaler aux autorités pour qu'ils aillent le désamorcer avant que les gamins du village ne le considèrent comme un jouet.

J'abandonnai André à ses bouteilles et revins lentement vers le château. Les dégâts causés délibérément et ceux dus au laisser-aller étaient substantiels. Les anciens parterres de fleurs étaient envahis par les ronces d'où

émergeaient encore parfois un yucca parcheminé ou un laurier tout envahi de parasites. Ce qui avait été une pelouse ressemblait davantage à un champ de foin. Aux rebords des toits, des gouttières pliaient dangereusement sous le poids des feuilles mortes et des mousses. D'autres, déjà brisées, pendaient le long des murs, y laissant de longues traînées noires et vertes ; mais, en dépit de tout cela, le bâtiment lui-même conservait une élégance qui forçait l'admiration.

J'aurais dû bouillir de colère à ce spectacle mais je me sentais étrangement calme, presque indifférent. J'étais en vie. Je revenais en un seul morceau. J'avais pris mes distances par rapport aux choses matérielles, si belles fussent-elles. Je retrouvais ma mère et mes serviteurs en bonne santé. Le reste importait peu. Tant de prisonniers, de retour chez eux, n'avaient pas eu cette chance !

À propos de serviteurs, il m'en restait un, ou plutôt une, à trouver : Raffray, maître queux par excellence. Je

passai derrière le château et poussai une porte, étroite et lourde, qui menait aux cuisines. Un escalier de pierre montait à une salle circulaire dont les murs, à l'extérieur, tombaient directement dans la rivière. C'était le domaine de Raffray. C'est de là qu'elle jetait par la fenêtre tout ce que nous appellerions de nos jours les déchets biodégradables et, de fait, il ne fallait pas longtemps pour qu'ils se dégradent car les poissons connaissaient le coin et s'y ruiaient en si grand nombre que la surface de l'eau en blanchissait comme si nous avions été en Amérique du Sud et comme si tanches, carpes et goujons s'étaient transformés en autant de piranhas.

Envoûté par l'odeur d'une potée, je poussai la porte de la cuisine. La silhouette massive de Raffray tourna lentement sur place quand elle entendit le grincement des charnières. Il lui fallut quelques secondes pour que ses yeux de myope mettent leurs lentilles au point mais alors, elle laissa tomber la louche qu'elle avait à la main et elle s'effondra sur une chaise. Je lui serrai l'épaule et

l'embrassai sur le front. Elle sanglotait. "Dieu merci, vous êtes là ! Ils ne reviendront plus !"

J'admirais sa confiance mais elle avait raison. Ma présence physique n'aurait certes pas empêché le retour des voyous mais il y avait le côté psychologique de la situation : le maître était revenu. Nous n'aurions plus d'ennuis.

Je me dirigeai alors vers ma salle de bain. J'eus l'heureuse surprise de constater que la chaufferie et la plomberie marchaient toujours. Je me déshabillai lentement, pelant mes sous-vêtements incrustés de sueur, surtout les chaussettes, comme s'ils avaient été de vieilles étiquettes collées à la peau. Je les mis dans un sac à linge sale avec l'intention de brûler tout cela. Je me regardai dans la glace : un véritable épouvantail. Mes cheveux raides, poisseux, ébouriffés, surmontaient un visage osseux et un corps maigre, d'un blanc malsain souligné d'horribles replis de crasse noire.

Je remplis la baignoire et, me

mettant à genoux à côté d'elle, sur le carrelage, entrepris de me laver les cheveux. Les shampooings, à cette époque, se présentaient sous forme de sachets de poudre. Il me fallut deux sachets pour arriver à un résultat acceptable. Je vidai l'eau de la baignoire et en lavai les bords, déjà noircis, puis la remplis à nouveau. C'est avec un plaisir indicible que je montai dans l'eau, me savonnai puis m'immergeai. Si les seuls cheveux avaient laissé une trace noire, le corps entier fit don d'une véritable bordure. J'aurais eu honte de demander à Nanon de venir nettoyer tout cela. Une fois de plus, je le fis moi-même et immédiatement pris un autre bain. Je commençais à me sentir beaucoup mieux.

Finalement, au lavabo, je me lavai soigneusement le visage et entrepris de me raser. Le plus pénible fut de me laver les dents. Mes gencives, qui n'étaient plus habituées à la brosse, se mirent à saigner abondamment mais j'insistai. De toutes façons, il me faudrait aller chez le dentiste le plus vite possible pour me

faire détarttrer et pour arrêter les débuts de carie.

De retour dans ma chambre, je fis, en m'habillant, une autre agréable expérience : celle du doux glissement de sous-vêtements propres sur la peau puis du non moins doux flottement des vêtements eux-mêmes ; petits plaisirs que l'on ignore et que l'on sous-estime ordinairement. Ne sentant plus mauvais, je recommençais à savourer les odeurs de la vie de tous les jours : celles du savon à raser, de l'eau de Cologne, d'une chambre aux meubles bien astiqués, du linge propre entreposé avec des sachets de lavande, d'un pantalon fraîchement nettoyé. Chaque porte d'armoire ouverte, chaque tiroir m'offrait sa senteur discrète, à la fois textile et boisée mais différente d'un réceptacle à l'autre. Je redescendis au rez-de-chaussée, tout beau, tout propre et, pour la première fois depuis mon arrivée, conscient de mourir de faim. En passant sur le palier, je caressai l'épaule de l'ours brun empaillé qui trônait là depuis plusieurs générations et qui, dressé sur ses pattes

arrière, avait toujours enchanté les enfants avec son pelage dru, ses ongles jaunes, impressionnants de longueur, et ses yeux en boutons de nacre. Je me confiais volontiers à lui dans ma jeunesse. Ce jour-là, incapable de me contenir, je lui dis en le tapotant : “Tu verras, mon vieux, tout ira bien !”

Réparer, restaurer le château était une tâche immense qui m’absorba totalement pendant plusieurs semaines. René avait demandé s’il pouvait commencer par les plinthes. Malgré son faciès lunaire et son œil qui, selon l’expression populaire, “disait merde à l’autre”, il m’étonnait souvent. Surpris de cette requête, j’avais dit “oui” en pensant qu’on pourrait toujours l’arrêter à temps ou, plus vraisemblablement, qu’il se découragerait de lui-même en se rendant compte de la complexité de la tâche. Il n’en fut rien. Sans avoir jamais appris la charpente, la menuiserie ou l’ébénisterie, il sut choisir exactement le bois qu’il fallait, acheter les outils adéquats, remplacer les lattes qui en

avaient besoin et même re-sculpter les bas-reliefs endommagés, le tout avec la naïveté inébranlable d'un bâtisseur de cathédrale. Louchant plus que jamais, et sous le regard critique de ses deux chiens, il travaillait en grognant de plaisir, les joues rouges, ses grosses lèvres tordues en un sourire béat.

De mon côté, je courais d'entreprise de bâtiment en entreprise de bâtiment mais aucune ne voulait de moi. La reconstruction d'après-guerre battait son plein et ce qu'elles recherchaient, ces entreprises, et ce qu'elles obtenaient, c'était de construire des immeubles aussi laids que bâclés. Fignoler des chambranles, des gouttières ou des cloisons, repeindre des intérieurs, nettoyer des vieux murs, ne les intéressait absolument pas. Même les artisans faisaient la fine bouche. "Oui, monsieur d'Astel, on ira voir et on vous donnera un devis" mais, neuf fois sur dix, ils ne venaient même pas...

...et je voulais que toutes ces tâches et ces soucis m'absorbent car ils me donnaient une excuse, bien mince en

vérité, pour ne pas aller à Paris. Naturellement, ce n'était pas la ville en soi que j'évitais mais la présence d'Atalie. Plus je repoussais ma visite et plus il m'était difficile de me décider.

“Atalie a téléphoné ?” avais-je demandé à Nanon le lendemain de mon retour.

“Bien sûr que non, c'est à toi de le faire.”

“Tu crois qu'elle est toujours à la même adresse, qu'elle a toujours le même numéro de téléphone ou qu'elle est toujours en vie ?”

“Essaye, tu verras bien. Je ne vais quand même pas le faire à ta place !”

...mais l'inaction s'installait. La guerre était finie depuis longtemps. Atalie pensait probablement que je l'avais oubliée ou que j'étais mort en captivité... comme tant d'autres ! En Allemagne, et même si je l'avais voulu, je n'aurais pas eu le droit de lui écrire car seules les lettres à la famille immédiate étaient autorisées. Ayant mis six semaines à faire mille kilomètres, elles arrivaient décachetées, censurées... De toute façon, je n'aurais jamais pris ce risque car Atalie était juive et il se

pouvait que, victime du zèle aveugle, égoïste et criminel de nos chers fonctionnaires (français, bien sûr), elle ait été déportée en Allemagne et froidement exécutée. J'en doutais malgré tout car elle avait l'esprit fort indépendant et avait quitté ses parents dès l'âge de seize ans. Elle aurait ainsi échappé aux rafles de famille. Son nom de famille, justement – Vincent – n'avait pas de consonances juives et je la sentais tout à fait capable de se procurer de faux papiers d'identité. Elle avait enfin, bien sûr, l'avantage d'être femme et de ne pas avoir subi les mutilations sexuelles qui rendaient si facile le repérage de ses coreligionnaires mâles.

J'avais connu Atalie à une soirée dansante en 1937. Je passais presque toutes mes fins de semaine à Paris à cette époque-là. Quand j'y allais seul, je descendais au Ritz ; un peu par esprit de contradiction car mon père, lui, insistait pour le George V.

## DEUXIÈME PARTIE : LA BÊTE

## CHAPITRE I

L'habitude d'aller passer régulièrement des fins de semaine à Paris m'était, justement, venue de mon père. Il ne méprisait ni Rennes ni sa région. Distrait comme un savant de bande dessinée, et doué d'une gentillesse désarmante, il ne méprisait jamais rien ni personne ; mais il aimait les bonnes choses et possédait le sentiment aigu de la brièveté de la vie, ce qui lui donnait un instinct sûr pour aller droit au but et pour, en tout, choisir ce qu'il y a de meilleur, qu'il s'agisse de vins, d'habits, de femmes, de voitures ou d'un endroit idéal pour aller passer une fin de semaine.

Nous partions le vendredi matin. André nous emmenait à Rennes. Ayant réservé nos places à l'avance, nous

prenions nos billets et nous nous installions dans un compartiment. Il fallait six heures pour aller de Rennes à Paris. Cependant, grâce au confort des premières classes, aux moments passés dans le wagon-restaurant et à la lecture d'un bon livre, le temps passait vite. L'habitude du trajet en diminuait la longueur. Nous revenions le lundi.

Avant la guerre, mon père était membre de deux cercles parisiens : un cercle de géographes et un cercle d'aviateurs. Les premiers se réunissaient *sérieusement*, c'est à dire pour véritablement parler de géographie et montrer des diapositives, une fois par mois à leur club qui s'appelait le Club du Pacifique. C'était une longue bâtisse des années vingt, aux murs crème, aux boiseries extérieures brun clair et aux toits d'ardoise bas et effilés comme ceux que l'on construit de nos jours en Floride pour résister aux cyclones. Ces jours-là, la cour et l'allée de l'établissement ne suffisant plus pour accueillir toutes les voitures, celles-ci se garaient dans les rues avoisinantes. Les géographes

recréaient alors avec délice l'atmosphère des sociétés scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle avec conférences, rapports, ordres du jour et enregistrement des minutes. Quand venait le moment inévitable de montrer des diapos, on baissait les stores de toutes les fenêtres ce qui, surtout en été, et alors qu'il faisait encore grand jour, inquiétait fort les commères du voisinage et les encourageait à propager des rumeurs de danseuses nues, de prostitution infantine et autres orgies.

Le reste du temps, le club ouvrait en soirée tous les vendredis et tous les samedis pour que les membres, leur famille, amis et invités puissent venir discuter, prendre un verre ou jouer au billard mais surtout dîner dans la lumière diffuse d'une immense salle à manger aux murs lambrissés d'acajou au centre de laquelle on avait préservé une vaste piste de danse. La musique d'un petit orchestre, toujours le même, était douce, feutrée, sensuelle. Comme tous les bons clubs, celui-ci vous cajolait, vous aimait, vous dorlotait et

vous donnait l'impression que les vagues du monde extérieur, avec leurs écumes d'horreurs et d'absurdités, venaient s'écraser contre les murs sans y faire de dégât. Bref, on s'y sentait bien.

Les aviateurs, eux, se réunissaient près du Bourget dans un immeuble clinquant et moderne, "style Mussolini" disait mon père. Membre actif, il possédait lui-même un petit biplan, adorait les avions et m'avait transmis sa passion pour le pilotage. Là aussi, il y avait les soirées dansantes du vendredi et du samedi mais le restaurant était violemment éclairé et la cuisine plutôt élémentaire. Quant à la musique, déversée par un orchestre très porté sur les cuivres, elle tombait facilement dans le vulgaire avec son style flonflon et une prédilection pour les polkas. Ce n'est que vers la fin de la soirée que les musiciens se calmaient un peu et que l'on passait à des valse lentes ou autres mélodies plus adaptées aux conversations sentimentales.

...car c'est bien pour cela que nous y allions, mon père et moi. Comme la

plupart des hobereaux de sa génération et des précédentes, il avait fait un mariage de convenance ; situation tellement courante qu'elle se retrouvait presque identique de château à château et de grosse maison bourgeoise à grosse maison tout court, y compris celle des pharmaciens et médecins de campagne : un jeune homme sexuellement éveillé, sinon expert, épousait, dans le seul but de faire un *beau* mariage, une petite oie frais sortie de son pensionnat de bonnes sœurs. Irrité des réticences, états d'âme, mignardises et caprices d'une femme dont il n'avait jamais été amoureux, il s'empressait de lui faire un enfant et allait chercher satisfaction ailleurs. Il devait y avoir des exceptions mais je n'en connaissais guère...

C'est au Club du Pacifique que j'avais rencontré Atalie. Comme au cercle des aviateurs, où les femmes seules étaient admises sans avoir à démontrer le moindre intérêt pour l'aviation, les géographes tenaient portes ouvertes pour les belles célibataires, veuves, divorcées ou autres. J'avais

immédiatement remarqué le noble visage d'Atalie, sa peau très blanche, ses longs cheveux châtons tirés en arrière comme ceux d'une danseuse. Dans ses yeux presque en amande allaient et venaient de vagues reflets d'un brun chocolaté. Ses lèvres, plutôt fines, n'en dégageaient pas moins une forte sensualité. Elle portait, ce soir-là, un corsage à manches courtes couleur rouille et des pantalons en velours grenat. Les femmes en pantalons étaient rares à l'époque. Il y avait eu, bien sûr, la mode "garçonne" des années vingt mais surtout, par la suite, l'influence d'Elsa Schiaparelli qui avait rendu ce vêtement non seulement acceptable mais franchement élégant.

J'invitai Atalie à danser. Naturellement, je ne savais pas encore à ce moment-là qu'elle s'appelait Atalie. Le prénom, avec ses résonances racinienne m'enchantait lorsque je l'entendis. Alors qu'elle se levait, fus impressionné par l'élégance de ses gestes et de sa posture. Elle était délicieusement mince, avec des seins petits et durs, un ventre plat et de longues jambes dont je regrettais qu'elles

fussent cachées. Elle représentait pour moi un tel idéal féminin que je me sentis frémir de désir en la prenant dans mes bras. J'eus pourtant un pincement d'hésitation et de déception car elle était plus grande que moi. Personnellement, cela m'était égal ; je dirais même qu'à un certain niveau de mon subconscient, je trouvais cela assez excitant mais j'avais si souvent entendu des jeunes femmes déclarer péremptoirement : "Jamais je ne sortirai avec un homme plus petit que moi", que je crus, un instant, à un revers de fortune.

Il n'en fut rien. Nous dansâmes toute la soirée. J'en appris peu sur elle. Athalie, je m'en rendis compte par la suite, était une femme qui savourait le silence. Elle n'aimait pas parler, surtout pour ne rien dire. Je la reconduisis chez elle et, comme la chose la plus naturelle du monde, je passai la nuit avec elle. Nue, elle était parfaite avec une peau qui me fit apprécier les éloges dithyrambiques des poètes médiévaux pour les épidermes blancs et laiteux, et c'était là comme une conversion

religieuse en miniature car, jusqu'alors, j'avais toujours eu un faible pour les peaux ivoire ou très légèrement bronzées.

S'il me fallait décrire Athalie d'un seul mot, je choisirais : élégance. La façon dont elle se mouvait, dont elle s'habillait, les parfums qu'elle choisissait, les meubles dont elle s'entourait, tout en elle était élégant mais ce n'était pas de cette élégance qui suit la mode pas à pas et en devient ridiculement l'esclave ou, même si elle ne suit pas forcément la mode, l'élégance forcenée de personnes qui ne pensent qu'à cela au point d'en être obsédées. Athalie, une des toutes premières femmes juristes en France, avait un niveau de vie supérieur à la moyenne mais cela n'allait pas jusqu'à lui permettre de posséder une automobile. À Paris, d'ailleurs, en aurait-elle eu besoin ? Par contre, elle avait le téléphone. Son élégance ne venait donc pas de la quantité d'argent dont elle disposait. Elle achetait des habits pour elle-même et de jolies choses pour son appartement avec modération

et discernement mais, par-dessus tout, avec un goût très sûr.

Lorsque j'essayai de découvrir quelle pouvait bien être sa philosophie de la vie, je n'eus guère de succès. J'en suis resté largement dans l'ignorance et je me rabats sur les suppositions. Elle souriait rarement. Je possède une photo d'elle la montrant en train d'ouvrir un cadeau de Noël car, bien que venant d'une famille juive, il y avait belle lurette qu'elle avait coupé ce type de cordon ombilical. Elle ne pratiquait aucune religion et se laissait aller à célébrer le côté païen de Noël comme tout un chacun. Sur le cliché, elle arbore un large sourire et, c'est en regardant cette photo pour la première fois que je fus frappé par cette évidence : en temps normal, Atalie ne souriait presque jamais. Elle n'avait pas l'air triste non plus. Elle accomplissait sa vie consciencieusement comme une bonne ouvrière dans une bonne ruche. Elle vivait au jour le jour.

Quand on dit cela de quelqu'un, on imagine soit une personne dans l'indigence et qui se dit qu'à chaque jour

suffit sa peine, soit, au contraire, une personne gaie, sachant vraiment profiter de la vie. Atalie n'était ni l'une ni l'autre. Elle avançait dans l'existence comme un pion sur un échiquier, une case à la fois, sans enthousiasme mais aussi sans remords. Elle sortait beaucoup le soir et allait souvent au théâtre et au concert mais ne revenait jamais en clamant que telle pièce ou tel spectacle était formidable et qu'il fallait absolument y aller. Chez elle, bien peu de livres sur les étagères... Il y avait, dans tout ce qu'elle faisait, une sorte de calme indifférence qu'elle n'abandonnait que pour faire l'amour.

Avait-elle le cerveau vide? Loin de là, mais elle comprenait et acceptait en toute simplicité que la vie ne mène qu'à la mort, que tout est vanité, que nous n'existons que par le plus grand des hasards, qu'il n'y a pas lieu d'en faire un plat ni, non plus, d'en désespérer. C'était, de sa part, une forme de sagesse. Après notre rencontre, je retournai la voir presque toutes les semaines, au grand amusement de mon père. "Tu es

amoureux ?” me demanda-t-il un soir alors que nous remontions à pied une allée coupe-feu de notre forêt.

Je dus réfléchir avant de répondre, ce qui me démontra clairement à moi-même que je n’étais pas amoureux. Atalie m’enchantait. Elle me manquait dès que je n’étais plus avec elle mais, si j’étais amoureux, c’était avant tout de son corps. Certes, c’était une femme agréable et facile à vivre mais rêveuse sans être romantique, distante sans être trop énigmatique. Ce qui me manquait en elle, lorsque j’étais à Bain-de-Bretagne et qu’elle restait à Paris, c’était sa beauté, la douceur de sa peau, son sexe, si beau, si rose, si facilement excité et dont elle avait épilé les côtés pour en faire encore ressortir la splendeur ; c’était enfin la façon qu’elle avait de faire l’amour longuement, délicatement mais passionnément aussi, sans retenue, sans fausse pudeur, sans tabous. Je n’avais jamais dit “Je t’aime”. Elle non plus.

“Non, Papa, je ne suis pas amoureux

d'Atalie. Je le suis un peu, bien sûr, mais pas au point de l'épouser.”

Nous continuâmes à marcher pendant de longues minutes, nos bottes sifflant dans les broussailles. Je commençais à penser que mon père trouvait peut-être mon attitude étrange ou répréhensible en quelque façon. Il m'étonna beaucoup quand soudain il prononça : “Tu as de la chance d'être un peu amoureux. Moi, je ne l'ai jamais été de personne... pas même un peu !”

C'était la première fois qu'il me faisait une confidence d'ordre aussi personnel. Ce fut aussi la dernière. Gêné, je ne répondis pas. Nous fîmes donc demi-tour et revînmes au château.

## CHAPITRE II

Si j'hésitais à retourner à Paris pour reprendre le contact avec Atalie, j'avais, par ailleurs, beaucoup de mal à chasser Véronique de mon esprit. Pour me *guérir*, je m'activais, je me débattais comme un diable dans un bénitier. J'allai à New York par exemple pour régler les finances de mon père. Il me fallait, bien sûr, repasser par Paris mais je me trouvais encore une excuse pour ne pas revoir Atalie. "Une chose à la fois", me disais-je. "Ne mélangeons pas le plaisir et les affaires..." alors qu'il m'eût été si facile de partir un ou deux jours à l'avance ! Dans les baraquements de prisonniers, j'avais rencontré un psychiatre. "Attention au syndrome du héros !" m'avait-il prévenu. "Quel héros?" avais-je demandé bêtement.

“Toi, bien sûr.”

“Mais je ne suis pas un héros !”

“Je le sais bien; tu le sais bien mais certains te verront comme tel : aviateur, descendu au-dessus de l’Allemagne, prisonnier de guerre, etc... De toute façon, c’est comme cela que ça s’appelle.”

“Et alors ?”

“Eh bien, voilà...”

...et il m’avait fait tout un cours sur ce qui risquait de m’arriver : sentiment de culpabilité, même si je n’avais rien fait de mal, timidité excessive dans certaines situations, même si, par le passé, j’avais toujours montré une belle confiance en moi...

C’est dans le taxi qui m’emmenait de la gare Montparnasse au Bourget que cette conversation me revenait à l’esprit. En ce qui concernait Atalie, mon attitude n’avait rien de logique et je sentais confusément que plus j’attendrais, plus il me serait difficile de faire le premier pas. C’était un peu comme, pour certaines personnes, la peur de perdre leur virginité : plus elles repoussent l’échéance, plus les obstacles,

essentiellement imaginaires, deviennent difficiles à surmonter.

Aller de Paris à New York n'était pas une mince affaire en ce temps-là. Il fallait d'abord faire escale à Shannon, puis à Gander et ce n'est que dix-huit ou vingt-quatre heures plus tard que, selon les caprices de la météo, on atterrissait à La Guardia. La façon *normale* de traverser l'Atlantique était alors le paquebot mais j'ai toujours préféré l'avion.

New York me fascina. Je m'étais attendu à un désert de ciment d'où auraient surgi de sinistres gratte-ciel. Les gratte-ciel étaient au rendez-vous mais ils ne transformaient pas les rues en canyons et surtout ils arboraient souvent, à leurs balcons, sur leurs terrasses, une végétation exubérante qui me surprit beaucoup. Ils avaient des cheveux et des moustaches. New York n'était pas cette ville déprimante et oppressante que j'avais craint de découvrir. Comme tant d'autres, j'étais inconsciemment tombé dans le piège tendu, en France, par une propagande anti-américaine si persistante et si

insidieuse que, par l'intermédiaire des journalistes et *intellectuels* de gauche, elle se perpétuait paresseusement d'une génération à l'autre et continue à le faire.

Le retour de New York s'effectua dans les mêmes conditions de voyage. Une fois de plus je passai par Paris. Une fois de plus, moi qui avais tout de même piloté un Blenheim, sauté en parachute, abattu trois chasseurs ennemis, mitraillé des convois de camions et subi les sévices d'un oflag, j'eus la lâcheté de ne pas essayer de revoir Atalie. Ce n'était pas seulement le "syndrome du héros" : j'étais surtout obsédé par Véronique et je m'en voulais beaucoup car rien, absolument rien, ne m'encourageait à penser que cet intense désir que j'avais de la mieux connaître et de faire l'amour avec elle était en aucune façon réciproque. *Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras*, me répétais-je souvent. On ne quitte pas une certitude pour une probabilité. C'est complètement idiot. L'amour est merveilleux mais complètement idiot. Enfant, j'avais observé un gros chien casser une

clôture, se déchirer le museau et s'ensanglanter les épaules pour arriver à une chienne en chaleur... Oui, complètement idiot...

Je me voyais mal faisant la cour à Véronique, au milieu de ses molosses et sous l'œil goguenard de son père et des garçons de ferme, sans parler de l'étonnement qu'elle en éprouverait peut-être, étonnement qui risquerait de dégénérer en moquerie puis en mépris. Je m'exposais ainsi aux sarcasmes et aux gorges chaudes de toute la région. Les femmes qui se plaignent de la solitude réfléchissent-elles jamais aux refus cinglants qu'elles se sont donné le luxe d'infliger à des hommes qui n'étaient ni meilleurs ni pires qu'elles-mêmes ? La meilleure chose à faire pour ne plus penser à tout cela était encore de s'occuper : restauration du château, remise en état de nos affaires... Je trouvai une Jeep aux surplus américains et allai visiter toutes mes fermes plus souvent qu'il n'aurait fallu, ce qui eut le don d'irriter les métayers. Je fis de longues marches dans la forêt pour, en

principe, inspecter les allées coupe-feu et même, chose totalement nouvelle pour moi, je me mis à chasser le lapin. André en fut attristé car c'était lui qui, traditionnellement, fournissait Raffray en gibier. M'en étant aperçu, je lui offris de m'accompagner chaque fois que l'occasion se présentait, lui laissant le plaisir d'enrichir mes connaissances sur les mœurs et coutumes de ces charmantes bestioles.

Un jour, alors que j'étais seul dans la forêt, fusil sur l'épaule, je m'assis contre un monticule mousseux et arrivai à une décision. Lorsque j'avais été descendu au-dessus de l'Allemagne puis fait prisonnier, j'étais blessé à la tête et à l'épaule. On me mit à l'infirmerie du camp. Jouissant, jusqu'alors, d'une santé de fer, c'était la première fois que je faisais connaissance avec une douleur physique à la fois sévère et persistante, agrémentée d'une fièvre élevée et d'effets médicamenteux secondaires. Pendant longtemps, je fus incapable de prendre la moindre décision. Devais-je aller aux toilettes ? Je ne savais plus ; puis je

m'endormais pendant ce qui me paraissait être quelques minutes mais se prolongeait souvent en une bonne demi-heure. J'avais, en me réveillant, plus que jamais envie de pisser mais il me semblait que la décision d'aller aux toilettes ne dépendait plus de moi et que cette notion abstraite s'était incarnée en une sorte de déesse tyrannique, un fantôme gris, debout à côté de mon lit et auquel il fallait demander la permission avant de pouvoir bouger. Tout à coup, sans réfléchir, je sortais du lit mais ce n'était pas moi qui me levais, c'était seulement mon corps, répondant à une impulsion électrique comme celles que les étudiants administrent aux muscles d'une grenouille. Quelques secondes plus tard, alors que j'urinais avec un soulagement intense, mon esprit s'éclaircissait et je me demandais comment j'avais pu être assez bête pour laisser ma vessie souffrir ainsi alors que rien ni personne ne m'aurait empêché de me lever plus tôt.

J'en étais arrivé, me semblait-il, à ce stade crucial où les décisions ne se

prennent plus : c'est votre corps qui les prend pour vous. Oui, j'irais à Paris, je prendrais le train dès le lendemain matin. Si je ne trouvais pas Atalie, j'irais musarder du côté de mes anciens clubs pour voir s'ils étaient toujours en activité ; et si eux-mêmes étaient fermés, j'irais voir un vaudeville ou un opéra mais, quoi qu'il arrive, j'irais à Paris. Il fallait absolument faire sauter le couvercle de cette absurde paralysie mentale qui m'emprisonnait aussi sûrement que l'avaient fait les baraquements allemands.

À ce moment, j'entendis, non loin de moi, des séries d'aboiements aigus, moitié rires, moitié expectorations, qui me glacèrent le sang. Je me passai la main sur le visage. Le syndrome du héros aboutissait-il à des hallucinations auditives ? Il était grand temps de l'exorciser.

Il était temps aussi, par pure honnêteté, de faire savoir à Atalie que je ne l'épouserai pas. Je ne l'épouserai pas parce qu'elle était essentiellement un rat des villes et moi un rat des champs.

À Toucouleur, elle s'ennuierait comme un rat... mort ! Évidemment, il fallait d'abord que je la retrouve, qu'elle ne soit pas déjà mariée et qu'elle veuille toujours bien renouer avec moi. Beaucoup de conditions... C'est tout cela qui m'empêchait de lui téléphoner du château ; trop de choses à expliquer. Il fallait absolument un tête-à-tête. Il me semblait, en outre, que si sa ligne n'existait plus, ou si quelqu'un d'autre répondait à sa place, j'aurais de meilleures chances de la retrouver en étant moi-même à Paris... Mon raisonnement manquait de logique, je le sentais mais, "syndrome du héros" oblige, je pensais alors avec mon corps, pas avec mon cerveau. Je revins au château à grandes enjambées et demandai à Nanon de me préparer une petite valise. J'eus droit à un regard torve et à des grommellements désapprobateurs. Je savais que, depuis longtemps, Nanon avait baptisé cette petite valise : mon "baisenville"... tout en souhaitant ardemment, bien sûr, que je "rencontre quelqu'un". Cette

contradiction fondamentale ne la tracassait pas.

Le lendemain matin, il crachinait et, de ma fenêtre, je vis le pauvre André essayer d'installer la capote de la Jeep puis l'abandonner et revenir au château. Il lui faudrait donc me conduire à Rennes sous la pluie. Tout en mettant un ciré à capuche et des bottes, je pris alors la résolution de me procurer une vraie voiture à Paris. À la gare de Rennes, au lieu du billet aller et retour que je prenais toujours, je n'achèterais, me dis-je, qu'un aller simple.

Les marques d'automobile d'avant-guerre essayaient désespérément de renaître mais la plupart n'y arrivaient pas. Hispano-Suiza avait disparu. Rosengart et Salmson agonisaient. Parmi les noms prestigieux, restaient encore Hotchkiss et Delahaye. Quant aux autres... de Renault, pas question en ce qui me concernait : sa collaboration avec les Allemands, aussi bien que la nationalisation qui avait suivi, contribuaient toutes deux à m'en écarter. Peugeot ne faisait que des

voitures peu puissantes. Restait Citroën avec sa 15/6. Restaient aussi les étrangères. La grande mode, pour ceux qui en avaient les moyens, c'étaient les voitures américaines... que j'adorais d'ailleurs, même si elles freinaient et tenaient la route comme des sabots. J'appréciais beaucoup en elles le confort et surtout le silence mais je trouvais également du charme à leurs couleurs gaies et au style de leur carrosserie. Cependant, je me voyais mal traversant Bain-de-Bretagne dans une De Soto bleu pâle et blanche. J'aurais eu l'impression de vouloir imiter les jeunes acteurs de cinéma aux cheveux gominés et au sourire forcé. Quoi qu'on en dise, une voiture, comme un vêtement, peut en révéler beaucoup sur vous-même. Vers la fin des années trente, le bleu profond de l'Hispano-Suiza, son aspect imposant, ses roues à rayons, sa puissante bienveillance, tout en elle s'adaptait à l'image d'un châtelain de province. En 1946, j'en étais beaucoup moins sûr...

Je lançai ma valise à l'arrière de la

Jeep et me mis au volant. Je conduirais jusqu'à Rennes et André ramènerait la voiture. Il arriva silencieusement et s'assit sans même dire bonjour.

“Qu'est-ce qui ne va pas, André ?”

“C'est la Denise. Vous connaissez la Denise, n'est-ce pas ?”

Dans les provinces – et à cette époque – les jeunes femmes avaient droit à l'article défini, tout comme les chanteuses d'opéra. Bien sûr que je connaissais la Denise. Elle était un peu plus vieille que moi et, enfant, je parcourais souvent les bois avec son garnement de frère. On envoyait parfois la Denise à notre recherche lorsque nous tardions à rentrer. Son frère m'avait confié (nous devons avoir dans les dix ans à l'époque) qu'un jour il l'avait épiée alors qu'elle s'était accroupie pour faire pipi. Caché derrière un buisson, il avait pu observer entre les cuisses de sa sœur, ce qu'il décrivait toujours comme “des masses et des masses de poils noirs”. Un peu mal à l'aise, un peu écœurés même, nous ricanions chaque fois qu'elle venait nous chercher. “Crois-tu qu'un jour

nous aurons des poils comme cela, nous aussi ?” demandait-il invariablement lorsqu’il ressassait cet épisode. Et moi, non moins invariablement de répondre : “J’espère bien que non. Si ça m’arrive, je me raserai.”

“Ça pourrait faire comme les barbes. On dit que plus on les rase, plus elles poussent dru !”

Imaginant cette énorme accumulation de poils envahissant notre bas-ventre, nous pouffions de rire et revenions vers le château en nous tenant les côtes. Nous avons atteint l’âge bête.

Il faut dire, à notre décharge, que nous n’avions aucun moyen de savoir à quoi ressemblait la nudité des adultes. Il était impensable de pouvoir mentionner *ces choses-là* en famille. Quant aux revues montrant de jolies jeunes filles toutes nues, elles n’existaient pas ; ou, si elles existaient, elles demeuraient le privilège d’un petit cercle de Parisiens. Il fallut attendre les années soixante-dix avant que de telles publications soient disponibles chez nos marchands de journaux. Je devais avoir seize ans bien

sonnés quand je vis ma première photo de femme nue. Elle représentait, en noir et blanc et avec des contours flous, une énorme pouffiasse assise, jambes grand ouvertes, sur un sofa miteux. Sa toison, encore plus floue que le reste, masquait tout ce qui aurait pu ressembler à un quelconque détail anatomique. C'est un marin en permission à Bain-de-Bretagne qui me l'avait montrée. Il en était tout fier et, si j'avais eu un peu plus de savoir-vivre, je lui aurais dit que sa pauvre photo était très belle mais, jeune coq mal dégrossi, je blessai inutilement son amour-propre en lui disant que son chef-d'œuvre était aussi laid que vulgaire. Il me traita de pédale.

“Alors, qu'est-il arrivé à la Denise?” demandai-je.

“Elle a été attaquée en allant chercher les vaches.”

“Attaquée ? Mais par qui ?”

“Par un animal, Monsieur ; une bête.”

Je fis démarrer la Jeep et me dirigeai vers l'ancien chemin de halage qui servait d'accès au château. La pluie

avait cessé mais nos cirés étaient déjà trempés et chaque mouvement de mes bras pour faire tourner le volant produisait des grognements de caoutchouc récalcitrant. Il se dégageait des manches une odeur qui tenait du chien mouillé et du bidon d'essence. Le vent créé par le déplacement de la voiture, même si nous allions très lentement, nous mordait la peau, surtout là où elle était humide. J'avais vraiment besoin d'un véhicule plus conventionnel... et surtout plus confortable.

“Quel genre de bête ?”

“Une sorte de loup, Monsieur, mais plus gros, plus fort.”

“Un loup ? Qu'est-ce que tu racontes ? Un chien errant plutôt.”

“Oh ! Non, Monsieur, la Denise avait deux chiens avec elle et ils se sont enfuis. Ils se seraient battus avec un autre chien. Je penche pour le loup.”

“Mais enfin, André, voilà plus de cent ans que les loups ont disparu !”

“Je sais, mais la guerre, Monsieur, la

guerre ! Il y a eu tellement de bouleversements ! Ils auraient pu revenir.”

“Ça m’étonnerait beaucoup mais, en admettant que les loups soient revenus, ils ne seraient pas plus gros qu’un chien.”

“Oh non, celui-là était plus gros qu’un berger allemand !... sans jeu de mots, Monsieur !”

Je savais par expérience que la peur donne souvent à l’adversaire des dimensions généreuses. Ce sont toujours de *grosses* brutes qui font la loi dans les cours de récré. Les sentinelles, figées dans leur guérite, ont des visions d’apocalypse. Je ne répondis pas mais persistais à penser qu’il devait s’agir d’un gros chien.

“Alors ensuite, qu’est-ce qu’elle a fait cette bête ?”

“Eh bien les vaches ont formé un cercle protecteur autour de la Denise, et la bête s’est enfuie.”

Je n’en croyais pas mes oreilles. Comme tout le monde, j’avais lu quelque part que les ovibos du Yukon ou de

l'Alaska savent former un cercle serré dans lequel ils enferment les veaux et que, tête et cornes en couronne, ils protègent ainsi leurs petits des prédateurs. De là à demander à de placides et timides vaches bretonnes d'en faire autant, il y avait une marge ! Quelque chose, profondément enfoui dans leurs gènes, devait s'être déclenché comme une sorte de réincarnation.

Je résolus d'aller rendre visite à la Denise dès mon retour. Elle avait tout raconté aux gendarmes et au garde champêtre, précisa André, mais ils s'étaient moqués d'elle. Une petite marque de sympathie de ma part ne ferait aucun mal.

### CHAPITRE III

Si, à brûle-pourpoint, on m'avait demandé le numéro de téléphone d'Atalie, j'aurais été bien incapable de le donner. Cela faisait si longtemps!... et pourtant, au buffet de la gare Montparnasse, je mis un jeton dans l'appareil et, sans sortir mon carnet d'adresses, composai le numéro. Mes doigts avaient pris le relais de la mémoire consciente. La voix fraîche et calme d'Atalie prononça un "allô !" qui me ramena cinq années en arrière. Paralysé de timidité, j'arrivai à peine à prononcer bêtement : "Atalie, c'est moi !"

"Oh, mon Dieu ! D'où appelles-tu ?"

"De la gare Montparnasse."

"Ça fait longtemps que tu es rentré ?"

"Je t'expliquerai."

"Alors, qu'est-ce que tu fais à Paris ?"

“Je suis venu acheter une voiture. Est-ce que je mérite encore une tasse de café ?”

“Bien sûr. Viens vite ! On a tellement de choses à se dire !”

“Donne-moi une petite heure.”

J’allai d’abord au Ritz pour y prendre une chambre, me doucher, me changer et laisser ma valise puis fis appeler un taxi pour me rendre chez Atalie. Je demandai au chauffeur de s’arrêter quelque deux cents mètres avant ma destination. Je voulais arriver à pied. Je ressentais le besoin d’une sorte de méditation ambulante.

Atalie habitait une rue tranquille agrémentée de platanes, chacun dans son modeste cercle de terre entouré d’un bourrelet de ciment. Le tronc lui-même était protégé par un grillage contre l’assaut des pisses de chiens, ce qui n’empêchait pas le mini-jardin d’être parsemé de grosses merdes cauchemardesques dont certaines, par manque d’insectes coprophages, se veloutaient de gris comme les planches d’un vieux cercueil. Encore heureux pour les piétons que ces excréments

aient été déposés autour des platanes ! Trop d'autres encore fumants, étant délicatement pondus à même le trottoir. Si un être humain chiait dans la rue, il se ferait arrêter ; et pourtant, le résultat serait identique...

Je n'essayai pas d'éviter le concierge mais il était absent de son guichet. Il n'avait certainement pas changé en cinq ans car me parvenaient de sa loge les accords somptueux de La Traviata. À une époque où la musique classique n'était appréciée que d'une poignée de personnes et où les opéras étaient volontiers qualifiés de *roucoulades*, un concierge mélomane devait être unique au monde.

Je montai lentement l'escalier poursuivi par les accents désespérés, d'abord affaiblis puis presque inaudibles, de Violetta. Les murs étaient couverts de graffiti antinazis, certainement apparus après le départ des Allemands, et que le concierge avait essayé de faire disparaître en les recouvrant de lait de chaux ; mais ils resurgissaient, pâles tatouages d'une

époque dont la honte (non de la défaite mais de la collaboration) ne s'effacerait jamais. À part cela, rien de changé. Comme avant la guerre, les marches de ciment, noires et luisantes, sentaient bon le désinfectant. Comme avant, la massive porte en chêne de chaque appartement cachait l'impitoyable variété des existences et en étouffait les bruits. J'avais envie d'ouvrir ces portes comme en un jeu de tiroirs-surprises : ici une femme abandonnée, là un grand malade, ailleurs un couple se déchirant et se détruisant un peu plus tous les jours... Pourquoi n'arrivais-je pas à croire qu'une seule de ces portes puisse abriter un bonheur simple et vrai ?

Je frappai chez Atalie. Elle m'ouvrit. Je me glissai dans son appartement et restai sur le paillason, ne sachant trop quoi faire ni quoi dire. Elle non plus n'avait pas changé... ou plutôt si, car elle était encore plus belle. Ce jour-là, elle portait une robe assez courte, sans manches, avec des boutons blancs sur le côté. C'était une robe en denim, tissu que les Américains avaient rendu très

populaire après la libération. Atalie, personnification de l'élégance discrète, aurait pu participer à un défilé de mode vêtue d'un sac de jute. Dans la fraîcheur de cette petite robe, elle semblait avoir rajeuni de dix ans. Elle avait tiré en arrière ses longs cheveux châtain et les avait pincés en queue de cheval. J'étais paralysé d'admiration.

Je la pris doucement dans mes bras sans l'embrasser. J'étais pleinement conscient du fait qu'elle ne voudrait peut-être plus de moi, qu'elle pouvait avoir un amant et (pourquoi pas ?) un mari... Je bafouillai quelques remarques à ce sujet. Elle se dégagea, mit un doigt sur mes lèvres et, me serrant de nouveau contre elle, chuchota près de mon oreille : "Pas maintenant. Déshabille-moi. Nous parlerons plus tard !"

Je passai un après-midi inoubliable. C'était comme si, tout en ayant une bonne expérience de l'amour, je n'avais, malgré tout, jamais fait l'amour. Après tant d'années d'abstinence, ma peau était revenue au stade de l'innocence et de l'enfance.

Chaque mouvement, chaque attouchement était auréolé d'une vierge fraîcheur. Voyageur temporel, je retrouvais les surprises et les délices du premier baiser, du premier effleurement d'une langue par une autre, du premier sein légèrement caressé, du premier clitoris exploré, de l'affolante saveur d'un sexe féminin... C'était l'extase, l'incrédulité, le dédoublement de moi-même. Je savais sans l'ombre d'un doute que jamais plus je ne vivrais de tels instants.

La soirée nous trouva nus, épuisés, à moitié endormis et toujours serrés l'un contre l'autre sur un lit que nous n'avions même pas pris la peine d'ouvrir. Nous n'arrivions pas à nous séparer. Il le fallut pourtant ; nous commençons à frissonner. Atalie s'assit sur le bord du lit et alluma une cigarette. J'avais oublié qu'elle fumait. Moi aussi je fumais avant ma captivité mais, privé de tabac pendant plus de deux ans, j'en avais perdu l'habitude et n'avais pas envie de recommencer. J'étais devenu une exception car pratiquement tous les

hommes fumaient à cette époque et les femmes s'y mettaient. Nous n'avions pas prononcé dix paroles de tout l'après-midi. Atalie m'envoya une bouffée de fumée au visage et murmura, mi-question, mi-affirmation : "Le repos du guerrier... ?"

Je m'assis près d'elle et lui posai un baiser sur le sein. Elle continua :

"Combien d'aventures en cinq ans ? J'espère que tu ne me ramènes pas une maladie honteuse. Les soldats sont tristement célèbres pour ce genre de chose !"

"Et si je te disais qu'il n'y a eu personne ? Tu sais, le choix, pour un soldat, surtout en temps de guerre, se limite généralement aux prostituées... Ce n'est guère mon style. Puis, quand on se retrouve prisonnier de guerre, il ne reste, comme solution, que les autres prisonniers et, franchement, même les plus sympas ne me tentaient guère. Et toi ?"

Elle haussa les épaules : "Ici, il restait bien peu d'hommes. Une femme avait le choix entre les vieillards et les

gamins... sans compter les Allemands et les collabos, bien entendu. Je crois que j'aurais encore préféré coucher avec un Allemand qu'avec un collabo. Je vais te dire la vérité : je me suis rabattue sur les adolescents... et les adolescentes. Je n'étais pas la seule. Je suppose que la jeunesse d'aujourd'hui représente la génération la plus déniaisée de toute l'Histoire de France." Elle rit gentiment et me jeta un regard en coin : "Ça te choque ?"

"Qu'est-ce qui pourrait choquer après une guerre ? J'ai vu des gens devenir fous de peur et de douleur. J'ai vu des cadavres de toutes sortes. Des mitrailleurs qu'après l'atterrissage, on retrouvait réduits en bouillie sanglante dans leur cage, à l'arrière du Blenheim, des aviateurs tombés en mer et rendus sur la plage par la marée, le ventre énorme, le visage rongé jusqu'à l'os par les crabes. À Londres, pendant une permission, j'ai vu des enfants sortir en flammes d'une maison qu'une bombe allemande venait de transformer en haut-fourneau. En Allemagne... Enfin,

tu as compris. Je voudrais que tous les évêques et tous les curés de France aient vu ce que j'ai vu. Ils seraient peut-être un peu moins obsédés par leurs sempiternelles histoires de touche-pipi. Un jour, tu me raconteras tes charmantes expériences homosexuelles par le menu. Ce sera très érotique et comme un vent de fraîcheur après cinq années d'horreurs."

"D'accord mais, pour l'instant, je meurs de faim. On va au restaurant ?"

"Excellente idée ! Que penserais-tu du Chat Bleu ? Je me souviens encore de leur daurade à la Bercy. C'était une merveille."

"Le Chat Bleu était tenu par une famille juive. Ils ont été massacrés à Drancy. Le restaurant n'existe plus."

"Désolé..."

"Eh oui... les gendarmes français qui les ont arrêtés toucheront leur pension à cinquante ans..."

"Qu'est-ce que tu suggères alors ?"

"Rien... Pourquoi ne pas rentrer au Ritz, tout simplement ?"

"D'accord."

Elle termina sa cigarette et nous nous rhabillâmes puis j'appelai un taxi. Le trajet fut silencieux. Nous refaisons partie, elle et moi, de la dure réalité : celle de l'insondable cruauté, doublée d'indifférence, de l'homme pour l'homme.

À l'hôtel, j'emmenai Atalie à l'un des bars pour prendre un apéritif. Assis dans des fauteuils profonds et confortables mais qui nous isolaient l'un de l'autre, je sentis cependant l'atmosphère, entre nous, se détendre à nouveau. Atalie était magnifique et, contemplant la perfection de ses longues jambes disparaissant sous une jupe que le cuir du fauteuil avait retroussée avec audace, je sentais, malgré les ébats de l'après-midi, sourdre en moi une nouvelle vague de désir. Pour sortir, Atalie était restée fidèle au denim bleu mais elle avait troqué la robe pour une jupe. Au-dessus, elle portait un corsage rouge sombre à manches longues, enfoncé dans une large ceinture brune. Chaussures du même rouge que le corsage et bas bruns, très clairs, comme la teinte d'une peau légèrement

bronzée.

Un garçon de salle vint me dire qu'on avait essayé de me téléphoner de Toucouleur dans l'après-midi et qu'on avait souhaité que je rappelle. "Tu crois que c'est sérieux ?" demanda Atalie en reposant sa coupe de Manhattan sur la table basse.

"Non, si c'était vraiment sérieux, on m'aurait laissé un message explicatif. Tu m'aideras à choisir une voiture demain ?"

"Bien sûr."

Je me dirigeai vers le bar où, sur le comptoir, m'attendait déjà un téléphone. Comme prévu, ce fut Nanon qui répondit.

"Ah, mon pauvre Mimile !"

"Qu'est-ce qui se passe, Nanon ?"

"On aimerait bien le savoir. Tu te souviens de la petite Jeanne, de la ferme des Bessons ?"

"Vaguement. Elle est en pension à Rennes, n'est-ce pas ?"

"Elle y était. Elle a seize ans maintenant... enfin, elle avait seize ans. Elle a été attaquée, exactement comme la Denise, seulement cette fois les vaches

ne l'ont pas protégée. Je ne sais pas comment dire cela, Mimile... mais elle a été complètement dévorée. Il ne restait que quelques os et quelques bouts de vêtements. Qu'est-ce que nous allons faire ?”

“Ce n'est pas à nous de faire quelque chose, c'est à la police.”

Cette même police qui s'était moquée de la Denise ! J'espérais qu'ils ne riaient plus, maintenant. Je dis au revoir à Nanon et reposai doucement le récepteur. La Denise était une grande fille énergique, élevée à la dure, alors que Jeanne, la dernière fois que je l'avais vue, n'était qu'une mince et gracile fillette de onze ans, aux grosses lunettes de myope, au rire clair et fréquent, au caractère affectueux. Penser qu'une si charmante créature ait pu être réduite à quelques os brisés gisant sur un vague cercle d'herbe que j'imaginai piétinée et rougie, me tordait les boyaux d'une sombre colère encore plus que d'une vraie tristesse.

“Qu'est-ce qui ne va pas ?” demanda Atalie.

“Une jeune fille que je connaissais. Elle

est morte.”

Atalie ne répondit pas. Je n’avais pas envie de lui donner les détails. Comme moi, comme la plupart d’entre nous, Atalie était vaccinée contre les mauvaises nouvelles. Ses deux frères étaient morts durant la campagne d’Italie du général Juin. Son père, d’abord torturé par les Allemands, avait été envoyé à Birkenau d’où il n’était jamais revenu.

Nous vivions, il faut le dire, dans une époque amère et sans illusions. On croit souvent que les malheurs rapprochent les gens, les forcent à dépendre les uns des autres et les renvoient (comme en une sorte d’âge d’or moral) aux vertus mythiques de charité et de solidarité. À petites doses, c’est parfois vrai. Quand l’ennemi est en ‘B’ et que nous sommes en ‘A’ ; quand la situation est claire, quand il y a ‘eux’ et qu’il y a ‘nous’, cela peut encore marcher ; ça avait marché en Angleterre ; mais quand nous sommes en ‘A’ et que l’ennemi est aussi en ‘A’, quand les forces armées chargées de

nous défendre se sont évaporées et que l'État se met au service de l'envahisseur, un effondrement se produit ; effondrement économique, bien sûr, mais aussi psychologique et moral, comme peuvent le confirmer toutes les nations qui ont été occupées.

Trahis par l'insondable stupidité de gouvernants restés sourds aux avertissements des généraux Estienne et de Gaulle, trahis une deuxième fois par ceux qui voulaient faire de la France une province allemande, puis une troisième fois par ceux qui voulaient faire de la France une province russe et remplacer la dictature fasciste par la dictature communiste ; méprisés par nos envahisseurs et, plus encore, par nos alliés, nous nous sentions les nerfs à vif. La honte que nous éprouvions consciemment ou inconsciemment nous portait à adopter des réactions brutales, irréfléchies, puérides. Si, par exemple, un automobiliste conduisait en plein jour avec ses phares allumés, tout le monde bouillait d'une sainte indignation. Les autres conducteurs allumaient et

éteignaient rageusement leurs propres phares ; ils se frappaient la tempe du doigt, couvraient le pauvre homme d'insultes et, pour un peu, l'auraient écharné vif. La plupart des interactions humaines souffraient de la même maladie. Tremblant de rage, clients, commerçants, fonctionnaires, syndicalistes passaient leur temps à se guetter les uns les autres avant de tomber, toutes griffes dehors, sur la victime de leur choix. De toute la France montait un tel cri de frustration, de haine et de souffrance que je me demandais souvent quels effets cette psychose collective aurait sur le comportement de la génération suivante. La réponse arriva en 1968.

Nous dînâmes en silence, ou presque, Atalie et moi. Reprenant nos bonnes vieilles habitudes d'avant-guerre, nous avons commandé à la carte, et seulement un plat principal, évitant entrées, fromages et desserts. Atalie avait choisi le canard Montmorency et je m'étais rabattu sur un filet de sole meunière à la purée de

courgettes.

“Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?” demanda-t-elle en poussant sur le rebord de son assiette une demi-cerise effondrée qui, pour des raisons obscures, n’avait pas trouvé grâce à ses yeux. Puis elle gâcha les délicats effluves de ma sole et de mon Auxey-Duresse 1938 en allumant une autre de ses répugnantes cigarettes. Je me levai.

“Allons prendre le café dans ma chambre.”

Une fois assis de part et d’autre de la table basse, une fois le garçon reparti, nous ayant laissé un service de café sur un plateau, nous nous regardâmes en silence... un silence qui devenait de plus en plus pesant. Quand, dans la salle à manger, Atalie avait demandé “Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?” elle n’avait pas voulu dire “Qu’est-ce qu’on fait dans les cinq minutes qui suivent ?” ou même “Qu’est-ce qu’on fait pour le reste de la soirée ?” Non : elle me demandait ce que nous allions faire, dorénavant, elle et moi ; sur quelles bases nous allions recommencer (ou non) à nous rencontrer

et à nous aimer. Nous nous étions souvent disputés par le passé ; elle, voulant m'épouser ; moi, ne le voulant pas ou plutôt ne le pouvant pas. Je me sentais comme un enfant pauvre, béat d'admiration devant un château, un yacht, une voiture de sport mais qui, dès l'instant où quelqu'un lui dit : "Eh bien voilà, je te l'offre, c'est à toi !" s'en éloigne avec un sentiment qui n'est pas loin de ressembler à de la panique.

"Ce que nous allons faire ?" repris-je comme si elle venait juste de poser la question. "Cela dépendra surtout de toi, il me semble."

"Très drôle ! Et moi, je ne pourrai jamais te forcer à m'épouser. Nous sommes revenus à la case départ, exactement comme avant la guerre."

"Nous pourrions nous entendre sur un compromis. Qu'y aurait-il de mal à se voir de temps en temps ?"

J'avais à peine terminé ma phrase que je me rendis compte de la bourde que j'avais commise. Je vis ses joues rougir d'une colère qu'elle parvint, malgré tout, à contrôler. "Nous voir !" siffla-t-elle

comme un serpent. “Nous voir ! Te rends-tu compte à quel point il me serait facile de ‘voir’ un homme comme tu le dis si bien ! Et à Paris, en plus ! Rien qu’au bureau je pourrais en rencontrer assez pour m’occuper jusqu’à la fin de mes jours !”

Si elle avait voulu me faire honte, elle y était certainement arrivée. Son indignation même était une preuve d’amour. Retrouverais-je jamais une telle dévotion de la part d’une autre femme ? Elle servit le café et continua, plus calmement : “Un compromis, dis-tu ? Eh bien, d’accord. Je vais t’en proposer un ; mais d’abord, laisse-moi te dire une chose : je t’aime, je te désire, je te veux, j’ai besoin de toi. Quand tu es parti, j’ai cru devenir folle. Je me suis rendu compte, alors, que ma vie n’avait de sens qu’à cause de toi... que je n’existais que dans l’attente de tes visites. Voilà : tu es satisfait maintenant ?”

Je m’enfonçais dans mon fauteuil en essayant de me faire tout petit. La voix d’Atalie demeurait calme et douce et pourtant je me sentais comme une hutte

en herbe au milieu d'un cyclone. J'admettais intérieurement que sa beauté était inégalée, peut-être même inégalable. J'admettais que les plaisirs que je prenais avec elle étaient d'une qualité et d'une subtilité si rares que je ne retrouverais jamais personne d'autre pour m'en donner de semblables. J'admettais que me séparer d'elle serait un véritable déchirement. J'avais soudain envie de lui décrire à quel point ma propre vie s'était, elle aussi, réglée sur ces visites et à quel point ce qui avait pu passer, aux yeux des autres, comme une routine, transcendait alors mon existence. L'amour, et même la seule présence d'Atalie m'étaient indispensables avant la guerre et je sentais qu'ils étaient en train de le redevenir. Je doutais, toutefois, que le moment fût bien choisi pour ce genre de confession.

“Il y a quelques années” continua Atalie “j'entretenais encore l'illusion qu'un jour tu m'épouserai. Alors, un compromis ? Bien sûr. Pourquoi pas ? On se 'reverra' comme tu dis. Seulement je t'avertis, je

ne rajeunis pas. Comme toutes les femmes, à tort ou à raison, j'ai besoin de stabilité, même si je sais pertinemment que cette stabilité est illusoire. Je sais aussi qu'elle peut se payer très cher ; mais c'est ainsi ; et de même qu'il existe un instinct sexuel ou un instinct maternel, il existe un instinct de la stabilité. On peut en discuter sans fin mais on ne peut nier son existence. Si je trouve quelqu'un qui m'offre la stabilité avec, en plus, la sécurité financière, j'accepterai son offre. Après cela, n'espère plus jamais me revoir. Je couperai les ponts, non seulement avec toi mais avec toute ma vie antérieure. Je quitterai mon appartement sans laisser d'adresse. J'aurai changé de nom de famille. Tu ne me retrouveras plus."

"À moins", musardai-je, "que tu n'épouses quelqu'un de si riche et de si célèbre que les journalistes mondains te pourchasseront et que ta photo paraîtra dans des revues de luxe. Un jour, je verrai : 'La Comtesse de Grognon-Bougon à Longchamp' ou encore : 'La femme du roi du soutien-gorge sur son

yacht au large de Chypre !..' et ce sera toi !”

Atalie daigna me gratifier d'un faible sourire. Elle savait que je souffrais et elle connaissait ma tendance à masquer mes émotions par un douteux sens de l'humour. Elle se savait aussi ma drogue mais elle comprenait maintenant que j'étais prêt à me passer de cette drogue... prêt à souffrir bien davantage plutôt que d'accepter le mariage.

Dorénavant, chacune de mes visites pouvait être la dernière. Cela donnait à notre liaison un parfum de perversité que je trouvais étrangement attirant. J'imaginai un roi ou un dictateur méditant, debout devant une fenêtre de son palais. Il sait que le pays est à feu et à sang mais ici, dans le luxe feutré de ses appartements, tout est calme. Le parc somnole au soleil pâle d'un après-midi automnal, les serviteurs vont et viennent silencieusement comme s'ils possédaient le don de lévitation. Les cuisiniers cuisinent ; les jardiniers jardinent. On se refuse à croire que dans quelques semaines, dans quelques jours,

dans quelques heures peut-être, ce ne seront que cris, violence et incendies. Chaque seconde alors pèse de tout son poids sur la vie : on ne s'est jamais senti si intensément enivré de soi-même.

Le lendemain, nous nous mîmes à la recherche d'une voiture. J'avais eu la naïveté de croire que ce serait simple. Les concessionnaires exhibaient fièrement les derniers modèles, tous plus alléchants les uns que les autres, mais aucun d'eux n'était à vendre. Il fallait ajouter son nom à une longue liste de postulants puis déposer des arrhes et attendre entre six mois et deux ans selon les marques.

Bien décidé à ne plus jamais exhiber une richesse insolente, je commandai une Citroën 15/6. Elle ne suait pas la pauvreté mais c'était la voiture du médecin, du notaire, du pharmacien dans presque chaque petite ville ou village de France ; et puis, les "tractions", comme on les appelait, étaient invariablement discrètes et noires.

Ceci dit, il me fallait quand même une voiture et, donc, me contenter d'une occasion. J'eus le coup de cœur pour une grosse Renault de la fin des années trente, une décapotable grise et bleue aux énormes sièges de cuir rouge et au tapis épais comme un gazon. Les principes qui m'interdisaient d'acheter une Renault neuve n'allaient pas jusqu'à m'empêcher d'en choisir une vieille. Je la gardai longtemps après avoir reçu livraison de la Citroën puis, quand les pièces détachées vinrent à manquer, je la vendis pour une bouchée de pain à un collectionneur. Je la revis quelques années plus tard, magnifique, astiquée et digne de s'aligner dans un concours d'élégance.

Le jour suivant, Atalie, qui connaissait Paris beaucoup mieux que moi, m'emmena chez un petit homme rondouillard et jovial qui réparait et restaurait les meubles. Je lui expliquai la situation du rez-de-chaussée du château. Il me donna l'adresse de son frère, ébéniste comme lui, spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais habitant plus près de

chez moi, à Basse-Goulaine plus précisément, et qui pourrait facilement se charger du travail.

C'est avec la satisfaction du devoir accompli et le réconfort sentimental et sexuel d'une liaison retrouvée que je revins à Bain-de-Bretagne dans ma *nouvelle* voiture. Parti en fin d'après-midi, j'avais eu l'intention de m'arrêter assez tôt dans un hôtel mais les retrouvailles avec Atalie, même fondées sur un compromis fragile, m'avaient mis de si bonne humeur que je me sentais infatigable, comme dopé par des amphétamines. J'achetai deux chaussons aux pommes dans une pâtisserie et continuai sur ma lancée, conduisant toute la nuit. C'était d'autant plus stupide de ma part que rien ne me pressait et, surtout, que je conduisais une voiture avec laquelle je n'étais pas familier et qui aurait fort bien pu tomber en panne – y compris en panne d'essence – en pleine nuit, à plusieurs lieues de toute habitation. En l'occurrence, la Renault se comporta comme la bonne vieille bête de somme fiable et

confortable qu'elle était effectivement.

Je me trompai de route. Les panneaux de signalisation restaient rares et peu lisibles. D'ailleurs ce n'étaient pas des panneaux mais des bornes : de gros cubes de céramique montés sur une colonne en ciment, parfois encore criblés de balles. Ils semblaient souvent ne posséder qu'une relation lointaine avec la carte ; cubes et cartes étant d'ailleurs très difficiles à lire la nuit. Bref, à cinq heures du matin je me retrouvai, fatigué, les yeux rougis aux environs de Chinon. Le jour pointait et, dans le curieux mélange de la lumière jaune des phares et de la lumière blanche de l'aube, j'appréciais, à chaque tournant de la route, la merveilleuse architecture de la moindre chapelle, celle aussi des auberges, des ponts et des rangées de vieilles maisons. Plus j'essayais de retrouver ma route, plus je m'égarais. À l'entrée de Ligré, je m'arrêtai sur la berme, près d'une rivière, presque un ruisseau, aux eaux rapides et chantantes. Je sortis de la voiture et m'étirai avant d'uriner longuement sur

une touffe d'orties. La petite agglomération était encore tout endormie, toute engoncée dans une paix immense. Chaque bruit, si faible fût-il, s'en trouvait amplifié. Je percevais les cliquetis discrets du moteur en train de refroidir. Je remplissais mes poumons d'un air frais, légèrement brumeux, embaumé d'herbe humide mais aussi du parfum des cormiers qui longeaient le cours d'eau.

Des toussotements de sabots sur les gravillons des bas-côtés résonnèrent comme dans un hangar. Un homme aux cheveux blancs, habillé d'un bleu de travail et portant une fourche sur l'épaule s'approchait de moi. "En panne ?" demanda-t-il.

"Non, fatigué, tout simplement."

Il me serra la main. Je repris : "Y a-t-il, dans le village, un café ou un hôtel qui ouvrirait vers six heures ?"

"Non, pas un seul."

"Y a-t-il au moins une fontaine où je pourrais boire un coup et me rafraîchir ?"

"Non plus."

“Je vais pousser jusqu’à Chinon, alors. Vous pourriez me remettre dans la bonne direction ?”

“Non, non ! Vous allez venir à la maison et ma femme va vous faire un bon petit déjeuner.”

“Mais... mais vous ne me connaissez pas !”

Il souriait malicieusement et insista : “Allez, ne faites pas de manières, venez !” L’offre était tentante. Je demandai quand même : “Cela ne va pas déranger votre femme ?”

“Non. On se lève tous les deux de très bonne heure et on se couche de même. Je suis le cantonnier du village et aussi le maire.”

Je le suivis. Nous nous arrê tâmes devant l’une de ces maisons en tuffeau, séparée de la route par un trottoir si étroit que deux personnes ne peuvent y marcher côte à côte. La femme du maire-cantonnier lui ressemblait : cheveux blancs, visage souriant, habits impeccablement propres. Elle portait un tablier noir sur un ensemble très *paysan* de corsage bleu sombre à pois blancs,

ample jupe grise et chaussettes noires dans des pantoufles en peau de lapin. Son mari lui expliqua pourquoi il revenait avec un “étranger” et elle l’accepta le plus naturellement du monde.

Ce fut peut-être le petit déjeuner le plus délicieux de ma vie. Pain de campagne, beurre de ferme, café frais avec un rien de chicorée et lait crémeux à souhait. Les deux fringants vieillards se mirent à parler de leurs enfants. On me montra la photo, déjà jaunie, d’un lieutenant de l’Armée de l’Air, tué en action dans son Hurricane de la RAF au-dessus d’Amiens en 1942 ; puis le portrait d’une belle jeune femme qui, après avoir obtenu un doctorat en biologie, avait rencontré un Américain, l’avait suivi après la guerre jusqu’à Portland, Oregon, où elle était morte presque aussitôt dans un accident de voiture. Je comprenais mieux à présent leur besoin de parler à quelqu’un, même à un “étranger”. J’avais, comme eux, les larmes aux yeux mais les miennes venaient de la contemplation de tant de

malheur si calmement, si noblement accepté.

La conversation s'arrêta et le silence se prolongea mais ce n'était pas un silence oppressant ou gêné : c'était un silence doux, entouré de chaleur humaine. Je mis un avant-bras sur la table et y posai mon front, rien qu'un instant... Je me réveillai vers dix heures du matin, le torse ankylosé, l'œil torve, la bouche pâteuse. Mes hôtes souriaient avec indulgence. Ils m'offrirent de rester pour me reposer puis de déjeuner avec eux mais je déclinai leur invitation. Ils n'insistèrent pas. J'ai peut-être tendance à lire dans l'âme des autres trop de choses qui n'existent que dans la mienne mais il me sembla que les moments que j'avais passés dans la maison de ces braves gens leur avaient redonné l'illusion éphémère d'avoir encore un fils. Pouvaient-ils deviner que j'aurais aimé l'être ?

Le plaisir de montrer la voiture à Nanon, André et René (car ma mère aurait dit que cela ne l'intéressait pas)

fut complètement gâché par les mauvaises nouvelles qu'on me donna en arrivant : encore une attaque contre les enfants de la région. Garder les vaches était, pour certains, une occupation à plein temps. Alors que, dans la Manche, par exemple, les animaux étaient au piquet de façon à ne pouvoir manger qu'un demi-cercle d'herbe grasse et luxuriante sans abîmer le reste de la prairie, en Bretagne on laissait les troupeaux trouver leur bonheur parmi les ajoncs et les blocs de granit mais il fallait une surveillance. C'était là le rôle des gamins.

Depuis la mort de la petite Jeanne, on ne permettait plus aux enfants de sortir seuls, même avec leur chien. Ils devaient être au moins trois et toujours armés de fourches ou de serpes, dont certaines étaient emmanchées comme des hallebardes. André et René m'expliquaient tout cela alors que je descendais de voiture et qu'ils prenaient mes bagages. Ils ajoutaient, parlant souvent ensemble, si bien que j'avais parfois du mal à les suivre, que de jeunes

bergers avaient été attaqués par une bête grosse comme un veau mais à l'aspect de loup. Après avoir tourné plusieurs fois autour des gosses terrifiés, elle avait foncé vers eux et saisi par la tête un petit garçon de huit ans. Les autres avaient alors contre-attaqué courageusement, essayant d'enfoncer leur fourche dans le ventre de la bête mais celle-ci s'était simplement éloignée en trotinant puis, assise à une distance respectable, avait arraché l'une des joues du garçon, à présent évanoui, et l'avait mangée. Elle s'apprêtait à arracher l'autre quand les gamins chargèrent tous ensemble en hurlant.

Les cris, semble-t-il, eurent plus de succès que les fourches. La Bête s'éloigna. Les enfants ramenèrent leur camarade chez lui où il reprit connaissance. Le docteur l'envoya à l'hôpital de Rennes. Le gosse resterait défiguré mais il vivrait. Je demandai à André de mettre la voiture au garage pendant que René portait les valises dans ma chambre.

La dernière chose à laquelle je

m'attendais en entrant, c'était bien le spectacle de Véronique, assise, rigide, hiératique, sur l'une des chaises à haut dossier du vestibule. Les yeux rougis, elle se leva et s'approcha de moi. Elle portait une simple robe droite et blanche à manches courtes, robe très audacieuse pour la région car s'arrêtant au-dessus du genou. On devinait qu'à contre-jour, le tissu aurait montré les contours du corps et des sous-vêtements. C'était la nouvelle mode, une mode de "libération" à tous points de vue et les bonnes âmes s'en scandalisaient. Je me sentis immédiatement envahi de cette même vague de désir, aussi irritant qu'agréable, dont j'avais déjà fait l'expérience lors de notre première rencontre.

"On persécute mon père, annonça-t-elle d'une voix tremblante. Il aimerait savoir si, le cas échéant, il pourrait compter sur votre aide."

Franchement, l'idée d'apporter mon aide à Marjeval me donnait la nausée mais, après ce qu'il avait fait pour sauver la vie de ma mère et des serviteurs, sans

parler du château qui, sans lui, aurait été la proie des flammes, j'étais son débiteur. "Il est persécuté ? Par qui ? Pour quelles raisons ?"

"Par les gens d'ici. On dit que ce sont nos chiens qui ont tué Jeanne et attaqué les enfants l'autre jour."

"Et ce n'est pas le cas ?"

"Bien sûr que non. Nos chiens sont tout à fait capables de tuer mais seulement si étions nous-mêmes attaqués. Ils sont toujours à la ferme. Ils ne rôdent pas. Ces accusations sont ridicules."

"Et qu'est-ce que je viens faire là-dedans, moi ?"

"Rien pour le moment, je suppose. Mon père voulait simplement savoir si vous seriez prêt à l'aider à l'occasion."

Je mis la main sur l'épaule de Véronique, geste que je voulais réconfortant, amical et presque fraternel mais qui n'était, en fait, qu'une excuse à la fois puérule et hypocrite pour la toucher, ce que je mourais d'envie de faire depuis mon retour à Toucouleur. "D'accord, Véronique. Si l'occasion se présente et si votre père n'a rien fait de

mal, je ferai mon possible pour qu'on ne le transforme pas en bouc émissaire.”

Sous le fin tissu blanc, je sentais, la chaude et jeune fermeté de la peau ainsi que les infimes mouvements de la clavicule. J'enlevai la main. Véronique se dirigea vers la sortie mais, avant d'ouvrir la porte, s'arrêta et se retourna. “Vous avez lu les journaux ?”

“Non. Je viens d'arriver.”

“Vous auriez pu les lire à Paris. Nous avons fait la presse nationale, vous savez. Vous avez eu de la chance qu'on ne vous ait pas repéré comme étant de Bain-de-Bretagne. Les journalistes n'auraient pas manqué l'occasion d'aller enquiquiner un notable de la région.”

Je me dirigeai vers la table, près de la porte, où Nanon laissait toujours les journaux et le courrier en mon absence. La bête avait fait la une du journal local. Dans la presse parisienne nous avions droit à une demi-colonne en page quatre. Ce qui me choqua fut que, sans mentionner aucun nom, les deux articles s'arrangeaient pour faire allusion à la meute de chiens-loups d'un “gros” (le jeu

de mot était transparent) fermier des environs, détail bien propre à déclencher des réactions hystériques dans la population.

Les agriculteurs de la région ne s'étaient pas mobilisés contre Marjeval à la Libération. Eux-mêmes, assez souvent, n'avaient guère les mains propres. Accuser Marjeval de collaboration pouvait leur retomber sur le nez. Tuer des enfants, par contre, c'était bien autre chose. La civilisation n'est qu'un vernis et, si on le gratte, on découvre la nature humaine dans toute sa vérité, c'est à dire dans toute son horreur, avec sa soif irraisonnée d'intolérance, de massacres et de tortures. Le désir de compenser les frustrations et les malheurs de la vie de tous les jours en persécutant un membre éminent de la tribu est de tous les pays et de tous les temps.

Que Marjeval souffrît pour un crime qu'il n'avait pas commis alors que, ancien collaborateur, il avait échappé aux repréailles de la libération, relevait d'une de ces ironies du sort qui,

normalement, m'auraient fait sourire ou même ricaner sans retenue et sans complexe... mais il fallait prendre Véronique en considération et, déjà, cela changeait tout.

“Vous n'avez amené aucun chien ?” demandai-je. “Ou est-ce un sujet tabou ?”

“Complètement tabou. Nous ne voulons pas donner aux gens l'occasion de se plaindre. Tous les chiens sont enfermés dans une étable. J'espère seulement que quelqu'un sera attaqué pendant ce temps-là, ça leur fera les pieds.”

“Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?”

“Je dis ce que je pense.”

“De toutes façons, ça ne marcherait pas. On dirait que vous les avez relâchés pendant quelques heures. Le mieux serait de les abattre.” J'avais dit cela, je l'avoue, pour la *punir* de sa remarque précédente mais je perdais mon temps : elle prenait tout au pied de la lettre.

“Les abattre serait admettre notre culpabilité. Après cela, quand tous les chiens seraient morts, il y aurait

inévitablement d'autres attaques. Mon père et moi, on aurait l'air de deux cornichons."

"À vrai dire, je préférerais avoir l'air d'un cornichon que d'être accusé de meurtre. Pourquoi, dans ce cas, ne pas mettre tous les chiens, sans exception dans un camion et les emmener dans un chenil de chasse, à des centaines de kilomètres d'ici ?" Je me rendais parfaitement compte que j'avais mordu à l'hameçon et que, pour ne pas avoir l'air d'un cornichon moi-même, je me creusais la cervelle afin de trouver une solution. Le visage de Véronique s'éclaira d'un sourire : "Mais oui, bien sûr ! Nous avons des amis en Lozère. Ils avaient d'immenses chenils de chasse avant la guerre... tous vides maintenant. Ils nous aideraient, j'en suis certaine !"

"Et puis" continuai-je, en m'enferrant de plus en plus "il vaut toujours mieux avoir la presse de son côté. Invitez quelques journalistes à la ferme. Laissez-les photographier le chargement et, bien sûr, le déchargement des chiens à l'arrivée. Donnez-leur la permission

d'aller où ils veulent, d'inspecter ce qu'ils veulent. Plus ils passeront de temps chez vous, plus vous serez en sécurité.”

Cette fois, elle se précipita vers moi, me serra dans ses bras et me donna un gros baiser sur la joue. “Allez, suivez-moi !” Elle me tirait par la main vers la porte d'entrée. Je me dégageai. “Mais enfin, Véronique, qu'est-ce qui vous arrive ? Je veux bien aller avec vous mais d'abord je veux prendre une tasse de thé puis une douche puis me raser et me changer !”

“Du thé ? Vous avez du thé ?”

“J'en ai maintenant. Je suis passé chez Fauchon avant-hier.”

Je montai dans ma chambre quatre à quatre, retirai une grosse boîte de thé de ma valise et redescendis pour la donner à Nanon. C'était mon mélange préféré : deux tiers d'Assam et un tiers d'Earl Grey. “Nanon, tu nous fais du thé tout à l'heure s'il te plaît ? Je remonte dire bonjour à Maman. Véronique, donnez-moi une petite demi-heure pour me préparer. Allez au salon et asseyez-vous. Je promets de faire vite. À propos,

où vouliez-vous m’emmener ?”

“Ce sera une surprise.”

Je m’apprêtai aussi rapidement que possible et insistai ensuite pour offrir à Véronique sa toute première tasse de thé. Elle essaya plusieurs combinaisons puis décida que, comme moi, elle préférerait le prendre sans sucre mais avec un nuage de lait. Je la voyais se tortiller sur son siège, impatiente de m’emmener voir sa “surprise”. En sortant, elle courait. Je la suivis de même. René et André nous regardèrent traverser la cour comme si nous avions été des malades mentaux. Elle sauta dans la Jeep. Je me mis au volant. “Alors, mademoiselle, à la maison ?”

“Non : à la forêt.”

“Ah ?”

Heureux d’être seul avec elle, je prenais goût à son jeu et me dirigeai vers l’allée coupe-feu la plus proche. À quelques cinq cent mètres du château, elle me fit signe d’arrêter. “Et maintenant” annonça-t-elle avec l’autorité d’une jeune maîtresse d’école, “on continue à pied.” Elle sauta de la

Jeep et sa robe s'envola jusqu'aux hanches, dégageant complètement une adorable petite culotte blanche, toute simple. À cette époque la plupart des femmes portaient des sous-vêtements roses. Passer du blanc au rose était, pour une jeune fille, une sorte de rituel initiatique qui symbolisait son accession au monde des adultes. J'étais heureux que Véronique en soit restée au blanc. Une fois de plus, je songeai que les jambes de Véronique n'étaient ni aussi longues ni aussi élégantes que celles d'Atalie mais que leur jeunesse et leur fraîcheur dégageaient une irrésistible sensualité. Je descendis du véhicule à mon tour et rattrapai Véronique qui s'enfonçait déjà dans la forêt. Elle s'arrêta, se retourna, prit mes mains dans les siennes et me sourit. Je la regardai bien en face. "Et si la bête nous surprend ?" Demandai-je. Elle rit : "Aucun danger !"

Elle semblait si sûre d'elle que j'en sentis un frisson me descendre le long de la colonne vertébrale. M'étais-je trompé sur elle et sur son père ? Savait-elle

quelque chose que j'ignorais ? Elle détecta mon trouble et ajouta rapidement : "Je suis si heureuse, ici, aujourd'hui, avec vous. La bête ne va pas gâcher cela, j'en suis certaine. Et puis, nous ne sommes pas des enfants et, jusqu'ici, elles n'ont attaqué que des enfants."

"Vous croyez donc qu'il y en a plusieurs ?"

"Mais non, que je suis bête ! Je dis ça comme ça. Il n'y en a qu'une, bien sûr !"

Elle me prit dans ses bras et m'embrassa à pleine bouche. C'était un baiser goulu, robuste, enthousiaste, primitif mais, en même temps, incroyablement excitant. Elle poussa sa langue entre mes lèvres et frotta son ventre contre le mien. En l'espace de quelques secondes, j'avais une érection dont Véronique fut immédiatement consciente et qu'elle palpa au travers de mon pantalon. Cette vague de plaisir me fit oublier où nous étions, qui nous étions et ce dont nous avions parlé. Je sombrai, j'abdiquai sous un assaut à la fois tendre et impétueux. Je m'enfonçais

dans l'émollient nectar de sa jeune salive, dans l'odeur de sa peau, exempte de parfum mais où je détectais le savon et le talc. Je me perdais dans des effluves de coton blanc, fraîchement repassé et, par les interstices du col, dans la troublante chaleur de son corps.

Elle se dégagea et commença de se déshabiller. À l'exception de ses chaussettes, elle fut nue en quelques secondes. Elle roula ensemble son slip et son soutien-gorge puis en fit une boule qu'elle lança aussi loin que possible dans les fourrés avec l'intention évidente de ne pas les remettre puis elle allongea sa robe au pied d'un arbre. Cette couverture improvisée, mince, étroite et ondulant au gré de la végétation, était loin de la perfection. Véronique s'y étendit pourtant, bras et jambes en croix de Saint André et se mit à sourire de l'étonnement et de l'admiration qu'elle pouvait lire sur mon visage. "Je te plais ?"

"Oh oui !"

Elle m'offrait le corps d'une belle et mince adolescente, ce qu'elle était en

effet puisqu'elle ne devait guère avoir plus de dix-huit ou dix-neuf ans. La rondeur de son visage m'avait donné à penser que, sous les habits, le corps aurait eu, lui aussi, des rondeurs, mais c'était une illusion. Ses seins étaient si petits qu'ils perçaient à peine sous sa poitrine, comme si elle avait eu seulement dix ou onze ans. Elle possédait un ventre plat et des jambes plus graciles que je ne l'avais cru jusqu'ici. Son pubis n'était chargé que de légers poils châtain clair, si peu abondants que les lèvres roses et gonflées de son sexe s'y déployaient avec audace. Certes, j'avais une érection ; certes j'avais envie de faire l'amour mais mon sentiment dominant à ce moment-là était celui d'une immense tendresse devant tant de beauté, si fragile et si forte à la fois. Hypnotisé, le souffle court, je me déshabillai et m'agenouillai près d'elle sur mes propres habits. Je me penchai vers elle pour lui embrasser la poitrine mais elle me repoussa. "Pénètre-moi" dit-elle fermement.

Je fus surpris car je n'avais pas

l'habitude d'aller si vite en besogne mais, ne voulant pas lui déplaire, je me plaçai au-dessus d'elle et m'introduisis doucement en elle. Son vagin était ferme mais bien lubrifié et elle n'était certainement pas vierge. Ses journées d'école buissonnière n'avaient pas dû être tristes ! Deuxième surprise : elle commença immédiatement à faire bouger son bassin de haut en bas si rapidement que cela ressemblait presque à des vibrations. Elle renversa la tête en arrière, et poussa quatre longs cris aigus : c'était fini, elle avait joui. "Mon Dieu" pensai-je "elle baise comme un lapin !" cependant, ce n'était pas une critique. Elle m'avait étonné, et même abasourdi mais elle ne m'avait pas déçu. Elle m'avait simplement montré à quel point deux femmes peuvent être différentes !

Toujours en elle, toujours au-dessus d'elle, supporté par les bras, je devais avoir l'air assez interloqué, assez nigaud même. Je me retirai. Elle m'agrippa des deux mains et se mit à me traire si rapidement et si vigoureusement

que cela fit presque mal et que, en quelques secondes, et avec un hurlement incontrôlé, je lui avais envoyé deux ou trois longs jets sur la poitrine. Elle éclata de rire et se barbouilla le corps de sperme. Je fermai les yeux quelques instants. Quand je les rouvris, elle me regardait en souriant, les dents luisantes, les joues rouge vif, les seins humides, miroitant sous les lunules de lumières qui passaient au travers du feuillage. Je fermai les yeux à nouveau. J'avais mal partout, dans mon corps, dans mon âme. J'avais envie de psalmodier : "Non, non, je ne veux pas, je ne peux pas, je ne veux pas être amoureux de cette sauvageonne". C'était trop tard !

Pendant la nuit, René se suicida. Les suicides sont relativement fréquents dans les campagnes... enfin, plus fréquents que dans les villes, certainement. La population s'en attriste mais ne s'en étonne pas. On pourrait penser que la paix des champs, la verdure, le grand air peuvent chasser les

idées noires. Il n'en est rien. On peut se sentir pris au piège à Trifouillis-les-Patates encore plus que dans un grand ensemble parisien. Le suicide urbain est souvent déclenché par des réflexions philosophiques qui aboutissent à un pessimisme absolu alors que le suicide rural, plus simple, plus direct, est fréquemment le résultat d'une peine de cœur. Dans les deux cas, et en dépit des différences de détails, il s'agit de la confrontation, sans mensonge et sans artifice, de l'individu avec sa solitude. René s'était pendu.

Ce qui me rendit presque malade, ce qui *gâcha* la mort de René, si on peut dire, fut la façon dont il avait traité ses chiens avant de mettre son funeste projet à exécution. Il les avait pendus, eux aussi, à une branche d'arbre et abattus avec un pistolet allemand que la police retrouva dans ses effets personnels. Sur son lit, il avait laissé une lettre qui m'était adressée.

*Cher Monsieur d'Astel,  
J'ai suivi Véronique et vous cet après-midi*

*et j'ai tout vu. Je l'aime. Pendant la guerre elle avait un petit ami allemand. Moi, je pensais : quand il sera parti, ou elle m'épouse ou je me suicide. Je savais bien qu'elle ne m'épouserait pas, alors je savais bien que j'allais mourir. Je ne vous en veux pas, Monsieur, mais je ne vous dirai pas où se trouve le trésor.*

*René*

*P.S : je ne vous dirai pas non plus qui est la bête.*

C'est la police qui me montra cette lettre. Quand je dis "la police" je veux dire son représentant. "On ne s'ennuie pas, dans la région, n'est-ce pas, monsieur d'Astel ? À propos, je suis l'inspecteur Ronan". Je lui serrai la main. J'avais (préjugé ? habitude ?) attendu la visite d'un gendarme ventru, essoufflé, alcoolique et mal lavé : une de ces caricatures des forces de l'ordre auxquelles la Troisième, puis la Quatrième République nous avaient tant habitués, au même titre que le bidasse au sourire niais ou le facteur éméché et lubrique ; une certaine image de la

France qui nous avait fait (et nous faisait encore) tant de mal dans les pays anglophones. J'étais soulagé de trouver en face de moi un homme encore jeune, la trentaine peut-être, au visage extraordinairement ordinaire : le genre de visage qui se fond dans la foule et qu'un témoin serait bien embarrassé de décrire. Il se mouvait avec la ferme souplesse d'un danseur. "Voilà" pensai-je "un homme qui sait se battre." On ne parlait pas encore d'arts martiaux à l'époque mais les forces alliées nous avaient légué un anglicisme : *close combat*, c'est à dire l'art du corps à corps, à mains nues ou avec une arme blanche ; l'art aussi de tuer silencieusement et par surprise.

Nous engageâmes la conversation. J'étais tellement heureux de parler à un homme de mon âge, un homme de toute évidence intelligent et instruit, que je ressentis immédiatement pour lui les tentations d'un rapprochement. Je me rendis compte à ce moment-là que l'absence d'une amitié masculine dans la région commençait à me manquer

cruellement et je dus faire un effort pour ne pas avoir l'air trop empressé. La captivité m'avait fait découvrir l'amitié : Martinet, le missionnaire des Missions de Lyon ; Poitou, le grand seigneur sympathique dont le père possédait, avant la guerre, une manufacture de médicaments ; Macouge, le désabusé, docteur en philosophie, qui s'était fait garçon de ferme ; Kurelski, le sage, graveur de pierres tombales de son état, et bien d'autres... On se retrouverait après la Libération, disait-on ; mais on n'y croyait pas vraiment et, bien sûr, on ne se retrouvait pas...

J'invitai l'inspecteur à me suivre au salon attenant à mon bureau et lui offris mon meilleur armagnac ; à ma grande surprise, il accepta alors que je m'étais attendu à la classique réponse : "Jamais pendant le service" entendue fréquemment dans les films noirs. Ronan poussait souvent un petit soupir avant de poser une question. Il semblait suggérer ainsi qu'il aurait bien préféré être en train de faire autre chose ; de pêcher la truite, par exemple. À sa toute

première question je répondis qu'effectivement, il se passait beaucoup de choses ces temps-ci.

“Êtes-vous au courant de la dernière attaque de la bête ?” demanda-t-il.

Je sentis le sang me quitter le visage. Je pensai “*Véronique !*” puis immédiatement : “*Est-il possible que je l'aime déjà tant ?*” Je suis sûr que Ronan remarqua mon émoi. “Qui était-ce, cette fois ?” demandai-je avec une voix de fausset.

“Une jeune fille qui n'est pas d'ici. Elle avait cherché du travail dans la région et en avait trouvé à la laiterie. Elle fumait, ce que les vieilles biques de Bain-de-Bretagne ne lui pardonnaient pas et on lui menait la vie dure. Il n'en faut pas plus, dans les petites villes, pour lancer des croisades de méchanceté gratuite : tout leur est bon ! Alors, la pauvre fille allait fumer dans des lieux isolés. Elle était à la chapelle du Coudray ce jour-là. En tous cas, c'est là qu'on a retrouvé son corps... moins la tête.”

“La bête avait mangé la tête mais pas le corps ?”

“Exactement. Seulement la tête. Le corps n’avait que des ecchymoses. Vous ne trouvez pas cela étrange, vous ?”

“Très étrange.”

“Moi encore plus. Vous connaissez bien Le Coudray, monsieur D’Astel ?”

“Très bien. J’adore me promener dans ce coin-là... enfin j’adorais car ma dernière visite date d’avant la guerre.”

“Permettez-moi de revenir à la lettre de votre domestique. ‘Je ne vous dirai pas non plus qui est la bête.’ Que pensez-vous de ce ‘qui’ ?”

“On pourrait supposer qu’il n’y a pas de bête mais un sadique caché dans une peau d’ours, par exemple, et qui nous ferait croire qu’il s’agit d’un animal.”

“Ouais... Malheureusement, les examens pathologiques sont formels. Pour la petite Jeanne, les fractures des os ne pouvaient absolument pas être d’origine humaine. Ce n’est pas un chien, ce n’est pas un loup. D’après les experts, il ne pourrait s’agir que d’une hyène.”

“Une hyène ici, en Bretagne ? Des animaux échappés d’un zoo pendant la guerre peut-être ? De toutes façons, si

mes souvenirs scolaires sont exacts, les hyènes ne mangent que des charognes ; elles ne tuent pas.”

“Détrompez-vous. Elles attaquent ; surtout si elles sont en bandes. Notre spécialiste en zoologie nous affirme même qu’elles tuent plus souvent que les lions et que ce sont ces derniers qui les dispersent pour se nourrir de la carcasse.”

“C’est le monde à l’envers !”

“C’est souvent le cas.”

“Vous avez dit ‘en bandes’. Il y en aurait donc plusieurs ?”

“Ça n’a pas l’air. Je suis loin de suggérer que nous avons élucidé ce mystère, vous savez.” Et il ajouta avec un petit sourire : “J’adore votre idée d’un homme dans une peau d’ours !”

Je décidai de l’affranchir un peu plus sur René. “Inspecteur... est-ce qu’on vous appelle Inspecteur ?”

“Peu importe.”

“C’est au sujet de René...”

Je ne voulais pas dire du mal de René mais je me demandais si l’Inspecteur Ronan n’était pas en train de

s'engager sur une piste bien fragile. "Il y a cette histoire de trésor... Il faut vous expliquer que, pendant des années, René a raconté à qui voulait l'entendre qu'il connaissait l'existence d'un trésor médiéval dans la région. Personne ne le croyait, bien entendu. Voyez-vous il était un peu... simplet."

"Je sais, je sais, mais je prends toujours les lettres de suicide très au sérieux, surtout quand il s'agit d'un suicide réussi. On ne frime plus dans ces moments-là ! Contactez-moi à la gendarmerie si vous apprenez quelque chose."

"La gendarmerie ? Mais vous êtes de la police !"

"La gendarmerie m'héberge. Téléphone, émetteurs radios à ondes courtes, etc. Nous ne sommes pas toujours à couteaux tirés, vous savez !"

Le lendemain je me réveillai avec le désir douloureux de revoir Véronique. Je voulais savoir si, pour elle, l'expérience de l'avant-veille n'avait été qu'une passade ou si elle y voyait le début d'une longue complicité ou même une

promesse de mariage. Je savais parfaitement que je n'aurais jamais pu discuter de cela avec ma mère ou même avec Nanon. En dépit de sa jeunesse, Véronique était soudain devenue la partenaire la plus mûre et la plus fiable que je connusse, la personne vers qui j'avais envie de me tourner instinctivement pour partager joies et problèmes.

Si je m'étais adressé à ma mère, elle aurait simplement pris le contre-pied de tout ce que j'aurais dit. Elle avait l'esprit de contradiction poussé à un degré tout à fait maladif. Naturellement, je n'étais pas sa seule victime. Si Nanon suggérait un certain plat pour le déjeuner, ma mère le rejetait instinctivement. Avec l'habileté d'un Talleyrand et la patience d'un ange, Nanon connaissait l'art de parvenir à ses fins. Si, par exemple, André avait attrapé un lapin de garenne, Nanon disait : "Aimeriez-vous un joli rôti de bœuf, aujourd'hui, Madame ?"

"Non, ça ne me dit rien."

"Je vous aurais bien proposé du lapin mais André dit qu'ils sont un peu

maigres en ce moment.”

“Un peu maigres ! Il prétend s’y connaître en lapins, lui ? Nous aurons du lapin, Nanon : vous verrez, il sera délicieux !”

À cet esprit de contradiction systématique, il fallait ajouter son incapacité à décider de ceci ou de cela dans la vie de tous les jours. Si on lui suggérait quelque chose, elle n’avait aucun mal à exiger le contraire mais si elle ne rencontrait aucune opposition, elle se sentait désorientée. C’est ainsi qu’elle se torturait pour savoir s’il ne ferait pas trop froid, trop chaud, trop sec ou trop humide rien que pour aller mettre le nez sur la terrasse. Dans le doute, elle se couvrait de chapeaux, écharpes, gants, châles et manteaux de toutes sortes. Elle était obsédée par les courants d’air. Une fenêtre ouverte représentait une menace pour sa santé ; un petit vent frais devenait un danger mortel. À table, elle marmonnait longuement, se demandant si telle côtelette d’agneau ne serait pas trop “lourde” pour elle ce soir-là et si elle ne

devrait pas sonner pour demander à Nanon de lui apporter plutôt une poire ; mais alors, devrait-elle finir son verre de vin avant la poire ou après ? Et si elle prenait une poire, devrait-elle la manger avec une tartine ou non ? Beurrée ou pas ?

Le monde, pour elle, était toujours hostile. Un verre d'eau glacée bu pendant les grandes chaleurs signifiait irrémédiablement une hémorragie cérébrale et elle ne prenait jamais un bain sans imaginer qu'elle glisserait et se fracasserait la tête sur le rebord de la baignoire. Pourtant, mystère de la nature humaine, elle n'avait pas fui lors de la débâcle de 1940, puis lors de l'occupation. Elle avait supporté, avec une hauteur digne du *Silence de la Mer*, que le château fût réquisitionné par des officiers allemands. Mon père l'avait bien jugée le jour où il avait dit : "Elle est petite pour les petites choses mais grande pour les grandes" ; et il avait ajouté avec son charmant sourire en coin : "Malheureusement, la vie n'est guère qu'une succession de petites

choses !”

Ce qui rendait la compagnie de ma mère encore plus difficile était le fait qu'elle semblait (mais semblait seulement) incapable de se concentrer longtemps sur le même sujet. Elle vous demandait de lui expliquer quelque chose puis vous interrompait au milieu de votre explication de telle sorte qu'il était clair qu'elle n'avait posé la question que pour meubler le silence et que votre réponse ne l'intéressait absolument pas. Je m'en rendis compte à un très jeune âge, à une époque où les parents demandent : “Qu'est-ce que tu as fait à l'école aujourd'hui ?” La plupart des enfants, sentant instinctivement qu'on ne leur a posé la question que par habitude ou à cause d'un sentiment d'obligation parentale, répondent, fort intelligemment : “Rien” ou encore “Pas grand chose”. Moi, au début, je tombais dans le panneau. J'évolue lentement. Il me fallut beaucoup de temps pour me rendre compte que “Qu'est-ce que tu as fait à l'école aujourd'hui ?” équivalait au “Ça va ?”

anodin de deux personnes qui se rencontrent fréquemment. On répond "Oui, ça va", même si l'on est à l'article de la mort ; on ne se lance pas dans une description détaillée de son état physique et mental.

J'adore la poésie. J'ai pour elle un respect quasi religieux. À deux reprises (car je réussis quand même à ne pas me faire avoir une troisième fois) je commençai de réciter à ma mère un poème que j'avais appris à l'école et elle m'interrompit en plein milieu pour mentionner une banalité qui lui passait par la tête à ce moment-là et n'avait, bien sûr, rien à voir avec Verlaine ou Victor Hugo ; cela me blessa bien davantage que si elle avait interrompu un récit que je lui aurais fait, moi. Je me sentis alors dériver très loin d'elle comme un bateau accidentellement détaché de sa digue et qui n'y reviendrait jamais.

Nous habitons deux mondes tout à fait différents, à la fois psychologiquement et, de plus en plus, physiquement car elle avait pris possession du premier étage. Elle y

faisait souvent monter ses repas. À l'exception de la chambre qui avait été la mienne depuis mon enfance et que je ne voulais plus quitter, je m'étais, par réaction et par nécessité réfugié au rez-de-chaussée après y avoir fait descendre mes meubles préférés. J'aime les pièces qui ouvrent sur le perron. J'adore travailler devant des portes fenêtres grand ouvertes et laisser mon regard se perdre dans les lacis de la balustrade puis filer vers les arbres et le ciel. J'adore aussi observer le lent atterrissage d'une feuille morte sur la terrasse en automne ou, quand tout est absolument calme, la visite d'un écureuil qui, la tête sur le côté, la queue en alerte, s'avance jusqu'à jeter un coup d'œil dans la pièce. Plus que tout, j'aime sentir la forêt, sa fraîcheur au printemps, le musc poudré de ses étés, la noble pourriture des automnes et la dure propreté des hivers. J'aime me mettre à l'écoute de ses soupirs et de ses gémissements.

Je me sentais plus seul que si j'avais été vraiment seul car lorsque vous habitez avec une autre personne et que

cette personne est votre mère, vous êtes tenté de partager avec elle vos pensées, vos problèmes... mais si vous tombez dans le piège, soit par faiblesse, soit par distraction, vous finissez par vous blâmer d'avoir pu être aussi naïf !

Il me fallait assister à l'enterrement de René... Cérémonie civile, bien entendu. En 1945 les prêtres, dans l'ensemble, ne s'embarrassaient guère de considérations mineures telles que la compassion, la tolérance et la charité : un suicide était un suicide et menait tout droit à l'Enfer. L'Église catholique non seulement s'en lavait les mains mais soulignait la haute opinion qu'elle avait d'elle-même en refusant de procéder à tout rite religieux lors des funérailles. J'aurais aimé téléphoner à Véronique mais je ne voulais pas donner à Marjeval le plaisir de savoir que je *faisais la cour* à sa fille comme on n'aurait pas manqué de le dire dans la région.

Tout en m'habillant pour la cérémonie, j'essayais, en ces heures calmes et fraîches de la matinée où le

cerveau a moins tendance à exagérer l'importance des événements, de clarifier mes sentiments pour Véronique. L'aimais-je assez pour l'épouser ? Je ne connaissais rien de ses goûts et de ses dégoûts ; elle n'en savait pas davantage sur les miens. Comment se faisait-il alors que j'avais l'impression que Véronique et moi pourrions vivre ensemble sans désaccords sérieux alors que la vie en commun avec Atalie, femme remarquable et adorable, et que j'adorais sans aucun doute, me semblait vouée à l'échec ? J'avais, comme tout le monde ou à peu près, le besoin pressant de partager ma vie de tous les jours avec une personne aimée et aimante. Lorsque j'étais malheureux, je n'éprouvais pas l'envie de me confier ; je ne recherchais pas d'épaule où reposer mon front. Si, par contre, j'étais heureux ; si je lisais un livre que j'aimais, allais voir un film qui m'enthousiasmait, m'immergeais dans la beauté, que ce fût celle de la nature ou celle des créations humaines, j'éprouvais un besoin maladif de partager ce bonheur, un bonheur qui, d'ailleurs ne

pouvait réellement s'appeler ainsi que s'il était effectivement partagé.

J'eus l'heureuse surprise de retrouver Véronique aux obsèques. Elle portait une robe noire à manches longues ; une robe toute simple avec une ceinture noire également. Défiant les conventions, elle ne portait rien sur la tête. La seule autre personne à s'être déplacée était la mère de René. Petite, voûtée, elle clopinait et, comme son fils, louchait horriblement. Elle avait, insecte noir aux élytres brisés, suivi le corbillard à pied et subi le silence de la ville ainsi que les regards à la fois triomphants et accusateurs de vieilles femmes peureusement réfugiées derrière les lourds voilages de leur fenêtre.

La simplicité des rites, ou plutôt leur absence, qualifia l'enterrement d'une dignité qui me surprit: pas de salamalecs ecclésiastiques, pas d'habits sacerdotaux, pas de goupillon ou d'eau bénite, pas d'encensoir tintinnabulant contre sa chaîne, pas d'enfants de chœur reniflant toutes les dix secondes... surtout, pas de discours creux et

conventionnels. Deux employés municipaux, efficaces et discrets, se chargeaient de tout en silence.

Le temps était magnifique : ensoleillé, doux, avec tout juste un reste de fraîcheur brumeuse. René fut enterré dans un coin de cimetière, à l'écart des gens *bien*. Il n'y aurait pas de croix sur sa tombe. Alors que le cercueil descendait dans la fosse, on n'entendait que le gazouillis de deux grives qui se disputaient dans un if.

La mère de René me toucha l'avant-bras puis fit demi-tour et disparut lentement entre les tombes. Véronique et moi revînmes vers la voiture. Je baissai la capote. "Comment es-tu venue ?"

"J'ai pris un taxi. Tu me ramènes ?"

"Savais-tu" demandai-je doucement quand nous fûmes assis côte à côte "que René s'est suicidé à cause de nous ?"

Elle se contenta de me regarder avec curiosité. Je continuai : "Je ne peux pas te montrer la lettre qu'il a laissée sur son lit. C'est la Police qui l'a, mais il nous avait suivis avant-hier. Il nous avait observés."

“Ce n’est pas une raison pour se suicider !”

Puisque Véronique ne verrait jamais la lettre en question, il était inutile de mentionner le petit ami allemand. Je me raclai la gorge et continuai : “Dans sa lettre, René dit qu’il était amoureux de toi mais il savait que tu ne l’épouserai jamais alors, quand il nous a vus, il a décidé d’en finir. Seulement... voilà... je t’en prie, ne prends pas ça mal ; j’ai l’esprit large, tu sais et je ne juge personne mais enfin... je n’étais pas le premier, n’est-ce pas ? Alors, à ton avis, pourquoi ne s’est-il pas suicidé bien avant ?”

“Franchement, je te croyais plus intelligent !”

“Comment cela ?”

“C’est assez évident, non ? C’est vrai qu’il y en a eu d’autres mais avec les autres, René devait sentir que je m’amusais, sans plus. Je les aimais bien, ,comme on dit, mais je n’en étais pas amoureuse.”

“Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ?”

“Et alors ? Je dis toujours ce que je

pense, tu le sais bien, même si ce n'est pas *correct* ! Ne me regarde pas comme cela, je ne vais pas te bouffer ! Si tu n'as pas envie de sortir avec quelqu'un qui t'aime, eh bien on ne se voit plus, c'est tout. Je me doutais que ce genre de truc m'arriverait un jour. Ça arrive à tout le monde, paraît-il. Personne n'est heureux... autant que je puisse en juger... personne !”

Sa voix se brisa mais, au lieu de se mettre à pleurer, elle se ressaisit et je vis son petit corps se raidir et se redresser sur le siège. Garçon manqué, va ! Un homme, ça ne pleure pas inculquait-on aux enfants à cette époque, alors une Véronique, ça ne pleure pas non plus. Elle se tourna vers moi et parvint à sourire : “Et surtout n'aie pas peur que je te demande en mariage, je n'ai pas envie de te donner une crise cardiaque !” “C'est que je ne suis peut-être pas prêt pour le mariage.”

“Ça, figure-toi, on le sait ! Atalie, elle, ne le sait que trop ! Voilà des années qu'elle attend que tu lui demandes sa main.”

“Atalie ! Qui t'a parlé d'Atalie ?”

“Personne... Tout le monde. Il n’y a pas tellement de distractions par ici. Tout se sait.”

Nous gardâmes le silence plusieurs minutes, les yeux fixés sur le capot de la voiture. Je suggérai : “Nous sommes venus ici à cause de René ; pas pour nous disputer.”

“Ah oui, René, parlons-en ! Il n’était pas le seul. Tous les grands dadaïstes du coin se croient amoureux de moi. C’est pas très original.”

“Ils le sont peut-être.”

“Ne sois pas ridicule. Ils veulent baiser, c’est tout. Ça les changerait de leurs laiderons et de leurs souillons !”

“Tu as certainement raison mais tu es dure, tout de même !”

Nouveau silence et, sur un ton plus doux, elle reprit : “Nous l’avons peut-être échappé belle. René avait une arme à feu. Il aurait pu nous tuer tous les deux.”

“Ou la bête aurait pu nous dévorer.”

“Je te l’ai déjà dit : nous ne sommes pas au menu !”

“Comment le sais-tu ?”

“Intuition féminine. Si tu crains

tellement de te faire attaquer par la bête, nous pourrions peut-être essayer un lit, la prochaine fois ? On nous a vus ensemble aujourd'hui. Plus besoin de nous cacher. Toutes les bonnes âmes de la région vont maintenant faire des pieds et des mains pour découvrir le nom et l'adresse d'Atalie et lui écrire que tu la trompes !”

Véronique pouffa puis, incapable de se retenir, toute tristesse disparue, elle éclata de rire. Je mourais d'amour pour elle mais n'arrivais pas à le lui dire. J'ouvris la bouche mais tout ce qui en sortit fut : “Je te dépose où ?”

“La mort de René t'empêcherait-elle de faire l'amour ?”

“Avec quelqu'un d'autre, peut-être. Avec toi, non.”

“Alors, qu'est-ce qu'on attend ? En route, James !”

“James ?”

“J'ai toujours voulu un chauffeur qui s'appellerait James. Quand tu seras au volant, je t'appellerai James.”

Avec Véronique j'entrais dans un monde qui m'était totalement étranger,

un monde impitoyablement terre à terre, où l'on appelle un chat un chat, mais aussi un monde libre, plein de fantaisie, plein d'audace. Elle était jeune, c'est vrai, mais, j'en avais maintenant la certitude, ce n'était plus l'adolescente qui parlait : c'était l'adulte. Hypnotisé, rêveur, je mis le contact et passai en première.

À partir de ce jour-là, Véronique et moi nous retrouvions au château ; moins poétique, peut-être, que couchés sous les arbres et sur un lit de mousse, mais infiniment plus confortable et plus près d'une bonne vieille salle de bain. En bonus, nous avions la certitude que personne ne nous regarderait. Notre liaison ne manquait pas de suspense car Véronique avait été absolument d'accord avec moi au sujet du téléphone. Nous ne l'utiliserions qu'en cas d'urgence. Elle arrivait comme par enchantement (j'emploie le terme à bon escient). Elle était déçue aussi, parfois, car je pouvais être parti faire des courses à Rennes ou visiter une ferme dont le métayer avait des problèmes. Elle montait voir ma mère, alors. Les deux femmes

s'entendaient bien, semblait-il.

“Qu'est-ce que vous pouvez trouver à vous raconter ?” Lui demandais-je au début.

“Mais rien. Je l'écoute se plaindre de ceci, de cela... de toi aussi, bien entendu ! Puis, quand elle a bien râlé elle commence à parler de son enfance, de sa mère à elle, de toute sa famille. Ça remonte jusqu'à des histoires de la guerre de Soixante-Dix. C'est vachement intéressant !”

“Vachement ? Tu parles comme une collégienne.”

“Parce que Monsieur fréquente les collégiennes ? C'est du propre !”

Je n'avais jamais le dernier mot et ne cherchais pas à l'avoir. Véronique était une tornade d'air frais qui traversait ma vie et, comme à un gros chat qui devient roi de la maison, je lui permettais d'aller où elle voulait et de faire ce qu'elle voulait. Je lui passais tous ses caprices et cela d'autant plus facilement que ce n'étaient jamais des caprices de maîtresse entretenue. Elle ne suggérait point que je lui achète tel bijou ou telle

robe, ou que je donne une soirée ou que je l’emmène dans un casino. Par contre, véritable casse-cou, elle insistait pour conduire la Jeep dans les allées coupe-feu à des allures terrifiantes ; elle mettait la main dans des trous de blaireau “pour voir s’il y avait des petits” au risque de se faire amputer un doigt. Elle refusait toute forme de contraception. “Mais ne t’inquiète pas, je me ferai avorter. Ah, la la, quelle poule mouillée ce type !”

Essayer d’affiner l’éducation sexuelle de Véronique n’était pas une mince affaire. Je n’avais qu’un succès mitigé et ma grande ambition c’était qu’elle n’aille pas si vite en besogne. Elle faisait l’amour exactement comme elle mangeait : au lance-pierres. Elle vous nettoyait une assiette comme l’aurait fait un chien avalant sa pâtée pour éviter qu’un autre ne la lui vole. Lorsqu’elle venait me voir, elle avait à peine fermé la porte de mon bureau qu’elle me serrait dans ses bras à m’en faire craquer les vertèbres, m’embrassait avidement et se frottait contre moi en poussant des petits cris comme (une fois de plus) un chien

retrouvant son maître après une longue absence. Elle jouissait toujours la première, ce qui explique en grande partie pourquoi elle ne tomba jamais enceinte car elle aimait, alors, me “finir” à la main. Elle n’avait aucun raffinement, aucune patience.

J’expliquai plusieurs fois à Véronique que, par contraste avec nous autres, pauvres hommes, les femmes sont souvent capables d’avoir plusieurs orgasmes à la suite mais cela ne l’intéressait pas. Était-ce un autre aspect de sa nature de garçon manqué ? Elle avait envie de jouir : elle jouissait, tout simplement, et ne se posait plus de question. Quand je lui demandai de me montrer comment elle se masturbait, elle éclata de rire. Bonne fille, elle essaya vaillamment mais s’interrompit, paralysée par le fou rire et dut abandonner le jeu. Par la suite, ayant compris à quel point cela me donnait du plaisir, elle y parvint mais, naturellement, elle se finissait en moins d’une minute. La vie, pour elle, était une course de chars romains et c’était elle qui

conduisait au milieu des cris et de la poussière, les roues du char glissant dans les virages, l'ivresse du danger agissant comme une drogue qui lui aurait été indispensable afin d'avoir l'impression d'exister vraiment.

Pourtant, je ne me plaignais pas ; j'y prenais goût. Lorsque j'avais la tentation de critiquer, je songeais à ces hommes dont la partenaire était laide ou n'avait guère d'enthousiasme pour "la chose" comme on disait dans les campagnes. Moi, au moins, j'avais une femme jeune (très jeune) et très belle. Lorsque je l'entendais ou la voyais arriver au château, la certitude d'éprouver bientôt un plaisir bref mais intense, me donnait, juste avant qu'elle ne se précipite dans la pièce, un moment d'émotion érotique tellement fort qu'il en devenait parfois délicieusement douloureux. Souvent elle repartait dans les minutes qui suivaient notre étreinte, ne nous donnant pas le temps d'engager une conversation, me laissant abasourdi, émerveillé et de plus en plus amoureux. Je voulais retenir ce colibri

mais il s'échappait en riant, ne me disant jamais quand il pourrait revenir ou même s'il reviendrait...

René me manqua cruellement au cours des journées puis des semaines qui suivirent l'enterrement. Je ne parle pas des tâches qu'il avait l'habitude d'accomplir, encore qu'elles en souffrissent, naturellement, mais je parle de sa présence, de sa gentillesse, son sens de l'humour en sourdine, ses chiens, ses affabulations sur le trésor... En toute objectivité, j'aurais nié qu'il eût jamais été un ami car pour être amis, il faut pouvoir passer du temps ensemble, discutant de petits riens tout en réformant le monde ; du moins est-ce la définition conventionnelle de l'amitié. Cette définition est peut-être erronée. La seule présence, jour après jour, d'un être humain peut suffire à nous rassurer ; c'est une autre forme d'amitié.

Un matin, alors que je prenais mon petit déjeuner, je vis apparaître aux portes-fenêtres deux chatons jaunes

tigrés, de cinq ou six mois peut-être. N'ayant plus que la peau et les os, ils pouvaient à peine se tenir sur leurs pattes. En dépit des vives protestations de Nanon, beaucoup plus intransigeante que moi en ce domaine, je leur donnai une soucoupe de lait qu'ils lapèrent goulûment. Je fus adopté sur le champ. En les inspectant, je m'aperçus qu'ils avaient des plaques de gale, que leur poil était mat et poisseux et que des puces y circulaient comme des voitures sur la place de la Concorde. Je mis les deux SDF dans une boîte en carton et les emmenai directement à Rennes où je laissai le vétérinaire se débrouiller avec eux. Quand je revins les chercher quelques jours plus tard, ils avaient déjà l'air plus présentable. Ils avaient aussi été vaccinés et stérilisés.

Les chats d'hiver atteignent rarement une taille normale paraît-il. Ceux-ci ne faillirent pas à la règle et restèrent assez petits. Ils me suivirent partout, apprivoisèrent Nanon et enchantèrent Raffray qui, dès l'instant de leur arrivée, ne vit plus jamais une

seule souris dans la remise. Je les avais appelés Jo et Zette. De jour en jour ils exigeaient de nouveaux privilèges jusqu'à ce qu'ils obtinssent de coucher sur mon lit. L'arrivée de Véronique les mettait dans une humeur noire car ils étaient fort jaloux d'elle en règle générale mais plus encore en ces rares occasions où elle passait la nuit avec moi et où ils devaient, eux, se contenter d'un tapis dans le couloir.

Je n'avais jamais eu de chat et ils présentaient un spectacle toujours renouvelé, se mettant dans des situations impossibles, dormant parfois sur le dos, les pattes recourbées, ou encore faisant semblant de se battre mais sans sortir leurs griffes, bien entendu ! Malgré tout j'avais le désir de posséder un chien ou même deux. Vivre à la campagne sans chien ne me semblait pas naturel. Les fermiers avaient toujours un molosse, attaché dans la journée mais libre, le soir, d'aller tâter les mollets des rôdeurs. Et que penser de ce rôdeur suprême, cette hyène qui, selon Ronan, coupait même

les têtes ? Elle semblait se soucier des chiens comme d'une guigne. Les miens, au moins, aboieraient ! Ils me donneraient le temps d'aller chercher l'un de mes fusils, fusils qu'en principe l'occupant aurait dû confisquer mais qu'André m'avait rapportés un jour sans me dire où il les avait cachés.

Dans la région Marjeval et moi étions maintenant les deux seuls, certainement, à ne pas avoir de chien. Cela ne semblait pas contrarier Véronique le moins du monde. Elle descendait toujours de sa ferme en sifflotant, sans chien, sans fusil, sans crainte et, à l'occasion, sans slip.

Un jour, n'y tenant plus, j'allai à Rennes et me rendis dans un chenil qui pouvait importer des chiots de Grande-Bretagne. J'avais pris une décision : si les gros chiens avaient peur de la Bête, j'en choisirais des petits ; oui mais pas n'importe lesquels : des Welsh Corgis, des barils de poils roux et blancs ressemblant à des renards courts sur pattes. Chasseurs et combattants intrépides, on les employait jadis au Pays

de Galles pour attaquer les loups. Les corgis tournaient autour d'un loup à une vitesse prodigieuse, le déséquilibraient puis soudain lui mordaient les pattes postérieures et recommençaient jusqu'à ce que leur proie s'effondre sur son arrière-train. Lors, c'était la curée, la morsure fatale à la gorge. Si les corgis n'avaient pas peur des loups, peut-être n'auraient-ils pas peur d'une hyène... Ils arrivèrent au bout d'un mois : deux boules couinantes, à peines sevrées et dont les chats surent immédiatement se faire respecter. N'ayant que faire des lettres de pedigree, je les appelai Charles et Winston. J'ai toujours des corgis. Cela fait partie de mon image. Ceux d'aujourd'hui s'appellent Queenie et Phil.

Deux semaines passèrent sans qu'on entendît parler de la Bête. On commençait à se demander s'il ne s'était pas agi d'un mauvais rêve. Nous étions au printemps 1946, un printemps aussi chaud qu'un été et roussissant prématurément l'herbe des fossés. L'air sentait le foin et le miel.

Nous avons la chance, à cette époque, de vivre dans un monde sans pollution. Les ruisseaux regorgeaient de truites, les étangs de brochets, de tanches et de grenouilles. Abeilles, libellules, bourdons blancs et bruns, papillons de toutes sortes peuplaient le ciel, chassés par des oiseaux qui, eux aussi, ont presque tous, disparu. Les sous-bois bruissaient d'une vie qui s'enfuyait dans les buissons à notre approche. Les soirées elles-mêmes étaient soulignées de ululements, jappements lointains, difficilement identifiables ou, en été, de crissements obsédants. Ces bruits ne troublaient en rien la paix du jour ou de la nuit. Au contraire, ils en accentuaient la profondeur et le mystère. Nous sentions la nature respirer, palpiter autour de nous mais nous ne prîmes véritablement conscience d'avoir perdu ces aspects du bonheur que lorsqu'il fut trop tard et que tomba sur nous le silence des nitrates et des insecticides.

J'ai un aveu à faire : je retournai voir Atalie ; non pas une fois mais

plusieurs puis régulièrement, tous les quinze jours à peu près. Les deux femmes étaient tellement différentes qu'elles semblaient se compléter. J'aimais Véronique. J'en étais absolument certain et si mon père avait encore été en vie et m'avait posé la question, j'aurais, cette fois, répondu sans hésitation ; mais j'admirais Atalie et n'arrivais pas à imaginer de ne plus être aimé par une femme comme elle et de ne plus faire l'amour avec la subtilité, la lenteur, la complicité mais aussi l'audace et l'impudeur dont elle avait le secret. Je fantasmais parfois, imaginant mes deux amies allongées nues l'une contre l'autre, Atalie inculquant à Véronique les rudiments de patience et de raffinement qui faisaient si cruellement défaut à cette dernière. D'un point de vue purement égoïste, il y avait aussi le fait que si j'allais à Paris j'étais sûr de passer la nuit avec Atalie tandis qu'il m'était impossible de savoir quand Véronique apparaîtrait soudain. Elle pouvait venir deux jours de suite puis disparaître pendant trois semaines, à tel point que je me

demandais alors si je la reverrais jamais. Puis, comme un ouragan, elle ouvrait la porte sans frapper et se précipitait dans mon bureau ou dans ma chambre...

Durant mes visites à Atalie, un sentiment de tristesse m'envahissait souvent. Je devenais silencieux et distrait.

“Toi, me dit-elle un jour, tu me caches quelque chose.”

“Mais non, voyons, que veux-tu que je te cache ?”

“Tu es amoureux d'une autre femme.”

“Comment peux-tu dire ça ?”

Et il est vrai que, lorsque j'étais avec Atalie, je ne pensais à personne d'autre. C'est un peu comme les préférences en musique : quand on écoute du Mozart, on ne peut rien imaginer de plus beau ; puis on passe à Bach, Berlioz, ou Gluck et, sur le moment, on ne peut rien imaginer de plus beau non plus. Pourtant, à tête reposée, on sait bien où vont les préférences. En Atalie, je voyais la femme parfaite, urbaine, élégante, belle comme un rêve et faisant divinement bien

l'amour. Je l'aurais quittée avec une grande tristesse et bien des regrets. En Véronique, par contre, je voyais la passion toute nue, toute crue ; je voyais l'enthousiasme, la fraîcheur, la jeunesse, la rage de vivre. J'aurais quitté Véronique avec un déchirement irrationnel qui, tel un blessé de guerre, m'aurait rendu invalide pour le restant de ma vie.

Un jour, la remarque de Ronan ayant probablement laissé une trace dans mon esprit, je me rendis au Coudray. C'était peut-être un village au Moyen Âge. Après la guerre, en tous cas, il n'en restait plus qu'un lieu-dit et une chapelle. À notre époque, la banlieue, comme une plante malsaine, rampe vers cette chapelle. Un supermarché l'a déjà presque rejointe. Enfant, amené par Nanon, j'avais souvent batifolé autour des vieux murs et des contreforts romans. Comme tout le monde, j'avais mis mon pied au fond du trou magique creusé dans la dalle du chœur. Cela vous protégeait des foulures.

Notre Dame du Coudray, à ne pas

confondre avec Notre Dame de Lourdes, de Lisieux ou d'ailleurs (crypto-polythéisme oblige), possédait sa propre légende, légende dérivée, comme tant d'autres, de récits celtiques païens – et quel mépris dans la bouche des prêtres, pour le terme “païens”, qu'ils éructaient comme un crachat, condamnant sans appel les milliers de générations qui avaient précédé la leur ! – On disait qu'un enfant, tombé dans un lavoir, avait été miraculeusement maintenu à la surface de l'eau par la Vierge. On creusa le fond du lavoir (tout le monde en aurait fait autant, n'est-ce pas ?) et, surprise ! on trouva une statue de Marie en bois peint ! Des processions s'ensuivirent. Tous les ans, la statue était solennellement portée en direction de l'emplacement présumé du lavoir puis on faisait demi-tour. Cela formait un spectacle pittoresque : bannières colorées, croix luisantes comme de l'or, encensoir rutilant, clergé et enfants de chœur en tenue d'apparat, décoration florale des poteaux électriques... Parmi les fidèles, la blancheur amidonnée de

quelques hautes coiffes bretonnes de femmes venues d'ailleurs – les coiffes de Bain-de-Bretagne étant plates – oscillaient comme des mâts de navire au mouillage.

De près, la dure réalité reprenait le dessus car de vigoureuses odeurs de corps mal lavés – ou jamais lavés – se répandaient dans la nature. La procession coulait en lents méandres tout en nasillant des cantiques, toujours les mêmes, dont les répétitions hypnotiques renforçaient la foi de la population. De temps en temps, cette énorme chenille s'arrêtait. Un prêtre, d'une voix de fausset poussée jusqu'aux limites de ses cordes vocales, entamait un "Je vous salue Marie". La foule répondait avec un sourd grondement qui faisait vibrer le sol sous les pieds. À la fin de la prière, et avant le cantique suivant, un silence impressionnant s'installait pendant quelques secondes. On entendait alors le sifflement du vent dans les buissons ou les crachotements d'une alouette invisible. Épuisés, hypnotisés, les petits enfants se laissaient glisser sur

l'herbe de la berme, dans l'espoir de s'y endormir ; espoir constamment spolié par leur mère qui redressaient les gamins d'un coup sec.

L'hymne suivant commençait avec ceux qui étaient les plus près du curé et de son entourage. Il se propageait le long de la procession mais pas assez rapidement car un intervalle de plusieurs secondes se créait entre les mesures chantées aux deux extrémités. Alors que la tête de la colonne s'arrêtait, on pouvait entendre la fin du cantique, agonisant plusieurs fois de distance en distance. Pendant l'Occupation, les Allemands, qui pourtant se méfiaient de toute forme de rassemblement, n'avaient pas empêché ces manifestations. Ils y avaient peut-être vu un exutoire inoffensif aux souffrances du bon peuple.

J'arrivai au Coudray en moins de dix minutes. Le ciel était bleu pâle et strié de fines nervures blanches. La végétation, jaunissant sous l'effet de la sécheresse, craquait sous mes bottes,

dégageant une odeur de vieil humus brûlé. Ce devait être une journée d'école, pensais-je, car il n'y avait pas d'enfants. En général, ils aiment bien cet endroit mais, à y réfléchir, école ou pas école, les gosses de la région ne sortaient plus seuls depuis les attaques de la Bête. Charles et Winston se poursuivaient mollement dans les hautes herbes, leur fourrure rousse se confondant assez bien avec les couleurs dominantes. J'espérais simplement qu'ils sauraient comment se comporter vis-à-vis d'une vipère s'ils en trouvaient car la région avait la réputation d'en être saturée.

Le fusil de chasse cassé, je m'apprêtais à contourner la chapelle quand je vis les chiens se précipiter, à l'autre bout du champ, vers une barrière de bois croulante, rafistolée par des fils de fer rouillés, le tout à demi enfoui sous ronces et fougères. En même temps, m'arriva aux narines une vague odeur de viande pourrie, odeur que j'avais espéré ne plus jamais retrouver après la guerre. Il devait s'agir d'un mouton ou d'un chat occis par les renards. Les chiens

revinrent vers moi en jouant au football. Ils se passaient et repassaient, comme un ballon, un objet rond et noir. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, il devint évident que l'odeur de putréfaction venait de cet objet.

“Arrêtez !” criai-je. “Vous allez vous rendre malades !”

En l'occurrence, ce fut moi qui me sentis mal et, avant même de me rendre compte de ce qui m'arrivait, je vomis mon petit déjeuner. J'avais vu bien des choses pendant la guerre mais là, surpris par cette tête pourrie, sans yeux, sans lèvres, et dont les dents terreuses et la mâchoire ouverte semblaient prises de fou-rire, je sentis mes jambes se dérober et je dus retourner m'appuyer au capot de la Jeep. J'étais douloureusement conscient aussi, comme on voit des éclairs dans la nuit, de longs cheveux blondasses qui, mêlés aux brindilles, s'étaient, toile transparente, accrochés à la molle désintégration du visage.

Je voulus, pourtant, risquer un nouveau coup d'œil mais la tête était alors cachée dans la végétation. Les

chiens mangeaient de l'herbe. Ils seraient malades eux aussi. Je me hissai dans Jeep et m'assis au volant. Charles et Winston s'installèrent sur le siège du passager. Je mis la voiture en marche et me dirigeai lentement vers la gendarmerie de Bain-de-Bretagne. Là, je trouvai Ronan qui réagit avec calme et rapidité, envoyant quelques hommes pour éloigner les curieux éventuels. Il insista pour que les chiens restent à la gendarmerie car il ne voulait pas qu'ils se remettent à jouer avec la tête puis nous retournâmes à la chapelle du Coudray dans la voiture de Police. Je m'étais repris. J'avais, si l'on peut dire, enlevé mon chapeau de civil pour retrouver mon calot de soldat. J'indiquai à Ronan où se trouvait la tête et la direction d'où les chiens l'avaient ramenée. J'aperçus du coin de l'œil un gendarme qui, au moment d'installer le périmètre de sécurité se penchait pour vomir. Cela me remonta le moral d'un cran.

“Rentrez en ville à pied” me dit Ronan.  
“Cela vous fera du bien et demandez à quelqu'un de vous faire une tasse de

café. Je vous rejoins dans une petite heure et je prendrai votre déposition.”

Je ne sais pas s’il est permis d’avoir de l’alcool dans les locaux de gendarmerie mais, ce jour-là, lorsqu’un jeune secrétaire me servit d’office un généreux fond de Cognac en même temps que le café, j’appréciai qu’on ait oublié le règlement. Très populaires, Charles et Winston s’étaient fait des amis dans les bureaux. Verre à la main, je me levai pour aller voir les photos de personnes recherchées et d’enfants disparus, ainsi que des avis de toutes sortes, y compris une mise en garde contre la fièvre aphteuse puis m’arrêtai devant une carte d’état-major où Ronan avait épinglé les endroits où les quatre attaques de la Bête avaient eu lieu, y compris celle, infructueuse, sur la Denise. Il les avait reliés entre eux par des fils rouges et, au milieu de ce quadrilatère, je vis avec horreur que trônait mon château.

Ronan doubla la superficie délimitée par ce périmètre puis, après moult négociations, persuada le préfet

d'envoyer un détachement de l'Armée. Les habitants revirent, comme au temps de l'occupation, des tourelles d'autos mitrailleuses passer au-dessus des haies ou des camions bâchés aller décharger leur patrouille en des points stratégiques. Certains endroits, comme le *volcan* de Pancé furent déclarés hors limites car on y avait installé des postes d'observation. Je fus taxé d'antipatriotisme pour n'avoir pas voulu laisser les gradés installer leur quartier général au château. Je pensais qu'il en avait vu assez comme cela, le pauvre ! Si Ronan avait insisté, j'aurais cédé mais il me comprenait.

Mes fermiers aussi me comprenaient. Des ânes furent abattus par des soldats qui n'avaient jamais de leur vie entendu un âne se défouler. En pleine nuit, les braiments leur avaient glacé les sangs et ils avaient cru leur dernière heure arrivée. Des veaux égarés et aussi des chèvres subirent le même sort, non sans qu'au préalable des récoltes eussent été piétinées. De braves toutous en vadrouille se retrouvèrent

criblés de balles. Des daims et des renards eurent la malchance de se faire passer pour des monstres. Nos soldats citadins ramenèrent même en triomphe à la gendarmerie un sanglier, persuadés qu'ils étaient d'avoir éliminé la Bête ! Ronan fit savoir au préfet que ce n'était qu'une question de temps avant qu'une cible humaine ne soit victime de ces combattants intrépides. L'Armée battit en retraite sous les huées et les quolibets de la population.

## CHAPITRE IV

C'est alors que je reçus une lettre insolite de la part d'un cousin à la mode de Bretagne, ou plutôt de Grande-Bretagne car il venait du Sussex. Adolescent, il avait accompagné son père lors de plusieurs safaris en Afrique de l'Est et y retournait lui-même, maintenant que la guerre était finie. Il se targuait d'être chasseur de gros gibier. Il avait entendu parler de notre petit problème, disait-il, et rêvait d'en découdre. Il pensait qu'il s'agissait là d'un truc "super" et n'était pas autrement surpris que les Français n'aient pas réussi à tuer la Bête. Après tout, ils avaient bien perdu la guerre, n'est-ce pas ? (ha, ha !). Lui, Rutherford Chester-Smythe, se faisait fort de réussir là où les "grenouilles" avaient échoué. Il

tuerait le monstre, si monstre il y avait, bien entendu (ha, ha !). Alors, voilà : pouvait-il venir vivre au château pendant un mois et nous donner une démonstration ?

Ce soir-là, j'avais invité Ronan à dîner. J'appréciais de plus en plus sa compagnie. Nous partagions une pintade mais aussi une bouteille de superbe Château Cheval Blanc 1929. Ronan faisait honneur à la cuisine de Raffray, ce qu'on ne pouvait pas dire de Véronique qui préférait chiper une cuisse de poulet dans la glacière. J'avais du mal à la faire asseoir à table avec moi. Sa connaissance des vins était nulle mais elle était parfois d'accord pour assassiner une bouteille de Champagne.

En général je mangeais seul. Partager de bons mets et un vieux Bordeaux avec Ronan, sans se presser et tout en bavardant de choses et d'autres était pour moi un rare et véritable plaisir. Il me dit que Paris avait envoyé quelques policiers en civil pour se mêler à la population et écouter les conversations sur les marchés et les foires, dans les

boutiques aussi... Je fis remarquer que nous n'étions pas en Sicile et qu'il n'y avait pas de loi du silence. Les gens avaient peur de la Bête, certes, mais ils n'avaient pas peur d'en parler et ils ne souhaitaient qu'une chose : s'en débarrasser au plus vite !... Oui mais Paris ne voyait pas cela sous cet angle et, de toutes façons, quelques agents secrets ne pourraient pas faire de mal. Ronan disait "Paris" comme, au XVII<sup>e</sup> siècle, on disait "le ciel". Je lui montrai la lettre de Rutherford. Il la lut et ricana : "Tous vos cousins sont comme ça ?"

"Certains."

"Je connais le genre. Nous en avons un dans notre escadron."

"Armée de l'Air ?"

"Oui, Forces Françaises Combattantes en Angleterre."

"Ça, par exemple ! Moi aussi ! On aurait pu se rencontrer ! Bombardiers ?"

"Non, chasse."

"Ça explique tout. Parle-moi de ce matamore."

Je me rendis compte qu'à partir de ce moment-là, je le tutoyai et il en fit

autant. Ronan continua : “Il s’appelait Fraichard : un type incroyablement orgueilleux et stupide, toujours certain d’être le meilleur en tout, avant même d’avoir essayé. Quand il était effectivement le meilleur en un certain domaine, il devenait dangereusement insupportable ; dangereux pour lui car il a bien failli se faire étrangler. Quand il n’était pas le meilleur, c’est à dire la plupart du temps, il faisait porter aux autres la responsabilité de son échec.”

“On croirait que tu décris mon cousin. Alors, je l’invite ou pas ?”

“Mais bien sûr : on ne rigole pas souvent par ici.”

Nous passâmes au salon où je servis un armagnac. Ronan et moi étions confortablement engoncés dans des fauteuils quand Nanon ouvrit la porte. Elle commença de dire quelque chose mais Véronique, qui venait d’arriver, la bouscula presque pour entrer dans la pièce en sautillant. Elle portait un corsage bleu pâle à manches courtes, rentré dans une jupe aux stries verticales multicolores. Elle envoya ses

mocassins au milieu du tapis et s'assit sur un canapé en repliant ses jambes sous elle, non sans avoir donné à Ronan l'occasion d'admirer brièvement sa petite culotte. Comme d'habitude, elle portait des socquettes blanches, style pensionnat de bonnes sœurs, qui avaient le don de m'affoler, et elle le savait.

“Bonsoir monsieur Ronan !”

“Bonsoir, Véronique.”

Je vis immédiatement que Ronan se sentait mal à l'aise. Il finit son verre en une seule goulée et prétendit avoir des masses de travail à terminer à la gendarmerie ce qui, vu l'heure tardive, était hautement improbable. J'étais déçu de le voir partir mais, puisque Véronique et moi étions convenus de ne jamais nous téléphoner, je n'avais aucune raison d'être fâché contre elle. Je reconduisis Ronan à sa voiture. La chaleur de la poignée de main qu'il me donna en partant me montra que, lui aussi, avait maintenant trouvé un ami. Lorsque je revins au salon, Véronique avait retiré sa culotte et, debout au milieu de la pièce, la maintenait des deux

mains sur le côté, comme une muleta, en la secouant de haut en bas. “Olé, toro, olé ! criait-elle en étouffant de rire.” Emporté par son enthousiasme, je dressai les doigts sur mon front pour simuler des cornes, me pliai en deux, et fonçai vers le sous-vêtement, doux drapeau prometteur d’une nuit de plaisirs.

Deux semaines plus tard, dans une volée de graviers blancs, le vicomte Rutherford Chester-Smythe arriva au volant de sa voiture de sport rouge. J’étais au téléphone, dans mon bureau, et Ronan me parlait de deux très jeunes enfants qui avaient été tués par la Bête à moins de cent mètres de chez eux. On ne retrouva que des morceaux de membres ou de troncs à demi dévorés. Je m’écriai, comme si j’en voulais à Ronan :

“Mais on a dû les entendre hurler, quand même !”

“Oh oui, on les a entendus mais on a cru qu’ils jouaient...”

Je reposai lentement le combiné avant de me rendre compte que je n’avais

même pas eu la politesse de dire au revoir. Je me retournai pour faire face à Rutherford qui était entré comme chez lui. Nanon, par derrière, s'excusait en grands gestes d'impuissance. Il s'avança, main tendue, le bras raide et s'arrêta en claquant des talons comme un Nazi.

“Rutherford Chester-Smythe à ton service, vieille branche” hurla-t-il. “Tu as vu ma voiture ? une Morgan, mon cher, rien de moins. Ça devrait épater les péquenots du coin et leur montrer ce que c'est qu'une vraie voiture, n'est-ce pas ?” Il s'assit sans y être invité, mit ses bottes sur la table basse et poursuivit : “Je suppose que ce serait trop demander que d'avoir une tasse de thé dans ce pays perdu ?”

“Beaucoup trop. Dans ce pays perdu on boit du Calvados ou du Cognac à longueur de journée, tu le sais bien.”

“En ce cas, quand on est à Rome, faisons comme les Romains !”

La colère réussit à balayer la tristesse qui m'avait envahi lors du coup de téléphone de Ronan, un peu comme une tempête balaye une canicule ou un

épais brouillard. Je me dirigeai vers le bar et servis à Rutherford une triple dose de Cognac. Déshydraté comme il devait l'être après son long voyage, ça l'assommerait un peu, espérais-je. Je m'en servis une dose plus modeste.

La conversation ne posait jamais de problèmes avec Rutherford. Il suffisait de l'écouter parler de son sujet favori : lui-même. Au dîner, il me régala de ses exploits de pilote. Il avait oublié (s'il l'avait jamais su) que je pilotais un bombardier pendant la guerre. Il entreprit donc de me décrire les affres et les délices du pilotage. Il dit beaucoup de bêtises qui mêlées à quelques détails authentiques me laissèrent à penser qu'il avait effectivement pris quelques leçons de vol mais n'avait jamais obtenu son brevet. Non, il n'avait pas d'avion en Angleterre mais il en louait un chaque fois qu'il allait au Kenya. Je le laissai parler. Il avait un beau visage basané, une petite moustache à la Clark Gable, des cheveux noirs savamment gominés et des yeux bleus de Gallois ou d'Irlandais. Il était riche, musclé,

suprêmement confiant en lui-même et non sans élégance mais c'était une élégance un peu bouffonne et cabotine : surtout l'écharpe en soie rouge sombre rentrée dans le col ouvert de la chemise blanche. Il devait plaire à un certain de type de filles et se ferait probablement arnaquer par une jolie garce au cœur de pierre qui croquerait sa fortune.

Très tôt le lendemain, une Traction Avant noire vint se ranger près de la Morgan. Un jeune mécanicien, tout sourire, sortit de la Citroën et monta les marches du perron en courant. Un camion de dépannage fit également son entrée. Le mécanicien me donna les clefs et la carte grise, monta dans le camion et disparut. Ma nouvelle voiture était enfin arrivée ! J'eus à subir les quolibets de Rutherford qui parut à ce moment-là dans une magnifique robe de chambre en soie gris argent. À mon âge, disait-il, je m'étais acheté une voiture de vieux pépé. Ah, si j'avais, comme lui, goûté aux joies du pilotage, j'aurais exigé un peu plus de stimulation dans l'usage du volant !

J'aurais pu lui expliquer que son joli petit jouet à trois roues, que je connaissais bien, d'ailleurs, et dont j'avais fort apprécié les qualités en Angleterre, était, malgré tout, loin de pouvoir se comparer à la Traction, même dans le domaine de la conduite dite sportive, mais j'aurais perdu mon temps. Je me serais peut-être vu, alors, dans l'obligation de lui donner une démonstration et j'étais bien décidé à ne pas tomber dans ce piège pour adolescents. L'aurais-je voulu que, de toutes façons, c'eût été impossible. À cette époque, il fallait roder le moteur, c'est à dire lui faire faire les mille premiers kilomètres très lentement, puis aller progressivement de plus en plus vite. On ne pouvait, sans risquer d'endommager gravement la mécanique, lui faire donner son maximum qu'au bout de trois mille kilomètres environ.

Au lieu de parler voitures, je mentionnai, dès que je pus placer un mot, les deux petits garçons qui étaient morts la veille. Rutherford me rassura : dans quelques jours, tout irait bien et les

enfants pourraient se déplacer en sécurité. Au petit déjeuner, il rabâcha que sa voiture était plus rapide que la mienne mais ajouta, pour mon édification, que son Cognac était plus vieux que le mien, ses complets plus élégants, son château plus grand, ses fusils plus puissants et ses serviteurs plus nombreux. Cette dernière critique était juste : il fallait absolument trouver un remplaçant à René, ne fût-ce que pour être équitable envers les trois autres.

Dans les jours qui suivirent, la bête agit comme si elle avait su que Rutherford était à Bain-de-Bretagne. Elle relevait le défi. Non seulement on la voyait partout mais elle se remit à tuer. Si Rutherford et son superbe fusil à viseur télescopique était au Coudray, on la voyait au Sel-de-Bretagne. S'il se précipitait au Sel-de-Bretagne, un petit garçon était tué à Pancé. Arrivé à Pancé, Rutherford apprenait qu'une jeune fille avait été trouvée décapitée à Ercée-en-Lamée.

Par deux fois, il s'était agi d'un

enfant de l'un de mes fermiers et j'avais, bien sûr, accompagné la famille au cimetière. Le sentiment d'impuissance que je ressentais envers la peine de braves gens que je connaissais depuis ma petite enfance commençait à m'oppresser. Je n'étais pas le seul : le maire de Bain-de-Bretagne, qui pourtant organisait régulièrement des battues, avait presque peur maintenant, me confia-t-il, de se montrer à ces enterrements auxquels il fallait bien qu'il assiste car il sentait, confusément dirigées contre lui, l'hostilité et la colère de la population.

La Bête jouait avec Rutherford comme un chat avec une souris : elle était invariablement repérée ou, pis encore, elle tuait un enfant à dix kilomètres de l'endroit où il l'attendait. Si les circonstances n'avaient pas été aussi tragiques, on aurait pu dire que la Bête avait le sens de l'humour. Ce qui désolait Rutherford, et tous ceux qui avaient essayé avant lui, c'était l'absence de traces, ou presque. Lorsqu'on en trouvait, elles étaient localisées sur un

périmètre extrêmement réduit puis disparaissaient. On amenait bien des chiens de chasse mais ils tournaient en rond comme si la Bête était arrivée et repartie en ballon.

Au château, le soir, Rutherford s'était calmé. Frustré, vanné, il montait dans sa chambre, prenait une douche, se changeait et revenait dîner avec moi, l'air lugubre. Nous terminions la soirée en buvant du thé mais aussi du Cognac, même s'il n'était pas assez vieux au goût de certains... Nous jouions aux échecs de temps en temps. Rutherford était tellement persuadé de mon infériorité foncière en tous les domaines que je gagnai la première partie en cinq minutes. Il en resta littéralement bouche bée mais je dois lui rendre justice : moins confiant, il joua mieux et je ne gagnai plus une seule partie après cela. Ça le remettait un peu de bonne humeur. Un soir, il se cala dans son fauteuil et fixant l'échiquier sans le voir il murmura puis répéta fermement : "Il y en a plus d'une. Il y en a au moins trois !"

Je savais qu'il essaierait de justifier

son fiasco et pourtant, à ce moment-là, je compris instinctivement qu'il avait raison. Son expérience du gros gibier était réelle. Vantard, mythomane, il n'en était pas moins expérimenté et intelligent. Je ressentis pour lui une vague de sympathie qui ne pourrait jamais, je le savais, se changer en amitié, ses problèmes étant essentiellement psychologiques. Je commençais à comprendre pourquoi certaines femmes, ayant peut-être réussi à percer sa carapace, ayant peut-être aussi trouvé en-dessous un être vulnérable, incertain, méfiant mais, comme nous tous, assoiffé de tendresse, avaient pu se laisser aller à l'aimer pour un temps, c'est à dire jusqu'au moment où ses tendances autodestructrices ayant repris le dessus, il les avait rabaissées et ridiculisées car elles avaient eu le tort de le voir sans défense. Ce soir-là, il se retira dans sa chambre avant de terminer la partie d'échec.

Il faisait encore un peu jour. Une pluie douce et silencieuse avait enfin commencé à tomber. Les senteurs

venues de la pelouse et de la forêt devenaient enivrantes. Grives et merles émettaient de mélancoliques sifflements au milieu de cette humidité si attendue et, au loin, le glas s'envolait faiblement d'un clocher. Il aurait été difficile d'imaginer un moment plus paisible et plus bucolique et pourtant, à ce moment même, la Bête, ou l'une des Bêtes si Rutherford avait raison, était peut-être en train de guetter sa prochaine victime.

Je me demandais si ce n'était pas ainsi que les gens vivaient dans les pays à régime totalitaire : profitant du moment sans vouloir accepter qu'il puisse être violemment et cruellement détruit mais, malgré tout, conscients, au plus profond d'eux-mêmes, de sa fragilité... vie plus immatérielle qu'un rêve et, simultanément, presque aussi implacable qu'une séance de torture !

Rutherford partit le lendemain matin. Il était resté quinze jours ; quinze jours durant lesquels je n'avait pas revu Véronique. Il fit charger ses valises par André et, le soleil étant faiblement

revenu, s'éloigna non sans panache, capote rabaissée, écharpe au vent, casquette à petits carreaux fermement vissée sur le crâne, gants ajourés, blouson de cuir brun clair et lunettes de soleil. Avant de disparaître, il nous fit un signe de la main, comme l'eût fait un membre de la famille royale et je fus envahis d'une inexplicable tristesse. Je ne le revis jamais.

## CHAPITRE V

Peu après le départ de Rutherford, je trouvai un remplaçant à René. J'avais mis une annonce dans Ouest-France. Un homme jeune, grand et mince se présenta. Nous n'étions pas encore à l'époque où les chercheurs d'emploi envoyaient des CV puis attendaient une convocation. Au risque de faire le voyage pour rien, ils répondaient aux annonces en personne, tout simplement. Celui-là, je lui donnais dix-neuf ans à peu près. Il en avait vingt-neuf.

Les mâles de la région commençaient (en trop petit nombre encore) à ressembler de plus en plus à des êtres humains et de moins en moins à des épouvantails édentés, puants, aux cheveux gras et au sourire niais. Alain Georgeais respirait la propreté, la vraie,

et pas seulement celle qui consistait alors à se raser et à changer de chemise. Sous des cheveux châtain foncé, il avait un regard brun et franc, aux sourcils haut arqués, un long nez, bien droit, une bouche aux lèvres fines, toujours prêtes à sourire, et un menton pointu. Sa démarche était souple. Il aurait pu se targuer d'appartenir à n'importe quelle profession : on l'aurait cru. Il possédait cette aisance du corps et du langage qui manquait cruellement aux Français de condition modeste ; aisance que ces derniers avaient tellement enviée aux Américains !...cette envie s'étant, d'ailleurs, souvent changée en haine.

Alain me dit qu'il pouvait faire à peu près n'importe quoi. Mécanicien pendant son service militaire, il avait été, lui aussi, fait prisonnier en 1940 mais, dans son cas, au lieu de se morfondre pendant plusieurs années dans un camp, il avait atterri dans une ferme allemande et ensuite dans une menuiserie artisanale de Bavière afin de compenser le manque de main d'œuvre. Et là, il hésita puis me prévint que ce qu'il allait me dire lui avait

déjà fermé bien des portes... Voilà... il avait épousé la fille du menuisier. Sa femme était donc Allemande... et elle-même avait une fillette de huit ans de son premier mari, mort en Afrique du Nord.

À ce point de sa confession, le pauvre Alain était devenu rouge comme une tomate : mélange de timidité, de frustration, d'espoirs ruinés, de colère aussi car, comme il me le raconta plus tard, il lui avait été aussi dur d'avoir une femme allemande en France que, pour un Sudiste blanc, d'avoir une femme noire. Il commençait même à se demander sérieusement s'il ne devait pas tenter de refaire sa vie en Bavière dans un cadre plus familial pour son épouse.

L'épouse en question, Viktoria, une svelte et ravissante blonde d'un mètre quatre-vingt, était d'ailleurs beaucoup moins traumatisée qu'Alain par ce genre de discrimination ou par les insultes marmonnées dans son dos pendant qu'elle faisait les courses. Elle en souffrait, certes, mais trouvait que c'était presque "normal". Elle comptait sur son

charme, sa gentillesse, et aussi le passage du temps. Quant à leur fille, Marie-Louise, elle parlait déjà le français couramment et n'avait pas rencontré trop de problèmes d'adaptation.

J'offris à Alain l'appartement de René, aménagé au-dessus d'anciennes écuries mais il était trop petit pour une famille. Puisqu'Alain disait savoir tout faire : plâtres, maçonnerie, électricité, plomberie et j'en passe, je lui dis qu'il pourrait agrandir cet appartement selon ses besoins à condition qu'il le fasse lui-même. Je lui fournirais les matériaux.

Bien m'en prit. Alain se révéla un véritable génie mécanique et pratique. Il améliora et agrandit son appartement mais l'embellit aussi avec, sur le balcon qui entourait tout le bâtiment, des paniers de fleurs, des jardinières de pélargoniums et des pots de lauriers-roses. Il fit les vidanges, graissages, révisions et réparations des voitures. Il remit en marche une radio qui avait rendu l'âme en 1939. Il courut sur les toits du château pour y installer une antenne à ondes courtes. La liste de ses

talents me semblait infinie. Quand je le connus un peu mieux, je lui demandai, un jour, si, avec tous ses dons, il ne regrettait pas, de temps en temps de n'être, en fait, qu'un serviteur. Il sourit : "Il ne me faut plaire qu'à vous, Monsieur. Connaissez-vous un autre métier où il ne faut plaire qu'à une seule personne ?" C'était un sage.

Trois semaines sans revoir Véronique ! Un mois sans Atalie... Il y a des limites à l'endurance humaine. Je venais de mettre ma valise dans la voiture quand, la rage au cœur, je vis arriver ma sauvageonne. Je ne pouvais plus changer d'avis et rester à Toucouleur, même brièvement. Alain devait m'emmener à la gare. J'avais réservé mon billet ; Atalie m'attendait... "Je peux aller avec toi ?" demanda Véronique. Elle était ravissante dans un corsage à manches longues gris souris où serpentaient des volutes blancs, une courte jupe beige avec ceinturon en maillons métalliques dorés, des socquettes blanches et des sandales,

comme presque toujours depuis que je la connaissais.

“Non” répondis-je. “C’est un voyage d’affaires.”

Elle éclata de rire. “Ce que tu peux débiter comme conneries ! Je ne suis pas jalouse, tu sais !”

Je me demandais ce que mon attitude, à moi, aurait été si elle m’avait annoncé calmement : “Je vais aller passer la fin de semaine avec Ronan pendant que tu es à Paris”. Cela m’aurait fait mal, c’est vrai, mais j’aurais également trouvé la situation délicieusement troublante.

“Je ne suis pas jaloux non plus” repris-je durement – trop durement – et je m’en rendis compte aussitôt. Elle frappa le sol du pied. “Si je trouve quelqu’un pour me sauter pendant que tu es parti, je ne m’en priverai pas.”

“Tu pourrais demander à Ronan.”

“J’y ai pensé, figure-toi mais il a déjà une liaison. Dommage !”

“Ronan ? Une liaison ? Avec qui ?”

“La fille du Docteur Cotte.”

“Tu as d’autres ragots à me raconter ?”

“Oui, la mort de la dernière victime.”

“Oh !”

“La Bête est entrée dans une étable pendant qu’une bonniche trayait les vaches à six heures du matin. Les vaches ont paniqué et ont piétiné la fille à mort. La Bête s’est enfuie sans rien dévorer.”

Alain était au volant. Toute colère évanouie, je montai près de lui et baissai la glace. “Tu sais, Véronique, je commence à en avoir marre de ce pays !”

Elle me donna un petit baiser sur la joue. Je sentis la fraîcheur de son dentifrice, la chaleur de son haleine. Redevenue sérieuse, elle murmura contre mon oreille : “Moi aussi. C’est surtout pour cela que j’aurais tant aimé aller à Paris avec toi mais c’est impensable. Mon père ne me laisserait jamais partir. Dès que j’aurai vingt et un an, je quitterai la maison.”

“Et pour aller où ?”

“Chez toi.”

“C’est une promesse ou une menace ?”

Elle se recula, me donna un grand sourire et tapa deux fois sur le toit de la voiture avant de faire demi-tour et de

reprendre la direction de sa ferme. Alain mit le moteur en marche. Si j'avais été seul, j'en aurais gémi de frustration.

La Bête me poursuivit jusqu'à Paris ce jour-là car une délégation de fermiers de la région de Bain-de-Bretagne y était reçue par le ministre de l'agriculture. Atalie insista pour écouter les informations. Si l'Armée avait échoué, disait le Ministre, on enverrait un commando : quelques hommes seulement, discrets, mobiles, habitués aux combats de brousse et de jungle ; des hommes qui ne se laisseraient pas leurrer par des animaux domestiques ou des sangliers et surtout des hommes qui n'iraient pas piétiner les récoltes.

En l'espace de quarante-huit heures, une quinzaine d'individus au crâne presque rasé arrivèrent à la gendarmerie de Bain avec une Jeep et des motos. Ils n'étaient pas en uniforme militaire mais arboraient tout de même une sorte d'uniforme : des survêtements de gymnastique bleu foncé. Le lendemain, ils s'étaient évanouis dans la

nature en tenue de camouflage et bien malin qui aurait pu les repérer ou même indiquer la direction qu'ils avaient prise.

Partis à deux heures du matin, ils avaient repéré la Bête à midi. Elle buvait tranquillement dans un étang ou plutôt une simple mare comme il en existait tant alors pour les bestiaux. Un demi-chargeur de pistolet mitrailleur eut raison de l'animal en quelques secondes. Tout arriva si simplement, si rapidement et si discrètement qu'il fallait se pincer pour y croire. Interrogé par la presse, le lieutenant des Commandos cacha mal son étonnement, son irritation et presque son mépris envers la population locale car, d'après lui, n'importe quel fermier avec n'importe quel fusil de chasse aurait pu débarrasser la région de la Bête. Nous n'étions pas encore à l'époque des histoires belges mais nous avons (ou plutôt le reste de la France avait) des histoires bretonnes dans le genre de : Quand un Français tombe à l'eau, ça fait "plouf" ; quand un Breton tombe à l'eau, ça fait "plouc" ! La presse parisienne ne s'en priva pas.

La Bête était bel et bien une hyène mais une hyène de dimension impressionnante. Non seulement elle appartenait à l'espèce que l'on trouve au Sahel, espèce déjà plus massive que celles de l'Afrique de l'Est, mais elle avait, de toute évidence, été bien nourrie et n'avait pas souffert des difficultés de la vie en bordure de désert. La taille de ses mâchoires et de ses crocs laissait rêveur. Elle nous rappelait que ces animaux écrasent et mangent des os avec la même facilité que nous mordons dans une branche de céleri. C'était un mâle, clamèrent les journalistes. À l'autopsie, le mâle se révéla enceinte de cinq petits. On avait oublié que les hyènes femelles arborent une fausse paire de testicules prolongées d'un clitoris si développé qu'il ressemble à un pénis. Ainsi, non seulement on aurait pu, quelques mois plus tard, avoir cinq hyènes de plus dans la nature, mais il était évident qu'il avait fallu un mâle, un vrai, pour féconder cette femelle.

Trop tard ! Le commando de parachutistes avait rejoint sa caserne.

Les habitants de Bain-de-Bretagne, humiliés par les commentaires du lieutenant et les gorges chaudes de la presse, ne réclamèrent plus aucune aide. Si, comme on ne l'avait que trop dit, il suffisait de s'armer d'un fusil, et bien c'est exactement ce que l'on ferait. À partir de ce jour-là, les fermiers de la région se déplacèrent armés jusqu'aux dents, saison de chasse ou pas. La maréchaussée se montra tolérante. On se serait cru, les jours de marché, dans une ville de l'Ouest américain cent ans plus tôt.

La dépouille de la hyène fut envoyée à Paris où un taxidermiste lui redonna "une apparence humaine" comme le dit si bien un journal du soir. Les photographes la retrouvèrent sur les marches de Matignon. Le président du conseil y faisait un discours et lui tapotait doucement le crâne comme il l'eût fait d'un gentil chien-chien. Elle fut ensuite amenée à Nantes, plus exactement au Muséum d'Histoire Naturelle où elle trône encore sur une belle stalle en bois poli portant le numéro

de référence : 2300-T-59.

Jamais à court d'idées, Alain me suggéra de faire protéger le château par un système d'alarmes électriques. Il se sentait, naturellement, inquiet pour la délicieuse petite Marie-Louise qui était si souvent dans mes jambes et qui insistait tellement pour sortir avec moi à la moindre occasion ! Ceux qui ne me connaissaient pas la prenaient pour ma fille. Dans la voiture, elle bavardait comme une perruche et me surprenait par son intelligence. Nous étions devenus de grands amis et je lui avais permis de dessiner des carrés de marelle à la craie sur la terrasse. Je l'entendais sautiller et se parler à elle-même pendant que je travaillais à mon bureau et, parfois, bercé par son gazouillis, j'avais effectivement l'impression que c'était ma fille.

Le stylo en l'air, je me surprénais à rêvasser au plaisir d'avoir une enfant bien à moi car ce serait une fille, j'en étais certain... à moins que ce ne soit un... ou des garçons, évidemment.

J'avais envie d'une fille parce que Marie-Louise m'entourait de son charme d'enfant mais je savais bien, au fond de moi-même que ça n'aurait aucune espèce d'importance. Véronique serait-elle une bonne mère ? Je me rendis compte soudain que mon mariage avec elle était inévitable et que je n'en voulais pas d'autre. Cela s'imposa à moi avec une telle force, une telle évidence, qu'il me sembla faire une expérience du style "Chemin de Damas". Atalie était trop urbaine pour avoir des enfants. J'étais conscient de l'inanité de cette réflexion. Ce n'est pas parce qu'on a du goût et qu'on aime les belles choses et les beaux habits qu'on ne fera pas une bonne mère. Cela signifiait simplement que je n'avais pas envie d'avoir des enfants avec Atalie alors que Véronique me semblait si vivante, si unique, que je souhaitais, même après avoir mélangé mes gènes aux siens, en fabriquer une copie pour l'avenir.

Je dus, malgré tout, faire remarquer à Alain que son système d'alarmes électriques ne nous laisserait

jamais en paix car si la Bête pouvait le déclencher, les daims, sangliers, blaireaux et autres renards, sans parler des oiseaux, tels hiboux et oies sauvages, pouvaient en faire autant. Il nous aurait été impossible de passer une seule nuit sans avoir à nous relever une bonne douzaine de fois.

Un soir, Véronique se précipita dans mon bureau, ce qui était normal et toujours fort agréable. Il pleuvait à verse et elle avait laissé son béret, son imperméable et ses chaussures dans l'entrée. Je ne l'avais encore jamais vue en pantalons. Ils étaient noirs et fort élégants. Au-dessus, elle portait un tricot à col roulé bleu pâle. Vu la paucité de ce qui était alors disponible dans les magasins, je supposais que Véronique, comme tant d'autres, employait une couturière. Certes, beaucoup de femmes coupaient et cousaient leurs propres habits – les fabricants de patrons en papier sulfurisé transparent ne chômaient pas – mais j'imaginai mal ma petite indomptée prenant la patience d'enfiler une aiguille.

“Devine !” s’écria-t-elle.

“Les Américains ont envoyé un homme sur la Lune.”

“Ne sois pas idiot : Ronan se marie !”

“L’animal ! Il aurait pu me le dire, quand même !”

J’avais reculé ma chaise. Véronique s’assit à califourchon sur mes genoux, me serra dans ses bras et m’embrassa. “Je sais peut-être pourquoi il n’en a pas parlé. Il a honte.”

“De quoi ?”

“Elle a six ans de plus que lui.”

Une partie de moi voulait s’écrier : “Et alors ?” et l’autre partie comprenait la façon dont la plupart des gens allaient réagir. En supposant que Ronan ait eu mon âge, ce qui était plus que vraisemblable, Géraldine, comme s’appelait la fille du Docteur Cotte, avait donc trente-cinq ans. Peu importe à ce stade mais quand lui, il aurait soixante ans et elle soixante-six, que se passerait-il ? Comme je restais silencieux et rêveur, Véronique me secoua : “Tu as l’air triste !”

“Non, non, je me demandais simplement

comment ils s'étaient rencontrés.”

“À la morgue, bien sûr.”

“Comment ça, à la morgue ?”

“Vraiment, tu me désespères par moments. Tu ne sais donc rien de ce qui se passe par ici ? Chaque fois qu'il y a une victime, les restes sont amenés à la morgue. C'est le Docteur Cotte qui fait l'autopsie préliminaire puis il emballe tous les morceaux de barbaque et les envoie à Paris pour analyse. Géraldine est infirmière. Elle aide ; et Ronan, en tant que représentant de la police, doit observer et signer un procès verbal.”

“Quelle drôle de façon de se rencontrer !”

“J'ai envie de jouir !”

Elle avait le don du coq-à-l'âne. Moi j'avais envie de lui dire : “Tu n'aimerais pas essayer de faire un peu l'amour avant de jouir ?” mais, d'une part, je ne voulais pas gâcher sa visite et, d'autre part, je savais qu'elle n'aurait pas eu la moindre idée de ce que je désirais. Chaque fois que j'avais essayé de faire durer nos ébats avec des baisers, des lèches, des caresses subtiles, je n'avais réussi qu'à la faire hurler, non pas de

plaisir mais de frustration. Une fois de plus, je jouai le jeu : “Garde ton tricot et reviens t’enfoncer sur moi, dis-je en sortant ma verge.”

Elle me lâcha, enleva son pantalon et son slip en un tournemain et vint s’accoupler en émettant des bruits de gorge, moitié rires moitié ronronnements félins, dont le côté vulgaire mais totalement passionné m’excitait moi-même intensément. Bien lubrifiée, chaude et lisse, elle s’enfonça d’un seul coup et me chevaucha bruyamment puis, ayant, comme d’habitude, joui en un temps record, elle tomba à genoux entre mes jambes et me gratifia d’une pipe magistrale qui me laissa ébahi, le souffle court, les doigts tremblants, de longs frissons voyageant sur toute la surface de mon corps longtemps après l’orgasme.

Quand Véronique se fut rhabillée, je lui demandai : “Elle est bien, cette Géraldine ?”

“Oui, je crois. Elle est mince. Elle n’a pas l’air d’une vieille, en tous cas.”

“Trente-cinq ans, ce n’est tout de même

pas un âge canonique !”

“Ça veut dire quoi, canonique ?”

“Ça veut dire que tu la trouves vieille.”

“Ben, évidemment ! Tu es jaloux ?”

“Jaloux de qui ? De quoi ?”

“De Ronan parce qu’il a trouvé quelqu’un qu’il aime et qu’il va épouser, même si elle est plus vieille que lui !”

“Mais non, mais non. Simple curiosité. Il ne m’en a jamais parlé, tu sais. Ça me vexé un peu, c’est tout. Entre hommes, on se parle de ces choses-là.”

“Tu lui racontes ce qu’on fait ?”

“Tu plaisantes, j’espère !”

“Pas du tout. Je veux passer la nuit avec toi. Allons dans ta chambre. Promets-moi de ne pas ronfler.”

“Moi ?... Moi ?... Je ronfle ?”

Elle se contenta de hausser les épaules.

## CHAPITRE VI

La deuxième Bête fut tuée par des enfants. Ils gardaient les vaches, un samedi après-midi, et avaient emporté avec eux un arsenal impressionnant de faux, fourches et javelots (ces derniers, fabriqués sur place car les garçons portaient tous sur eux de solides couteaux de campagne qui leur servaient aussi bien à couper du bois qu'à manger des morceaux de pâté sur le pouce). Ils étaient dix, entre les âges de huit et treize ans ; à quatorze, ils quitteraient l'école pour se placer dans une ferme ou chez un artisan ou encore ils resteraient tout simplement à aider leurs parents. Nus-pieds ou en sabots, habits crasseux, tignasse en friche, ils formaient une troupe d'aspect plutôt "Tiers Monde" comme on ne disait pas encore. Les

garçons portaient une culotte courte, brune ou grise, et une chemise blanche, qui ne le restait pas longtemps car ils n'en changeaient qu'une fois par semaine (et encore !). Les filles, cheveux en tresses, robes délavées, n'étaient guère plus attrayantes. Elles couraient comme les garçons, morigénant des vaches dix fois grosses comme elles et leur tapant dessus avec des bâtons pour les faire revenir dans le droit chemin.

Une fois les bestiaux amenés à l'endroit voulu, les choses se calmaient et l'ennui pouvait s'installer. Les garçons jouaient avec des "chars d'assaut", c'est-à-dire des bobines de fil, crénelées au couteau et munies d'un élastique et d'un balancier. On remonte le balancier comme un ressort et le "char" s'élance sur deux ou trois mètres, arrivant à franchir des obstacles à sa mesure : petites irrégularités de terrain, flaques d'eau et gravillons. Si on avait la chance de se trouver près d'un sureau, on fabriquait des flûtes comme avaient dû le faire les bergers depuis les temps préhistoriques. Les filles avaient une

prédilection pour les osselets. On se disputait aussi ; mais sans véritable colère. C'était un rituel, comme celui de jeunes animaux qui jouent à se battre.

Les chiens, soudain, se mirent à gronder, le poil hérissé sur le dos. Les vaches, inquiètes, meuglaient et tournaient en rond puis, suivies des chiens, s'enfuirent, laissant les enfants face à la Bête qui s'était matérialisée parmi eux. Paralysés, ils la laissèrent bondir sur le plus petit des garçons, le tout dans un silence irréel ; puis la hyène fit demi-tour et se retira calmement, emportant sa proie, maintenant évanouie ; les membres du gringalet sortant de la gueule du monstre comme les pattes d'un insecte pris dans un bec d'oiseau.

Il fallut plusieurs secondes à la jeune troupe pour qu'elle émerge de sa transe collective mais quand elle en sortit, il n'y eut aucune panique. Les gosses coururent s'armer puis, sans réfléchir au danger, se précipitèrent vers l'animal. Les circonstances leur offrirent une chance extraordinaire : il avait

beaucoup plu et le champ que traversait la Bête était inondé. Les pattes postérieures commencèrent à s'enfoncer dans la glaise et, en essayant de se dégager, la hyène ne faisait qu'accentuer sa descente. La voyant arrêtée, ses poursuivants l'entourèrent à une distance respectueuse. Elle ouvrit les mâchoires. Le petit garçon tomba sur le ventre, visage dans l'eau, une eau qui jaunissait sous les efforts que faisait l'animal pour se dégager de l'argile, mais qui, également, rougissait autour de l'enfant. La hyène grondait, montrant ses crocs, jetant des regards paniqués à droite et à gauche, essayant vainement de faire demi-tour pour savoir ce qui se passait derrière elle.

Les enfants décidèrent d'attaquer tous ensemble. Plus légers que la Bête et marchant sur leurs pieds nus, surface plus importante que celle d'une patte, ils n'enfonçaient pas dans la boue, ou très peu. Au signal donné par le plus âgé des garçons, ils se précipitèrent vers la hyène. Ceux qui lui faisaient face s'arrêtèrent au dernier moment sans

oser la frapper mais ceux qui se trouvaient par derrière allèrent jusqu'au bout. Ils trouvèrent la peau de l'animal beaucoup plus dure qu'ils ne l'avaient imaginée, et ne lui infligèrent que de très légères blessures mais ce fut assez pour faire émettre au monstre un cri, entre couinement et hurlement qui, sans le spectacle de leur petit camarade gisant dans l'eau rougie, aurait peut-être effrayé les plus faibles. Sous l'effet de la douleur, la Bête réussit presque à se dégager de la glaise, et les enfants reculèrent en piaillant ; mais elle retomba dans son piège, encore plus profondément, cette fois.

Rapide conseil de guerre : on décida de se concentrer sur les yeux et les flancs, deux régions beaucoup plus vulnérables que l'arrière-train, encore que les yeux fussent extrêmement petits et les flancs difficiles à atteindre ; et les assauts reprirent, chaque fois un peu plus efficaces et mieux coordonnés. Suant, tremblant, la gorge en feu, ayant perdu toute notion du temps, les enfants, obnubilés par leur entreprise et

déchirés entre l'enthousiasme et l'horreur, lançaient contre la Bête vague après vague de coups de fourche et de coups de serpe. L'animal perdait son sang, se débattait encore mais ses cris devenaient de moins en moins menaçants et de plus en plus suppliants. "On aurait dit que la Bête appelait sa mère" rapporta l'un des gosses à un journal local. Finalement, la hyène lança un dernier hurlement, aigu, prolongé ; un trémolo de douleur, de peur et de révolte, mais aussi d'acceptation devant la mort.

Ce fut une petite armée silencieuse qui revint vers Ercée-en-Lamée, sans les vaches mais avec le corps de leur camarade. Peu se remirent complètement de cette expérience. On ne parlait pas de traumatisme en 1946 mais ces enfants avaient perdu leur bavardage, leur insouciance... Sur leurs yeux s'était étalé un film de froideur, d'indifférence et même, parfois, de cruauté.

Marie-Louise arriva en courant

dans mon bureau en passant par la porte-fenêtre. Décidément, les jeunes femmes, de huit à dix-neuf ans entraient chez moi comme dans un moulin et j'aurais été bien incapable de le leur défendre. "Le Docteur Cotte va disséquer la bête !" cria-t-elle plusieurs fois avec enthousiasme.

Elle parlait un français impeccable mais, ayant dû l'apprendre après sa langue maternelle, elle le prononçait avec une perfection d'actrice, articulant chaque syllabe plus lentement que ne le font généralement les enfants et, surtout, y mettant une trace d'exagération, comme si elle s'était adressée (mais sans hausser la voix) à une personne un peu sourde. Je ne me fatiguais jamais de l'écouter et je lui posais souvent des questions pour le simple plaisir de savourer, dans ses réponses, les sons de ma propre langue mais d'une langue parlée avec toute la force et toute la dimension poétique dont elle est capable alors que, soyons honnêtes, pour les gens de notre région, le français n'est qu'un moyen de

communication aux phonèmes télescopés et aux sonorités souvent hideuses. Je préfère, et de loin, le vrai gallo qui, lui, ne manque ni de charme ni de saveur.

Comme tout le monde, je voulais voir la Bête mais je voulais surtout rencontrer cette fameuse Géraldine. Je téléphonai à Ronan pour lui demander la permission d'assister à l'autopsie, ce qu'il m'accorda bien volontiers. Il viendrait me prendre, dit-il, dès que tout serait prêt.

Deux heures plus tard, nous sortions de sa voiture, garée près d'une porte de garage vert pâle, quelque part derrière la gendarmerie. Rien n'indiquait que ce fût la morgue et je ne savais même pas qu'il y en avait une à Bain-de-Bretagne. Nous entrâmes par un portillon, également vert pâle, serti dans la grande porte.

Je n'avais jamais vu de morgue, sinon dans les films (généralement américains) : immenses panneaux en acier inoxydable bien luisants, tables de marbre entourées d'ustensiles, et

surtout tiroirs qu'un agent de police ouvrait pour demander à une jolie femme ou à un couple larmoyant de reconnaître le cadavre d'une victime. Le ou les visiteurs reculaient d'un pas, se cachaient le visage dans les mains puis se détournaient en hochant la tête : "Oui, c'est bien lui" (ou "c'est bien elle"). Ici, la morgue se limitait à trois pièces : un minuscule bureau, une chambre réfrigérée et une salle de dissection. La lumière était crue et les murs vert foncé. L'odeur de formol vous coupait la respiration.

En entrant dans la chambre froide, on trouvait, partiellement cachée par une couverture brune de l'Armée de Terre, une civière posée à même le sol. Sous cette couverture, se devinait la forme d'un petit corps : le jeune garçon tué par la Bête dans la matinée. Sur la table de dissection, la hyène avait été déposée telle quelle avec toute la boue et le sang séché qui adhéraient encore à son pelage. Les flancs, le pourtour de ses yeux (il en manquait un, d'ailleurs) étaient sillonnés de blessures. Je

contemplai les pattes et me demandai une fois de plus comment il se faisait qu'on n'en retrouvait les traces que dans l'entourage immédiat des attaques.

Des voix approchaient. La morgue était reliée par un couloir au bâtiment principal de la gendarmerie. Le Docteur Cotte entra, suivi d'un jeune assistant, un rouquin maigre et emprunté qui semblait se mouvoir par à-coups, comme un automate. Les deux hommes étaient en blouse blanche. Cotte, un quinquagénaire moustachu et grisonnant, s'avança avec souplesse et empressement. Je le reconnaissais bien sûr ; je l'avais souvent vu dans la région mais, comme ce n'était pas *mon* médecin, je n'avais pas su mettre un nom sur ce visage.

On me reprochait souvent – comme on avait reproché à mon père – de ne pas prendre assez part aux affaires de la ville. Mon père avait, rien qu'une fois, cédé aux pressions et s'était fait élire, pendant un tour, conseiller municipal mais il n'avait pas voulu renouveler son mandat, écœuré qu'il était rapidement

devenu par toutes les combines, les mesquineries, les règlements de compte au moyen d'arrêtés municipaux inventés pour l'occasion, l'avidité générale des élus, et plus encore, leur indifférence aux souffrances et aux frustrations que cette avidité faisait subir à leurs chers administrés. Il y avait d'autres façons de *faire partie* de la ville, bien sûr : on pouvait courtiser les dévots et graviter autour du curé. Comme partout, il devait y avoir des cercles politiques ou francs-maçons et bien d'autres encore, mais ni mon père ni moi n'avions la moindre conscience de leur existence. On nous croyait plutôt fiers... ou naïfs... D'une part, il faut le dire, nous étions paresseux mais, d'autre part, nous savions parfaitement que ceux qui nous courtoisaient le faisaient seulement dans l'espoir d'en tirer des avantages pour eux-mêmes. Certains hobereaux adoraient les intrigues locales et s'y mouvaient comme des poissons dans l'eau mais ce n'était pas notre cas.

“Bonjour Messieurs” claironna le Docteur Cotte, tout émoustillé, semblait-

il, à l'idée de procéder à l'autopsie de la Bête. Et il ajouta en montrant le grand rouquin : "Frévin, mon bras droit." Il remarqua mon hésitation et précisa : "Frévin est très capable. En fait, il en sait plus que moi : c'est un spécialiste !"

Il était peut-être habitué à une certaine réticence de la part de ceux qui pensaient que Frévin avait davantage l'air d'un clown que d'un médecin légiste mais mon manque de chaleur venait simplement du fait que j'étais déçu de ne pas voir Géraldine. Me sentant coupable d'impolitesse, je serrai la main de Frévin avec plus d'effusion qu'il n'aurait fallu. À partir de ce moment-là, je perdis tout intérêt pour fameuse autopsie. Une chape de grande fatigue s'abattit sur mes épaules.

Sans raison, je me mis à penser à Martinet, le missionnaire. En captivité, nous avons tant parlé littérature, musique classique !... Nous formions un couple assez mal assorti, lui et moi : lui, le prêtre et moi l'agnostique ; mais nous étions inséparables. Il savait écouter et n'essaya jamais de me faire partager ses

croyances... si croyances il y avait car je m'étais rapidement aperçu que, dans son cas, la religion en général et la prêtrise en particulier représentaient beaucoup plus une éthique qu'une collection d'idées. Je sentais bien que la fragilité des prémisses historiques du catholicisme ainsi que ses dérives mythologiques écartaient, pour Martinet, la possibilité d'une foi aveugle.

Ce qui distinguait encore plus Martinet des autres prêtres que j'avais connus, c'était le fait que, dans son cas, il s'agissait d'une vocation tardive. Il avait commencé comme prof de maths. Un jour, regardant par la fenêtre de sa chambre, il avait vu un prêtre traverser lentement une place déserte et entendu une voix qui lui disait clairement : "Tu vois, ça, c'est toi dans quelques années" ! "Tu as vraiment entendu cette voix ?" lui avais-je demandé.

"Oui, vraiment ; mais pas en français, pas avec des mots. C'était un langage universel, comme la musique, une perception immédiate mais d'une clarté absolue."

Une autre fois, il m'avait confié :  
"Dans ma mission, à Maradi, au Niger, je n'ai converti que trois Musulmans en tout et pour tout. Pour l'Église, je représente un mauvais investissement, un échec."

"Et à tes propres yeux ?"

Il haussa les épaules. "La vérité, c'est que je n'ai jamais vraiment essayé de convertir qui que ce soit. On change en Afrique, tu sais ; ou plutôt, c'est l'Afrique qui vous change !"

J'en étais à ce stade de mes rêveries quand le docteur Cotte et son assistant ouvrirent l'estomac de la Bête. Un puissant extracteur, placé au-dessus de la table de dissection, devait, en principe, éliminer les odeurs mais n'y réussissait qu'à moitié. Instinctivement, Ronan et moi nous mîmes un mouchoir sur le nez. Habitué à ce genre d'effluves, Cotte et Frévin continuaient comme si de rien n'était. Je me demandais, à les voir, si l'odeur de cadavre ne déclenchait pas chez eux le même intérêt et le même réflexe de nostalgie que d'autres odeurs peuvent déclencher pour d'autres

professionnels : les copeaux pour un marchand de bois, l'encre pour un imprimeur...

Sans même nous en rendre compte, Ronan et moi avons reculé jusqu'au mur. Les docteurs taillaient, coupaient, attrapaient des choses avec leurs pincettes, remplissaient des éprouvettes et les rangeaient dans des casiers numérotés. Toutes les cinq minutes, à peu près, Frévin enlevait ses gants, insérait une ampoule dans le flash d'un appareil, prenait une photo et remettait une paire de gants propres. La bouche en coin, je me penchai vers Ronan et demandai discrètement : "Je croyais que c'était Géraldine qui aidait le docteur Cotte."

Il répondit de même : "Jusqu'ici, c'était vrai mais Paris a insisté pour envoyer un médecin légiste diplômé." Il me prit par le coude et me retourna vers le mur avant de murmurer : "Géraldine et moi, nous allons nous marier."

Je lui fis face. Il arborait un sourire un peu niais. Je lui serrai la main : "Félicitations ! C'est pour quand ?"

Il haussa les épaules : “Dès que toute cette histoire de hyène sera terminée, je suppose. Ce qui m’ennuie un peu, c’est que Géraldine adore Rennes. Elle adore son appartement et son indépendance. Supposons qu’un jour je sois muté à Dax ou à Orange, ce serait lui demander un grand sacrifice...”  
“Mais non ; pas si elle t’aime. D’ailleurs, cet appartement, elle en est locataire ou propriétaire ?”

“Propriétaire... enfin, il appartient au docteur Cotte mais elle y habite.”

“Alors, qu’est-ce qui vous empêche de le garder et d’en faire l’endroit où vous aimerez toujours revenir ?”

À ce moment Frévin émit une sorte de cri d’effroi et Cotte se mit à jurer comme un charretier. Ronan et moi revînmes vers la Bête. Frévin tenait dans des pinces l’avant-bras, luisant de sucs gastriques et à demi digéré, d’un bébé. Les docteurs, immobiles, reprenaient leur respiration puis Frévin posa délicatement sa prise sur un plateau en acier inoxydable et se remit à explorer l’estomac de la Bête. Il tremblait

maintenant. Lentement, délicatement, il retira un pied, une tête en plusieurs morceaux, des lambeaux de chair indistincts, des dents mais aucun os, le bébé n'ayant encore que des cartilages...

Ronan quitta précipitamment la pièce et moi, à bout de nerfs, je me surpris à sangloter comme un imbécile. Ronan revint au bout de quelques minutes : “On ne signale aucune disparition de bébé dans la région. Ce sera un gosse abandonné par une fille mère.”

Je me séchai les yeux. “Ronan, je n'en peux plus : ramène-moi au château, veux-tu ?”

“Bien sûr. Allons, messieurs, on va rouler la table de dissection jusqu'à la chambre froide et on reprendra plus tard. À partir de maintenant, c'est une enquête de Police... une de plus !”

Ronan ne s'attarda pas à Toucouleur. Il me déposa devant la terrasse. En montant lentement les marches et en me passant la main devant le visage, je reconnus, venant du tissu de mon manteau, l'odeur de

phénaldéhyde mais aussi – réalité ou imagination – l’odeur des viscères de la Bête. Je me déshabillai complètement avant d’entrer. Les yeux écarquillés, Nanon me vit traverser le vestibule dans le plus simple appareil.

“Demande à André de brûler tous les habits que j’ai laissés dehors” lui dis-je.

“Même les chaussures ?”

“Même les chaussures !”

En montant l’escalier, j’entendis Nanon grommeler : “C’est devenu une maison de fous !”

Le lendemain, un peu remis de mes émotions, je trouvai Marie-Louise sur les marches du perron. Sa mère, qui, à l’exemple d’Alain, ne manquait pas non plus d’ingénuité, lui avait fait une jolie petite robe brun clair avec, en imprimé, un quadrillé brun foncé. Je m’assis près de ma *filieuse* car, bien qu’elle ait éveillé en moi l’instinct paternel, elle possédait des parents qu’elle adorait et je ne voulais pas laisser mes fantasmes m’entraîner à penser qu’elle était vraiment ma fille. Comme toujours,

lorsque j'avais l'occasion d'observer un amour véritable entre enfants et parents, je me sentais un peu triste et un peu jaloux.

Marie-Louise me montra fièrement un vieux bouchon de bouteille de champagne qu'elle avait trouvé Dieu sait où, puis leva vers moi son index, orné d'un minuscule pansement, car elle s'était coupée en voulant ouvrir elle-même une boîte de conserve. Je me répandis en manifestations de sympathie mais le petit sourire qui se dessina sur ses lèvres me montra que j'étais allé trop loin. C'était un jeu, et la fine mouche n'était pas dupe. Temps de passer à un autre sujet.

“Hier, j'ai eu la meilleure note en géographie” annonça-t-elle “pour ma carte de France. C'était un examen, tu sais. On avait vingt minutes et c'était pas une copie non plus. C'était de mémoire. Y avait rien en face de nous !”

“Formidable ! Tu te sentais nerveuse au cas où tu n'aurais pas eu une bonne note ?”

“Non.”

Elle se leva et alla se planter devant moi, deux marches plus bas, si bien que nos yeux étaient au même niveau : “Papa me dit que quand on est anxieux, comme ça, y a de l’adrénaline qui coule dans nos veines alors je me suis dit ‘Ne te fais pas de souci, l’adrénaline va commencer à couler’ et alors j’ai pu être inquiète. L’adrénaline a coulé et j’ai eu la meilleure note de la classe !”

“Bonne vieille adrénaline !”

Je recevais au visage les effluves de son corps d’enfant, cette même odeur qui anesthésie parfois les instincts prédateurs et qui pousse loups, gorilles et autres animaux sauvages à adopter des “Mowglis”. Je commençais aussi à comprendre l’aberration qui pousse certaines femmes à voler des bébés. Je me levai avant de céder à la tentation de serrer contre moi cette petite merveille humaine, de la serrer très fort et de lui dire que je l’aimais comme j’avais eu tellement envie que ma mère fasse pour moi...

## CHAPITRE VII

Nanon, tu me fais ma valise, s'il te plaît ? J'ai grand besoin de changer d'air. Je pars pour une semaine."

"Une semaine à Paris ? Mon Dieu ! Tu as décidé d'épouser Atalie !"

"Pas du tout."

Atalie fut surprise de me voir arriver chez elle à l'improviste. Elle revenait tout juste du cabinet juridique. Elle portait encore un tailleur-pantalon bleu foncé, très cadre, très *bureau* mais elle en avait allégé la sévérité en mettant sous la veste un lainage rose à col roulé et à très fines rayures. Elle était éblouissante.

"Tu as essayé de me surprendre avec mon amant du mercredi ?" demanda-t-elle en me laissant entrer.

"J'avoue n'avoir jamais pensé que tu

pourrais en avoir un. C'est très arrogant de ma part, n'est-ce pas ?”

“Tu n'es pas arrogant : tu es gentil mais tu es naïf aussi et distrait. J'ajouterais que tu manques d'imagination.”

Instinctivement, je regardais autour de moi pour voir s'il y avait, dans l'appartement, des signes, des indices laissés par un autre mâle. Elle suivait mon regard en souriant. “Ne te fatigue pas, je n'ai pas d'amant du mercredi, ni du mardi ni d'un autre jour. Par contre... Tu sais que j'ai eu de jeunes amantes pendant la guerre ; je te l'ai dit.”

“C'est vrai. On n'en a plus reparlé.”

“J'en ai toujours une. Elle avait à peine quatorze ans en 1941. Elle n'en a encore que dix-neuf. C'est une ravissante jeune fille et elle est très amoureuse de moi. Comme elle ne peut pas m'épouser, elle aimerait que j'épouse son père qui est veuf... et très riche. Qui sait si ce n'est pas comme cela que tu me perdras, un jour ?”

J'avalai péniblement ma salive. Je pris, tout doucement, Atalie dans mes bras et murmurai contre son oreille :

“Jamais je ne t’ai trouvée si désirable !”

“J’ai bien dit naïf et distrait ? Il faudrait ajouter : masochiste, tu ne crois pas ?”

“Une femme comme toi peut faire de moi tout ce qu’elle désire.”

“Sauf t’épouser. C’est peut-être moi qui suis masochiste, après tout ! En tous cas, ce soir, je t’emmène au club.”

“Quel club ?”

“Un club très fermé. Une douzaine de personnes au maximum. Je sais que tu aimeras beaucoup.”

“Et comment elle s’appelle, ton amie ?”

Atalie se mit un doigt sur les lèvres : “Secret d’État ! Tu restes combien de temps ?”

“Huit jours. Je voulais vraiment te revoir. Je voulais quitter Toucouleur, me changer les idées. Bain-de-Bretagne me fait horreur !”

Et je lui racontai les derniers événements et mes dernières expériences. Atalie prit un bain et se changea. Cette fois, elle mit une robe bleu pâle, très courte, avec, fondus dans la trame, des Paisleys discrets jaunes et verts. Avant de partir, elle jeta sur ses

épaules un manteau bleu foncé. Dans le taxi qui nous emmena ensuite à ce fameux club, j'essayai de donner mentalement un nom à cette jeune lesbienne amoureuse d'Atalie. Danielle ? Non. Faisant abstraction de l'orthographe, on aurait pu comprendre Daniel et il y avait là des relents de travesti avec tout ce que cela impliquait de glauque et de torturé. Odile ? Oui, pourquoi pas ? Odile jolie à croquer, donc : crocodile ! Non, décidément non ! Cela me faisait trop penser à la Bête qui ne se gênait pas, elle, pour croquer des enfants ! Christine ? C'est cela : Christine. J'avais connu une Christine en fac. À la fois française et birmane, elle était certainement la plus jolie fille de l'université et, comme une brise qui passe dans le feuillage d'un chêne et fait gémir ses branches, elle déclenchait, sur son passage de longs soupirs de frustration. Un jeune Chinois, presque aussi féminin, avait, à cette époque, le rare bonheur d'être aimé d'elle.

Le taxi s'arrêta devant l'entrée d'une petite rue pavée, interdite à la

circulation par deux bornes de pierre en pain de sucre au sommet desquelles on voyait encore l'anneau de fer qui avait servi pour attacher des chevaux. La rue, ou plutôt la ruelle, en fait l'impasse, s'avancait sans trottoir entre des maisons cossues arborant aux balcons des géraniums et autres plantes d'ornement. On aurait pu se croire dans un village, quelque part en Bourgogne ou en Normandie. Atalie m'emmena vers la porte située au fond de l'impasse et un peu déjetée sur la droite. Elle frappa et on la regarda longuement par l'œilleton avant de lui ouvrir. Nous fûmes admis par une pâle et belle jeune fille qui ne sourit pas, ne dit rien, ferma simplement la porte derrière nous puis passa devant nous et nous fit signe de la suivre. Elle portait un corsage à manches longues en soie bleu de Prusse pris dans une jupe en denim si courte que je m'attendais à voir son slip quand elle monta l'escalier devant nous.

Quel bâtiment tarabiscoté ! Nous suivîmes un vestibule très étroit au lugubre papier peint brun et sombre puis

montâmes quelques marches de pierre. Il fallut ensuite tourner à gauche puis continuer à grimper avant de nous retrouver dans un assez grand salon, meublé sévèrement mais tout de même avec goût, dans le style des années trente.

“Ne dis rien, me souffla Atalie à l’oreille. Ni ‘bonjour’, ni présentations, ni poignées de main !”

Il y avait déjà deux couples sur les sofas. Ils sirotaient un vin doux que la jeune hôtesse nous servit également puis elle disparut. Les divans de cuir souple avec, devant eux, les tables basses en marbre sur lesquelles nous posions nos verres, étaient disposés en un large demi-cercle faisant face à un grand fauteuil vide, un fauteuil droit, pas du tout dans le style de la maison, un fauteuil anglais, victorien, avec un tissu ferme et des motifs d’indienne. J’osais à peine regarder les autres invités. C’étaient de beaux couples, tous les deux ; un peu plus âgés qu’Atalie et moi peut-être, et habillés sobrement mais avec goût.

La jeune fille reparut et s'assit dans le fauteuil. Cette fois, même avec les cuisses serrées, elle montrait un minuscule triangle de sous-vêtement blanc. Les avant-bras sur les appuis du fauteuil, elle ferma les yeux et renversa légèrement la tête en arrière. Atalie me prit la main. On voyait le corsage de la fille se soulever comme si elle avait couru et qu'elle reprenait péniblement sa respiration. Le silence devenait pesant, insoutenable et Atalie me serrait de plus en plus fort, au point que cela faisait presque mal. À un moment donné, je la sentis, plus que je ne l'entendis, pousser un petit cri de gorge.

La jeune fille se leva lentement et, se tournant de gauche à droite, fit un petit sourire à chacun. Je pensais qu'elle nous offrirait un deuxième verre mais, à mon grand étonnement, elle releva sa jupette, montrant le haut de ses jambes élégantes et sa jolie petite culotte blanche. Atalie avait amené sa main sur mon giron et la plaquait fermement sur mes cuisses comme pour signifier : "Ne dis rien, ne fais rien !" Toujours très

lentement, l'adolescente enleva son slip puis se rassit, jambes ouvertes cette fois. C'était moi, maintenant, qui respirais profondément. J'étais tellement surpris et j'appréhendais tellement la suite, que je ne ressentais aucune titillation sexuelle ni, certainement, aucune érection. Cela ne m'empêchait pas d'admirer, d'un point de vue purement esthétique, les magnifiques jambes exhibées devant moi ainsi que les jolies lèvres roses d'un sexe partiellement épilé. Je lançai des coups d'œil en coin aux deux autres couples mais ils ne s'occupaient que du spectacle. Je me sentis soudain comme un provincial mal dégrossi et fis l'effort conscient de me détendre, d'accepter ce qui se passait, ce que je voyais et d'en tirer le plaisir du moment sans me poser de questions.

Comme en un film projeté au ralenti, la jeune fille amena ses mains vers son sexe et en ouvrit les lèvres. Elle resta ainsi plusieurs minutes puis, sans modifier sa position, elle remua légèrement l'index de sa main droite contre son clitoris. Beaucoup plus

décontracté maintenant, je me laissai aller aux délices du voyeurisme et sentis que je bandais. Les autres couples n'existaient plus ; même Atalie n'existait plus. L'adolescente qui se masturbait devant moi apparaissait comme en un de ces halos dont les photographes entourent parfois les portraits pour obtenir un flou artistique : elle seule était nette ; le reste du monde était devenu abstrait. Si on m'avait tapé sur l'épaule à ce moment-là j'aurais sursauté comme un somnambule réveillé hors du lit.

La cérémonie, car c'en était bien une, continua avec une lenteur à la fois merveilleuse et insoutenable. Je commençais à comprendre le côté sacré que bien des civilisations avaient donné aux spectacles érotiques. La jeune fille laissa son sexe se refermer mais il était maintenant gonflé et protubérant. D'une seule main, elle se remit à jouer avec son clitoris, toujours doucement, toujours en prenant tout son temps. Une fois de plus, elle avait fermé les yeux et renversé la tête en arrière, et sa poitrine se soulevait en longs mouvements réguliers. De

temps en temps, elle allait rechercher un peu de lubrifiant dans son vagin. Cela dura un bon quart d'heure. Je retenais mon souffle. Je sentais mon gland, généreusement lubrifié lui aussi, glisser presque imperceptiblement contre mon ventre à chaque respiration.

Voyant le bassin de la jeune fille onduler en rythme avec le mouvement de ses doigts, je sentis qu'elle approchait de l'orgasme. Son visage était devenu rouge. Elle ouvrit la bouche et aspira bruyamment comme si elle manquait d'air mais elle n'émit aucun gémissement. Elle referma alors ses cuisses sur sa main, et tout son corps fut secoué de longues ondulations. C'était fini. Le sourire revint sur son visage, elle se leva et tout le monde en fit autant. Elle laissa, comme une fleur de magnolia sur l'herbe, la blancheur de son slip sur la verte uniformité du tapis. Toujours en silence, nous redescendîmes les marches de pierre et nous nous retrouvâmes dans la ruelle ; tous, sauf notre jeune hôtesse qui ferma la porte derrière nous. Les deux autres couples s'éclipsèrent

rapidement et discrètement. Atalie et moi restâmes seuls.

“Alors ?” demanda-t-elle.

J’étais complètement abasourdi.

“Je ne comprends pas, murmurai-je. Je... C’est quoi ce club ? C’est vraiment un club ? Il s’appelle comment ?”

“C’est vraiment un club... pour gens très bien.”

“Et c’est toujours la même fille qui s’exhibe ?”

“Non. Nous avons établi un roulement.”

“Quoi ?”

Je la regardais dans les yeux. Elle semblait s’amuser énormément. Puis elle redevint sérieuse : “Écoute” énonça-t-elle sèchement “J’ai voulu te faire plaisir. J’ai voulu te faire... un cadeau. Tu tiens vraiment à le gâcher avec tes questions ?” Il me sembla qu’elle avait presque dit “un cadeau d’...” comme pour : “un cadeau d’adieu” mais qu’elle s’était retenue au dernier moment.

“Non, je ne veux rien gâcher.”

Mais j’étais soudain envahi par une grande tristesse et une grande fatigue, une sorte de découragement total. Je

n'étais pas choqué de ce que j'avais vu. En fait, j'admirais ceux et celles qui y avaient pensé et l'avaient organisé. J'admirais aussi le courage et l'audace des femmes qui se donnaient en spectacle, y compris, j'en étais sûr maintenant, ma merveilleuse Atalie. En même temps, j'étais envieux du plaisir qu'elles devaient ressentir à briser ainsi les tabous de la pudeur devant des gens en qui elles pouvaient avoir toute confiance, des gens qui ne siffleraient pas, ne hurleraient pas, n'essaieraient pas de les toucher, de les violer... La première fois, ça devait être aussi effrayant qu'extraordinaire, un peu comme un saut en parachute. Notre jeune hôtesse avait dû nous appeler un taxi car il en arriva un au bout de l'impasse.

Le lendemain matin me retrouva enveloppé dans la robe de chambre que je laissais toujours chez Atalie. Assis à la table de la cuisine, je grignotais un croissant pendant qu'Atalie, également en robe de chambre, faisait du café. Scène de paix domestique. Était-ce cela

le bonheur ? Quelque chose en moi criait, comme une voix cachée dans les fourrés : “Oui, c’est cela. Ne le dépense pas comme l’enfant prodigue. Conserve-le, savoure-le. Tu te fais des illusions avec Véronique. Elle ne te donnera jamais cette sérénité. Le bonheur c’est d’attendre la mort avec quelqu’un qui vous aime et qu’on aime. En demander davantage, c’est détruire toutes chances d’être heureux !”

L’odeur de café embaumait la pièce. Je me laissais bercer par le confort cotonneux du moment tout en permettant à mes regards de se perdre dans le chaos bleu et gris des toits, l’éventail des nuances se mélangeant à ceux de la brume matinale. Atalie était convaincue depuis longtemps qu’elle était laide et même, au petit lever et sans maquillage, qu’elle était franchement repoussante. Elle s’assit en face de moi et je la regardai intensément, essayant de comprendre comment elle pouvait ainsi se tromper sur elle-même. Je savourais le plaisir de contempler la perfection d’un épiderme jamais vieilli

par les bains de soleil ainsi que la pâleur rosée de lèvres qui me faisaient penser à celles du visage d'Ève dans *La Création d'Adam et Ève par Dieu* de Jérôme Bosch. Je m'absorbais dans ses prunelles d'un brun chocolaté, teinte que je n'avais jamais connue chez une autre femme. Les paupières sans ombre, les cils sans mascara donnaient à ces prunelles un accent mystérieux et sensuel mais avant tout très vulnérable et tendre. Dans moins d'une heure, Atalie se serait maquillée et durcie, acquérant, sans même s'en rendre compte, ce que mon père avait appelé : le regard "va te faire foutre", armure dissimulant cet enfant trop avide d'affection qui sommeille en nous tous. Je lui pris la main par-dessus la table et lui caressai doucement le poignet avec mon pouce. "Viens passer la journée avec moi !"

Elle rit sans amertume : "Il y a des gens qui sont retenus par un détail insignifiant qui s'appelle un emploi. En général, ce sont ceux qui en ont besoin."

Je lui souriais sans essayer de me

battre contre le sentiment de tristesse que la contemplation de sa beauté faisait toujours naître en mon cœur. Jamais je n'avais été aussi près de la demander en mariage. Survivrait-elle dans mon château ou dépérirait-elle comme ces plantes d'appartement qui ne supportent pas le grand air ? Le simple vestibule de Toucouleur était plus vaste que l'appartement d'Atalie en son entier. Je baissai la tête comme le coupable que j'étais, lâchai la main et finis mon café. Atalie se leva : temps d'aller au travail. Elle s'enferma dans la salle d'eau puis passa dans la chambre afin de s'habiller. Elle reparut bientôt portant un corsage à manches longues en soie brun clair, au col ouvert et aux gros boutons brun foncé, et des pantalons gris retenus par une large ceinture de la même couleur que les boutons du corsage. En passant près de la porte d'entrée, elle attrapa un imperméable et un sac à main puis se retourna et m'envoya un petit baiser. Sortie sur le palier, elle referma la porte d'un coup sec.

Je me retrouvai seul dans le monde

maintenant silencieux d'Atalie. S'y mêlaient son parfum, les effluves du café, ceux des croissants, les mégots de cigarette, l'air de Paris où un nombre encore impressionnant de chauffages au charbon faisait entrer une fine poussière par la fenêtre entrouverte et surtout, mais peut-être seulement dans mon imagination, l'odeur encore chaude des draps de lit défaits. Je retournai m'y allonger, pressant contre mon nez l'oreiller d'Atalie. J'avais envie de fondre en larmes. Cela, je le savais, resterait une envie ; rien de plus... une envie. Je souhaitais également, non pas mourir, mais fermer les paupières et ne jamais, jamais me réveiller.

Sous la table de chevet, j'aperçus le coin de l'annuaire du téléphone. Assis sur le bord du lit, je feuilletai distraitement les pages tout en regrettant de ne connaître personne à Paris. J'avais tellement envie de parler à quelqu'un d'autre qu'Atalie, quelqu'un de plus solide que moi, de plus mûr, de plus expérimenté. Je comprenais les élans de ceux qui se précipitent vers une

église pour se confier à un prêtre. En captivité, Martinet m'avait raconté une anecdote concernant un cousin à lui, émigré au Canada dans les années trente. Engagé en usine, il n'avait trouvé personne à qui parler, à qui se confier. En désespoir de cause, il avait téléphoné pour prendre rendez-vous avec un prêtre de la paroisse. Il se retrouva devant un homme à peine plus âgé que lui, un petit être grassouillet savourant un cigare dans une pièce confortable et bien chauffée du presbytère. Devant la maison s'alignaient une demi-douzaine de belles voitures américaines. Venant de France où les prêtres qu'il avait connus avaient bien de la chance s'ils pouvaient s'offrir une bicyclette, notre ami perdit ses moyens, bafouilla des âneries, rougit de honte... L'abbé le regardait sans dire un mot, comme on regarde une créature étrange mais pas dangereuse. Finalement, le jeune émigré s'était enfui comme un chien qui, se sentant coupable, s'éloigne le plus rapidement et le plus discrètement possible, la queue entre les pattes, les

oreilles basses.

“Que lui est-il arrivé après ?” avais-je demandé.

“Il s’en est bien tiré, a fondé une agence de publicité ; marié, deux charmantes petites filles. Il rit de tout cela maintenant.”

“Vraiment ?”

Je me relevai, me douchai, me rasai, vérifiai le contenu de ma valise et appelai un taxi. Au moment de sortir, j’eus une inspiration soudaine : Martinet... les Missions de Lyon. Les Missions de Lyon avaient leur quartier général à Paris et non pas à Lyon. Je retournai dans la chambre et ressortis l’annuaire du téléphone. Et voilà... Les Missions de Lyon. Moi aussi, je pourrais aller me confier à un prêtre mais pas n’importe lequel : Martinet !... à condition, bien sûr, qu’on ne l’ait pas déjà renvoyé en Afrique. Rien à risquer. Je composai le numéro. Oui, me dit-on, le Père Martinet était toujours à Paris mais, si je voulais le voir, il faudrait que je me dépêche car il partait pour

Marseille dans l'après-midi afin de s'embarquer vers l'Afrique du Nord puis, de là, rejoindre son ancien poste à Maradi. Je laissai mon nom et un message. Martinet ne me regarderait pas avec des yeux ronds, lui, et sa simple présence serait un réconfort. Pourquoi n'avais-je pas pensé à tout cela plus tôt ? Martinet et moi aurions déjà pu passer de bons moments ensemble à moins que... Un baraquement de prisonniers au cœur d'une forêt allemande, c'est une chose : nos âmes y étaient nues. Paris en temps de paix, c'est bien autre chose et Martinet, interloqué, me regarderait peut-être, après tout, avec les yeux ronds du petit prêtre canadien, nos âmes ayant toutes deux rendossé leur uniforme de civil avec épaulettes et sardines : toi tu es docteur, toi ouvrier, toi ingénieur...

Dans le corridor, et avant de fermer la porte, je jetai un dernier coup d'œil à cet appartement où j'avais tant aimé... où j'avais tant été aimé ! Je me demandais, comme à la fin de chaque visite, si je ne le voyais pas pour la dernière fois. Je descendis l'escalier

lentement, lourdement.

Retrouver Martinet réveillerait bien des souvenirs, certains douloureux, d'autres cocasses. Nous évoquerions peut-être le jour où Lirougo, ancien homme fort de cirque affecté aux cuisines, avait soulevé un Allemand qui le harcelait et l'avait suspendu au-dessus d'une énorme bassine d'eau bouillante. Le garde-chiourme avait bien essayé de dégainer son revolver mais il l'avait, de peur, laissé tomber dans l'eau. Remis sur le plancher, l'Allemand s'était enfui des cuisines et, bien sûr, il était revenu quelques minutes plus tard avec du renfort. Nous pensions tous que ce brave Lirougo allait être fusillé mais le lendemain nous le revîmes à ses fourneaux. Apparemment, le Commandant de l'Oflag avait fait toutes ses études en France, était souvent allé au Cirque d'Hiver et avait pardonné, promettant même d'éloigner à jamais le persécuteur.

D'autres souvenirs étaient beaucoup moins drôles. Fin 1944, les Allemands avaient amené des

prisonniers Russes, un groupe déguenillé d'hommes mais aussi de femmes. Ils les avaient parqués dans un double enclos de fils barbelés et les avaient tout simplement laissé mourir de faim et de froid sous la pluie glacée de novembre. Quelques Français, se croyant malins, leur avaient lancé des pommes de terre avec une fronde improvisée mais ils durent s'arrêter : le spectacle de ces êtres décharnés se battant jusqu'au sang pour une patate couverte de boue était vite devenu d'autant plus insoutenable qu'il ne faisait que retarder l'échéance. Tous les matins, les Allemands venaient enlever les cadavres de ceux qui n'avaient pu passer la nuit.

Dans les baraques, nous ne parlions guère. Nous avions cessé de jouer aux cartes. S'il fallait communiquer, nous chuchotions. Nous nous sentions coupables. La fin de ce calvaire se transforma en soulagement égoïste. Le dernier survivant fut une survivante. Elle pouvait avoir une quinzaine d'années, guère plus. À

genoux dans la terre détrempeée, les mains ensanglantées prises dans les barbelés, elle nous regardait, hagarde, respirant faiblement ; puis à l'aube, (mais laquelle ?) nous découvrièmes son cadavre émacié – yeux voilés, bouche grande ouverte – ressemblant à un corbeau malchanceux pris dans des fils électriques. Personne ne pleura, moi pas plus qu'un autre mais maintenant, quand il m'arrive de revoir cette jeune femme en rêve et que mes regards plongent dans ses regards, je me réveille en sursaut, les joues mouillées de larmes.

Martinet me reçut dans ce qui aurait pu être un parloir si nous avions été dans un monastère mais ici, c'était un grand salon, tout ordinaire, un peu sombre et peuplé de sofas en cuir, de tables basses, de revues et, dans un coin, d'un bar bien fourni et d'une grosse radio. Les missionnaires ne sont pas des ascètes. J'éclatai de rire cependant quand je vis arriver mon ami en soutane de bure claire avec ceinture noire. Il riait aussi. Je ne répétais pas l'erreur que

j'avais faite avec René et André : j'ouvris les bras et nous nous embrassâmes. Il alla chercher deux grands verres et y versa du whisky et de l'eau gazeuse.

“Eh bien” lui dis-je “on ne se refuse rien dans les ordres !”

“On prend ce qu'on nous donne mais on ne nous donne pas toujours ce dont nous avons besoin.”

“Par exemple ?”

“Un petit groupe électrogène pour ma mission. Évidemment, ça coûte plus cher qu'une bouteille de whisky !”

“Je passerai quelques coups de téléphone et tu en trouveras un à Marseille. Tu l'ajouteras à la liste de tes bagages.”

“Merci ; mais je n'aime pas taper les amis, tu sais.”

“Tu refuses ?”

“Absolument pas, tu rigoles ! Et encore merci. Qu'est-ce qui t'amène en fait ?”

“Eh bien voilà...”

Je “vidai mon sac”, comme on dit. J'avais l'impression de me confesser ; j'avais l'impression d'être le coupable. C'était la première fois que je pouvais

non seulement raconter exactement ce qui s'était passé mais y ajouter mes peurs, mes sentiments, mes réactions.... La mort de tous ces enfants m'avait déprimé beaucoup plus que je ne le pensais moi-même, surtout celle de la première victime, la petite Jeanne dont je voyais encore les grosses lunettes de myope se lever vers moi avec humour et affection lorsque j'allais visiter la ferme des Bessons. À un deuxième niveau de tristesse stagnait le sentiment que, à quelques exceptions près, ces enfants n'avaient jamais été heureux. L'affection des parents envers les enfants est, paraît-il, un instinct puissant mais je n'avais jamais vu de parents jouer avec leurs enfants autour de la chapelle du Coudray, par exemple, que ce soit avant la guerre ou après. Je n'en connaissais pas qu'on aurait emmené en forêt afin d'éveiller leur sensibilité aux beautés de la Nature. Par contre, il me semblait que, chaque fois que j'avais observé une interaction entre parents et enfants dans l'une de mes fermes ou dans un magasin de Bain-de-Bretagne ou ailleurs, les

enfants s'étaient fait systématiquement engueuler. Même lorsqu'on ne les critiquait pas ouvertement, on leur disait "Fais ceci, fais cela, ne fais pas ceci, ne fais pas cela" d'une voix dure et autoritaire, comme si l'on s'adressait à un chien. C'était d'ailleurs exactement la façon dont on parlait aux chiens. L'exception, par une triste ironie du sort, avait été Marjeval qui, de toute évidence adorait ses chiens. Les hommes, semblait-il, ne s'adoucissaient qu'en parlant aux chevaux : "Whoa, là, ma belle, doucement, doucement !" Femmes et enfants devaient en être jaloux !

Je parlais, je parlais... et dus, par moments, me moucher bruyamment. Le temps passait. J'en eus enfin conscience et m'arrêtai, un peu honteux. Patient, Martinet me regardait avec sympathie. Soudain j'eus peur que, mauvaises habitude d'ecclésiastique aidant, il ne se mette à prêcher et à m'abreuver de conseils sur la prière, la grâce et je ne sais quoi encore... mais Martinet était trop expérimenté pour tomber dans ce piège. Il devrait être Pape, pensai-je, et

cela me fit rire.

“Désolé, mon vieux. Tout cela doit t’ennuyer à mourir.”

Il ne releva même pas la remarque mais, au contraire, changea légèrement le cours de la conversation : “Je connais bien les hyènes. Mon sacristain les apprivoise. J’ai un sacristain musulman, c’est peu banal, n’est-ce pas ? J’espère que je le retrouverai en vie car il se faisait vieux quand la guerre a commencé. Le soir, il s’installait à l’orée du village avec des os de boucherie. Les hyènes venaient à lui et prenaient délicatement les os de sa main et, parfois, de sa propre bouche. Elles ne lui ont jamais fait de mal.”

“Elles ne sont pas si délicates chez nous. Elles tuent des enfants.”

“Elles tuent des enfants en Afrique aussi.” Il se leva. “Désolé, Émile, il faut que je parte. J’ai un train dans une heure. On se reverra, n’est-ce pas ?”

“On se reverra. Après mon mariage, j’emmènerai ma femme en voyage de noces à Maradi. Non... mieux encore : j’amènerai ma fiancée et c’est toi qui nous marieras.”

Il faudra bien, pensai-je alors en éclatant de rire intérieurement, que cette femme soit Véronique. J'imaginai mal Atalie dans le Sahel ! “Merci, ajoutai-je. Merci de ton soutien.”

“Mais je n'ai rien dit !”

“Justement !”

Avant de le quitter, je le serrai dans mes bras encore une fois.

## CHAPITRE VIII

De nouveau, je me retrouvai devant la gare de Rennes mais la scène avait bien changé en plusieurs mois, presque un an maintenant. Les réparations allaient bon train, les maisons se reconstruisaient. Les passants allaient et venaient normalement, comme le font les gens en temps de paix. Aussi longtemps que je vivrai, cet émerveillement ne s'émoussera pas.

Alain m'avait raconté que son frère, résistant actif pendant la guerre, avait été capturé, tabassé et placé devant un peloton d'exécution. Au dernier moment, un gradé avait hurlé un contrordre et les Allemands s'étaient dispersés, laissant le frère d'Alain abasourdi, à genoux sur des jambes trop faibles pour le porter, le cœur battant à rompre. On l'avait aidé à

se relever, on lui avait délié les mains et les chevilles et on l'avait emmené au café pour lui faire ingérer, presque de force, un verre d'eau de vie. Quelques minutes plus tard, les premiers chars d'assaut du général Patton entraient en grondant dans la ville sous les hurlements de joie mais aussi les pleurs sans retenue d'une foule en délire pendant que d'autres individus essayaient de s'enfuir ou détruisaient fébrilement des documents compromettants.

Le frère d'Alain, qui s'était réveillé le lendemain avec des cheveux tout blancs, vivait seul à présent dans une petite maison perdue dans la campagne. Il régnait sur son potager, ses poules et ses lapins. Il existait en autarcie, sans amis, sans femme. "Tu ne t'ennuies pas ?" lui demandaient les rares visiteurs. "Comment peut-on s'ennuyer d'être en vie ?" répondait-il.

Moi, je ne m'ennuierai jamais de voir des gens vaquer à leurs occupations habituelles en temps de paix, même si nous sommes en train de perdre une autre guerre contre nos propres

criminels, cette fois. Eux aussi ont leurs collaborateurs parmi ceux qui, systématiquement, les remettent en liberté ou imposent des peines dérisoires puis dénoncent les conditions dans les prisons sans se préoccuper du sort des victimes.

Alain aurait dû être là, devant la gare, avec la Traction Avant mais il n'y était pas. Ce n'était guère son genre car il mettait un point d'honneur à tout faire à la perfection. Il n'y avait pas encore de téléphones publics dans les gares. Il fallait aller prendre une consommation dans un café puis humblement solliciter l'usage du téléphone. Le cabaretier vous demandait le numéro et le composait lui-même de façon à pouvoir s'informer ensuite du coût de la communication : toute une cérémonie ! Les soldats américains en permission s'en prenaient la tête dans les mains. C'était un avant-goût de la fameuse exception française, et de la devise des énarques : "Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?"

Je m'assis à la terrasse du café.

C'était encore agréable à l'époque : la circulation n'était pas assez importante pour vous envelopper dans un nuage de particules diesel et, si on voulait conduire une conversation, il n'était pas besoin de crier pour se faire entendre. Ma rencontre avec Martinet m'avait nettoyé l'esprit. J'avais presque l'impression d'être quelqu'un qui revenait d'un long voyage... du Niger, peut-être, justement. Il me semblait que je redécouvrais l'odeur du Pernod, de la choucroute et des Gauloises avec, en arrière-fond, un soupçon d'échalotes suant dans le vin blanc. L'élégance des jeunes femmes qui se dirigeaient vers la gare ou en revenaient ne cessait de m'émerveiller. Certes, si l'on pouvait faire abstraction de la stupidité (non pas individuelle mais culturelle et institutionnelle) de ses militaires, politiciens et fonctionnaires, la France était un beau pays. On pouvait encore, en ne pensant pas à tous ces gens-là, respirer un air de bonheur... surtout (pour notre région) dès que les agissements de la hyène seraient

oubliés.

J'allais me décider à téléphoner quand je vis ma voiture arriver. Alain avait dû être retenu. Un accident de la route peut-être ou des travaux. Les embouteillages étaient inconnus. Ce ne fut pas Alain qui sortit de la Traction mais André, ce qui m'inquiéta un peu. Alain s'était-il blessé ? Avait-il pris ses cliques et ses claques et donné sa démission après s'être disputé avec ma mère (qui ne l'aimait pas) ?

Je me levai, repris ma valise et allai payer au bar. André s'approchait, l'air lugubre, ce qui, en soi, ne voulait pas dire grand-chose car il avait toujours l'air lugubre. Sans dire un mot, sans même me dire bonjour, il agrippa ma valise, et la jeta dans le coffre comme s'il voulait la casser. Cette fois, il y avait vraiment quelque chose qui n'allait pas.

“C'est moi qui conduirai” lui dis-je.

Indifférent, il haussa les épaules et s'installa sur le siège du passager avant. Je me mis au volant et sortis de Rennes. La voiture était rodée maintenant et je me laissai aller au plaisir de conduire

une mécanique qui avait vingt ans d'avance sur toutes les autres, y compris les voitures américaines et celles dites "de sport". Arrivé en campagne, j'entendis une sorte de gémissement sur ma droite. Je regardai André : les mains sur le visage, il sanglotait. Nous approchions de l'une de ces aires à gravillons que les cantonniers aménagent de loin en loin et qui font d'excellents endroits pour s'arrêter, endroits populaires de nuit comme de jour à en juger par les mégots, les vieux papiers, les capotes anglaises et les relents d'excréments. Je ralentis et me garai près d'une colline de graviers bleuâtres. André s'essuya les yeux et me regarda avec un tel mélange de colère et de tristesse que j'en eus presque peur : "Désolé, Monsieur, mais la Bête a tué Marie-Louise !"

## CHAPITRE IX

À ce jour, je ne sais pas encore comment j'ai pu regagner Toucouleur. Je devais être en pilotage automatique. D'ailleurs, ce n'est pas seulement ce trajet qui demeure flou dans ma mémoire, c'est la succession des journées et des semaines, qui suivirent la mort de Marie-Louise. Il n'y eut pas vraiment d'enterrement. De *ma* fille, de leur fille, de *notre* fille, il restait si peu de choses ! Un demi-crâne, deux sandales blanches, des lambeaux de robe et de sous-vêtements trempés de sang, quelques os à demi rongés, quelques entrailles... Quand le Docteur Cotte eut terminé l'examen légal, Alain et sa femme demandèrent et obtinrent, la permission d'enterrer ces pauvres lambeaux derrière les anciennes écuries du château. Point

de tombe, point de croix. Ils plantèrent au-dessus un pied de roses trémières qui atteignit bientôt des proportions gigantesques et qu'ils regardaient pensivement de la fenêtre de leur chambre.

Ils avaient tous les deux pris un sérieux coup de vieux. Malgré mes conseils, ils ne s'accordèrent que deux jours de congé. Ils se noyaient dans un travail, qu'ils accomplissaient silencieusement. Pour moi, je devins fou ; non pas fou furieux mais fou calme, froid, obsédé, dangereux : je devais tuer la bête ! Les finances du château, la gestion de mes fermes pouvait bien en souffrir, je ne voyais que cela, je n'avais plus la force de rien entreprendre qui ait un autre but. Par contre, j'avais la force, comme Napoléon, de passer huit heures par jour à cheval.

En général, je n'aime pas beaucoup les chevaux et ceux-ci, qui le sentent, ne m'aiment pas non plus mais je me persuadai d'un jour à l'autre que la Jeep ne serait pas suffisante pour atteindre mon but. Il me fallait un moyen de

transport qui puisse me conduire partout, jusque sur les sentiers les plus étroits de la campagne et de la forêt. Mauvais cavalier, j'achetai à l'un de mes fermiers une grosse et douce jument de quinze ans d'âge qui répondait au nom de Blanche-Neige car, humour paysan oblige, elle était complètement noire !

Assez rapidement, j'en vins à lui être très attaché. Tous les matins, avec l'automatisme d'un robot, je me levais, me lavais, prenais mon petit déjeuner sans savoir ce que je buvais ou ce que je mangeais et, attrapant mon meilleur fusil, j'allais chercher Blanche-Neige. Nous nous déplaçons au pas, elle et moi : jamais de trot ni de galop ; mais, suivis des corgis, nous pénétrions partout. J'avais adopté une technique tout à fait différente de celle de Rutherford. Au lieu d'attendre qu'un fermier ou un enfant ait vu la Bête (ou ait cru la voir) afin de me précipiter vers le lieu en question et, comme la police, arriver toujours trop tard, je laissai la jument se balader au hasard, espérant que ses puissants effluves arriveraient

jusqu'à la hyène et en déclenchaient les instincts de prédateur. Certes, Blanche-Neige représentait une proie plutôt massive pour une hyène, surtout une hyène seule, privée du soutien de sa meute, mais il n'était pas impossible que l'odeur agît comme un appât.

C'étaient là des rêvasseries, presque des fantasmes. J'en avais bien d'autres car dans un esprit seul, le cerveau tourne à vide. J'emportais une sacoche avec mon déjeuner et une bouteille Thermos, de façon à ne revenir au château qu'en fin d'après-midi. Ronan, ma mère, et Nanon prenaient en pitié mon égarement. Véronique pensait que je "débloquais complètement". Ils avaient au moins la franchise de me le dire. Les habitants de la région devaient partager cette opinion mais, en fin de compte, personne ne trouvait cela très drôle. Les enfants, ceux qui gardaient les vaches, et surtout s'il y en avait parmi eux qui avaient tué la deuxième bête, étaient les seuls à me prendre au sérieux. Ils faisaient de grands signes, me demandaient d'arrêter, caressaient la

jument et les chiens puis m'offraient, de leurs mains sales, une partie de leur déjeuner que j'acceptais pour faire plaisir mais en insistant pour qu'ils partagent le mien car ces gamins étaient maigres à faire peur. Les fermiers n'étaient pas pauvres, loin de là – et le bas de laine se portait bien – mais il vivaient comme s'ils n'avaient pas le sou. Leurs enfants étaient élevés à la dure, sans affection. Je les regardais avec tristesse car je savais que, dès l'âge de quatorze ans les garçons se mettraient à jurer, cracher, fumer et “se saouler la gueule” pour “être un homme” selon les conceptions de leur tribu. Ensuite, ceux qui n'arriveraient pas à se tuer à moto épouserait la première fille qu'ils auraient fécondée après l'avoir culbutée dans un grenier à foin, et leurs enfants, à eux, seraient traités comme ils l'avaient été eux-mêmes.

Chez moi, je n'avais goût à rien. Aux repas du soir, Nanon et Raffray auraient pu me servir la même chose trois jours de suite que je ne m'en serais même pas aperçu. Véronique revenait

me voir mais j'étais incapable de la satisfaire. J'aurais aimé, tout simplement, dormir avec elle, la serrant dans mes bras. Elle en voulait bien davantage et ne faisait aucun effort pour cacher sa déception.

Moderne Don Quichotte, j'errais dans la campagne. Mon gibier me fuyait comme il l'aurait fait dans un mauvais rêve. Ma Dulcinée, toutefois, n'était pas une laide servante transformée en déesse par l'imagination poétique d'un vieillard un peu fêlé : c'était... elle avait été une véritable petite fille, vive, intelligente, adorable. Tels ces chevaliers du Moyen Âge qui se précipitaient vers les lances ennemies en hurlant "Montjoie Saint Denis !" j'avançais sans relâche mais sans but en hurlant dans mon crâne : "Vengeance, vengeance !" Ces mots semblaient rythmés par les puissants muscles de Blanche-Neige qui me faisaient monter et descendre en cadence, les saccades de ses sabots agissant comme un sinistre tam-tam.

Comment, me demandais-je souvent, avais-je pu être si insensible au

malheur des autres parents ? Il avait fallu la mort de Marie-Louise pour que l'horreur de la situation m'apparaisse clairement. Je suppose que chaque famille réagissait un peu comme moi, ne voyant et ne comprenant que sa propre douleur, n'observant celle des autres que comme une abstraction. "Vengeance !" pour eux aussi ! Mais peut-on vraiment se venger d'une bête ?

Telle une rengaine qui vous trotte impitoyablement dans la tête, je réentendais la conversation sur l'adrénaline que j'avais eue avec *ma* fille sur les marches du perron. Je me torturais en imaginant comment l'adrénaline avait dû envahir les vaisseaux sanguins de Marie-Louise et lui affoler le cœur dans les secondes qui avaient précédé sa mort, les secondes où elle avait vraiment compris ce qui lui arrivait. Dans ces moments-là, je devenais aveugle et sourd.

"Et Atalie, qu'est-ce que tu en fais ?" me demanda Nanon un soir alors que, désœuvré, je donnais de la crème aux chats en essayant d'empêcher les chiens

de les embêter.

“Tu as raison, ce n’est pas juste en ce qui la concerne.”

J’allais décrocher le téléphone quand je me ravisai. Je décidai, au contraire, de lui écrire une longue lettre pour lui expliquer ce qui se passait. Cela me prit toute la soirée car je raturais sans cesse, voulais ajouter un paragraphe ici, en enlever un autre là... Je recommençai vingt fois. Bref, ce fut un exercice thérapeutique. Nous ne nous étions jamais écrit et j’espérais un peu que ce serait le début d’une belle correspondance. Je me servais fort peu du téléphone. Je n’étais pas le seul. L’habitude des longues conversations et des mots sucrés avec la personne aimée n’était pas encore prise. Il fallait passer par *l’inter*, demander un numéro à la standardiste sans jamais savoir si elle vous écoutait ou non. Le téléphone avait beau avoir cinquante ans d’existence, il n’était pas encore, comme aux États-Unis, entré calmement dans les mœurs et dans la vie de tous les jours.

Le vingt-sept juin 1946 le ciel était chargé de nuages orageux. La lumière tamisée jetait sur le paysage une teinte jaunâtre et malade ; les insectes semblaient irritants, irrités ; les hirondelles volaient au ras du sol ; l'air était chaud, anesthésiant, l'humidité suffocante. Blanche-Neige et moi étions arrivés à un endroit mythique, peu connu des touristes : la Ferme Cuite ; mais il n'y avait pas de ferme. Quant au "cuite", les historiens de la région disaient que cela signifiait "brûlée". C'était, en fait, un sommet de colline entouré de bois, un ancien camp romain, lui-même probablement construit sur un haut lieu préhistorique. On devinait le tracé des triples fossés de défense quand on savait ce qu'on cherchait.

J'y étais venu une seule fois auparavant lors de mes balades de gamin. J'avais peut-être douze ou treize ans. J'y avais observé un spectacle inoubliable : deux belles jeunes femmes « de la ville » (comme disaient les autochtones) ; deux belles et élégantes jeunes femmes qui avaient laissé leur

automobile au bas de la colline et étaient grimpées là pour y faire un pique-nique. L'une d'elle, au-dessus de pantalons noirs, portait un tricot rouge à manches longues et à col roulé ; l'autre un corsage gris à manches courtes où batifolaient des imprimés de papillons roses, une jupe assortie au corsage (mais sans les papillons) et des chaussettes blanches. Caché derrière les arbres, je retenais mon souffle. Leur déjeuner était terminé – les reliefs du repas jonchant l'herbe alentour – et elles étaient debout. Tricot Rouge tenait en main une bouteille de vin blanc et Corsage Gris tendait son verre mais plus elle l'approchait de la bouteille, plus son amie la relevait jusqu'à la tenir à bout de bras au-dessus de sa tête. Elles ricanèrent : elles étaient saoules. Je n'en revenais pas. J'avais souvent vu des hommes enivrés, bien sûr ; ce n'est pas ce qui manque dans la région ; mais des femmes !.. surtout de si belles femmes !.. et pourtant leur ivresse n'était absolument pas vulgaire ; un peu bête peut-être mais sans rien de commun avec la dépravation

normalement associée au terme de “femme saoule”. Celle qui tenait le verre sortit la langue et celle qui tenait la bouteille embrassa cette langue du bout des lèvres puis versa le reste du vin. Plus calmes, mais chancelantes et mal assurées, elles revinrent vers leur panier de pique-nique et commencèrent à ramasser leurs affaires. Le fou-rire les reprenait lorsqu’elles laissaient tomber quelque chose. J’avais la tête en feu. Je n’y comprenais rien. Mes camarades de collège parlaient bien de “pédés” en pouffant de rire mais qu’une femme en aime une autre !... Pour un jeune garçon, la découverte du monde féminin est ainsi ourdie de moments magiques... Mon petit univers explosait.

Je descendis de cheval et m’étonnai de la clarté de ces souvenirs. Je n’avais pas attendu que les jeunes femmes retournent à leur voiture, ce jour-là. Je m’étais éclipsé le plus silencieusement possible. J’avançai maintenant vers l’endroit où elles s’étaient tenues et me surpris à tendre la main comme pour

effleurer leurs fantômes. J'aurais pu, à dix centimètres près, indiquer l'endroit où elles avaient ouvert le panier de pique-nique. Je lâchai les rênes de Blanche-Neige. Il y avait belle lurette que je ne l'attachais plus. Lorsque je m'arrêtais quelque part, elle s'en allait brouter tranquillement et revenait à l'appel de son nom. Les chiens s'égaillaient mais revenaient toujours également.

Je m'assis à l'endroit qu'avaient choisi mes demoiselles. Le dos contre un fossé doux et herbeux, c'était très confortable. De ma gibecière, je sortis un sandwich et la bouteille Thermos. Je sortis mon bouquin aussi. Je relisais *Adolphe* de Benjamin Constant. Mâchonnant les tartines que m'avait préparées Nanon, je laissais parfois mes regards se perdre entre les cimes des arbres au-dessous de moi. La région était assez peuplée mais, d'ici, on ne voyait aucune maison, aucun clocher. Les rangées de sapin, comme des lignes de crêtes en montagne, se succédaient jusqu'à se perdre en un horizon fumeux,

indistinct. J’imaginai sans peine le sentiment de solitude et même d’angoisse qui avait pu s’emparer d’une sentinelle romaine, surtout au crépuscule. “Mais qu’est-ce que je suis venu faire dans ce coin perdu ?” se serait demandé le pauvre bougre.

J’avais appuyé mon fusil sur le fossé, à portée de main et, de temps, en temps, pour que les corgis me fichent la paix, je leur jetais des petits bouts de croûte ou de couenne de jambon blanc. Le sandwich terminé, j’explorai la sacoche et y trouvai des fraises dans un bocal. Rassasié, je commençai à lire sans lire. Je me laissais bercer intérieurement par la magnifique prose de Constant comme par un chant grégorien sans avoir envie d’en pénétrer le sens. Moins intéressés par *Adolphe* que par mon déjeuner, les chiens décidèrent d’aller faire un tour. Blanche-Neige avait également disparu mais cela ne m’inquiétait pas. Je me retrouvais seul dans le merveilleux silence d’un site sauvage dont, imagination ou réalité, je savourais le mysticisme comme avaient

dû le faire les hommes préhistoriques. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais oublié ma mission, mon obsession. Je me laissai aller au confort ouaté du moment...

Un éternuement me réveilla. J'ouvris lentement les paupières et il me fallut une bonne seconde pour me rendre compte que la silhouette assise en face de moi n'était pas celle d'un chien. Nous nous regardions, figés comme des statues de sel. Tout animal scruté par un être humain finit par baisser les yeux. La hyène, pour se donner une contenance, commença de se lécher la patte gauche puis, s'étant redressée, me regarda de nouveau, la tête sur le côté comme pour dire : "Allons, remue-toi, lance-moi un bout de bois, jouons à quelque chose !" Je savais que j'aurais dû être mort de peur et pourtant, je me rendais compte que je ne l'étais pas. Lentement, très lentement, je tendis la main vers mon fusil, le saisis et le ramenai vers moi. Le regard de la hyène suivait le mouvement de ma main avec intérêt mais rien, dans l'attitude relâchée de son corps,

n'indiquait la moindre hostilité. Toujours au ralenti, j'extirpai deux cartouches de ma ceinture et les introduisis dans la chambre de tir. Le claquement du fusil au moment où je le refermai me donna un premier motif d'inquiétude. Dans le silence qui nous entourait, il avait résonné comme un coup de tonnerre. Les petites oreilles de la Bête pivotèrent légèrement. Elle se dressa sur ses quatre pattes. Allait-elle bondir ? Je ne le saurai jamais et, en tous cas, ne lui en donnai pas le temps. En un seul mouvement, je visai et appuyai sur les deux détentes à la fois. Un nuage de fumée blanche m'aveugla et, dans cet instant si court, la peur, la vraie peur, s'installa en moi, soulignée des croassements affolés d'une famille de corbeaux.

Je me levai et, instinctivement, mes doigts cherchèrent deux nouvelles cartouches le long de ma ceinture mais c'était inutile : jetée brutalement sur un côté, sa poitrine défoncée et rougie, la Bête mourait dans les derniers frémissements de ses pattes tout en dégageant une odeur âcre de viande

fraîche, de poils brûlés et de punaise des bois écrasée, odeur qui se mélangeait à celle de la poudre. Paralysé, hypnotisé, je contemplais mon œuvre pendant qu'un filet de sang coulait dans l'herbe en direction de mes bottes. Je frissonnais car, soudain, j'avais froid. Dans cette chair, ne pouvais-je m'empêcher de penser, il y a un peu de la chair de Marie-Louise et dans ce sang, qui s'approche, un peu de son sang également. Le fin ruisseau atteignit ma chaussure comme pour sceller une communion mortelle entre la Bête et moi.

Je frémis de dégoût et m'éloignai à pas vifs, courant presque, cœur battant la chamade ; mais j'entendais, non loin, et par derrière, un autre rythme, un roulement, un martèlement, un souffle puissant et je succombai presque à la panique avant de me rendre compte que c'était Blanche-Neige qui trottait pour me rattraper. Pris d'un rire hystérique, je m'effondrai sur l'herbe alors que les corgis, revenus eux aussi, me léchaient le visage.

Un peu calmé, je retournai au

château, ayant laissé mes affaires près de la hyène. Sitôt de retour, doigts tremblants, voix un peu blanche, je téléphonai à Ronan. Non, merci, je ne désirais pas retourner sur les lieux avec lui ou assister à l'autopsie mais s'il pouvait tout de même rapporter ma sacoche...

Je n'avais encore jamais eu envie de me saouler mais, à ce moment précis, j'en eus la tentation... la tentation seulement. Je me servis effectivement une généreuse rasade de Cognac mais n'allai pas plus loin. Je n'éprouvais, je m'en rendais bien compte, aucun plaisir véritable à avoir "vengé" Marie-Louise. Mon réconfort : la certitude que cette hyène ne tuerait pas d'autres enfants mais aussi la satisfaction du devoir accompli, une satisfaction triste, désabusée, et qui engendrait le plus fort sentiment de solitude qu'on puisse imaginer. Je commençais à comprendre le processus de désintégration psychologique qui entraîne l'amok en Malaisie, qui pousse les Scandinaves à hurler à la mort sur une route déserte à

deux heures du matin ou qui déclenche ce que Martinet m'avait souvent décrit comme "le quart d'heure colonial" : moments de folie passagère mais nécessaire.

## TROISIÈME PARTIE : L'APRÈS-BÊTE

## CHAPITRE I

Les choses ayant repris un semblant de normalité, je commençais à me demander si l'idée de me marier, idée que Nanon et ma mère attisaient constamment, ne commençait pas à me plaire. Mes ancêtres, y compris mon père, s'étaient mariés quand eux-mêmes ou leur famille avaient découvert "un beau parti". L'amour n'avait pas grand'chose à voir là-dedans. S'ensuivait, pour l'homme, un petit harem, constamment renouvelé, de bonniches et de filles de ferme. Les épouses de ces ancêtres, refusant de considérer que c'était peut-être le manque d'amour qui poussait ainsi leur mari à être volage, produisaient un héritier ou deux puis se recroquevillaient dans un monde bien à elles, fait de

mélancolie et de dévotions, à moins qu'elles se transformassent elles-mêmes en libertines.

Je ne voulais pas ce genre de mariage. Rompant avec la tradition, je voulais avant tout quelqu'un qui puisse partager ma vie et je croyais l'avoir trouvé. Mon impuissance temporaire s'étant évaporée, je n'envisageais aucun problème de ce côté-là. Malheureusement, et alors que j'essayais de me rapprocher de Véronique et de lui offrir ce qui, croyais-je, avait toujours été son ambition, elle se faisait de plus en plus distante, venait me voir de moins en moins souvent. Elle avait toujours fait l'amour à une vitesse qui me désarmait mais, au moins, elle le faisait avec gaieté et une gestuelle qui trahissait son affection : gros câlins, grognements de bonheur, baisers passionnés. Après la mort de la troisième Bête, Véronique venait strictement pour jouir, ce qu'elle faisait avec sa frénésie habituelle mais sans aucune tendresse et sans même essayer de me satisfaire. C'était aussi mécanique que si elle s'était

servie d'un godemiché.

Dans ces conditions, j'hésitais à parler mariage. Je m'étais peut-être fait des illusions, pensais-je. Péché d'orgueil : ce n'était pas à ma présence que Véronique aspirait plus que tout. Pourtant, elle m'avait bien dit qu'elle m'aimait après l'enterrement de René !... Il faut croire qu'elle avait changé d'avis. Je n'étais plus le mari potentiel mais seulement un jouet dont elle se souciait comme d'une guigne... Elle devenait tellement indifférente à tout, sauf à son plaisir, que Nanon dut parfois faire demi-tour alors que, venant me voir dans mon bureau, elle y tombait sur un accouplement évoquant davantage les gallinacés que les êtres humains.

“Mais enfin, Véronique, qu'est-ce qui ne va pas ?” lui demandais-je régulièrement, espérant trouver un indice dans des yeux dont le regard semblait distant et mort.

“Aucun problème. Tout va très bien !”

“Madame la Marquise...” ajoutais-je, mais sans jamais amener le moindre sourire sur ses lèvres.

Je dois, à ce stade, sauter quelques semaines sans importance... non, à la réflexion, ce furent des semaines extrêmement importantes car elles me permirent, mais aussi à tous les habitants de la région, de revenir à la routine d'une vie normale où la peur de la Bête n'existait plus. Cette troisième bête avait bel et bien été la dernière. On sentait que la population commençait à se détendre mais je me demanderai toujours s'il n'y eut pas, dans cette paix retrouvée, comme dans celle qui avait suivi le départ des Allemands, une pointe de déception car la vie de tous les jours paraît parfois bien fade après des périodes de danger et d'imprévu.

On en revenait, pour épicer le ronron quotidien, à se disputer avec le voisin pour une clôture endommagée, pour un chien qui harcelait des moutons... et pourquoi, ne cessais-je de me demander, ces chèvres et ces moutons avaient-ils été systématiquement épargnés par les hyènes ? Pourquoi aucun fermier

n'avait-il jamais rien perdu, pas même un misérable canard ? Ronan et moi évoquions souvent cette énigme qui, liée au manque de traces, nous donnait, comme à d'autres, le sentiment que toute cette histoire n'était pas terminée. Ronan, d'ailleurs, ne quittait pas Bain-de-Bretagne, à la grande surprise de certains. "Il se plaît bien par ici !" disaient mes fermiers en riant. "Il aime trop la cuisine de Raffray !" ajoutaient certains autres et il est vrai que Ronan et moi passions de plus en plus de temps ensemble. J'étais reconnaissant de sa présence et des soirées que nous partagions. Il était content de pouvoir se confier à moi. Nous avons adopté des rôles de soutien psychologique réciproque. C'est cela, en somme, l'amitié.

J'avais gardé de mon père l'habitude de me doucher, de me raser et de m'habiller pour dîner. Je ne parle pas de queue de pie, de chemise à jabot ou de nœuds papillons mais de chaussures au lieu de pantoufles, de pantalons propres, chemise blanche, boutons de

manchettes et cravate. Pas de veste toutefois mais certainement une pince en or pour éviter que la cravate n'ait la tentation d'aller voir ce qui se passait dans l'assiette. Ronan aussi faisait des efforts vestimentaires. J'enviais sa silhouette élancée. Tout lui allait si bien ! Il avait, en particulier, un tour de taille étroit, une force peu commune et surtout une souplesse et une élégance de gymnaste. Jamais je n'aurais eu, comme lui, la discipline intérieure qu'il s'imposait : vingt minutes de petite foulée, suivies de pompes, abdominaux et autres exercices tous les matins à des heures indues, suivis encore, après sa douche, de sessions de respiration contrôlée et de méditation dans la position du lotus. Il arrivait généralement chez moi vers dix-neuf heures, vêtu de pantalons beiges ou brun clair qui lui moulaient parfaitement des fesses étroites. Ses chaussures marron étaient toujours impeccablement cirées et il portait, en général, une chemise blanche sans cravate, col ouvert.

Si l'on excepte la présence de Ronan, j'avais, comme tout le monde, repris mes habitudes non pas d'avant-guerre mais d'avant-Bête. Une fin de semaine sur deux à Paris avec Atalie, la gestion des fermes et de la forêt, la remise en état de la cave et des vins, mais aussi le plaisir de penser que le téléphone ne sonnerait plus pour annoncer, encore une fois, quelque horrible nouvelle. Les portes-fenêtres grand ouvertes, je me laissais souvent glisser dans un rêve éveillé alors que, un livre sur les genoux, mes regards se perdaient au-delà de la terrasse dans les frondaisons de la forêt puis, encore au-delà, dans le ciel et les nuages. Mes chiens somnolaient à mes pieds, les chats dormaient sur des coussins. Que demander de mieux ?

J'avais gardé Blanche-Neige. Elle coulait des jours heureux, à la retraite. Alain s'en occupait. Il reprenait goût à la vie lui aussi et je l'avais même entendu siffloter. L'attitude de Viktoria, qui sortait rarement, était plus difficile à cerner. J'avais, naturellement,

recommencé à rendre visite à mes fermiers et à inspecter les allées coupe-feu de la forêt mais, bien que je prisse parfois la Jeep, c'est vers Blanche-Neige que je me tournais le plus souvent. Les deux avaient leur utilité, d'ailleurs. La Jeep était mieux adaptée aux entrées dans les cours de ferme où de gros chiens, rendus méchants à dessin, avaient tendance à inquiéter la jument, tandis que cette dernière était idéale pour emprunter les petits chemins de campagne et les endroits les plus escarpés ou les moins entretenus de la forêt. Blanche-Neige me revoyait toujours avec plaisir, sans cela elle ne serait pas venue vers moi chaque fois que j'allais la chercher.

Comme un fumeur qui s'arrête et retrouve saveurs et odeurs, ou encore comme un grand malade qui, par miracle, se retrouve en convalescence, je me surprénais à apprécier les aspects les plus humbles de la vie : les effluves de cire sur les meubles, le goût de la cuisine de Raffray, la douceur du pelage de mes chats et de mes chiens et, plus que tout

peut-être, la senteur sensuelle et fraîche de Véronique qui me fascinait d'autant plus que cette dernière se préparait à me quitter, du moins le pensais-je. Elle ne mettait jamais de parfum mais il lui suffisait de se tenir debout devant mon bureau pour que j'en sois bouleversé, tant les faibles effluves qui se dégageaient d'elle me transportaient de désir. C'était un mélange enivrant de peau lisse et chaude, récemment savonnée et de coton impeccablement repassé, souligné – réalité ou imagination ? – des subtiles émanations de son vagin.

J'aimais aussi, de temps en temps, aller faire les courses avec Raffray et bien m'en prit car, sans le savoir, je bénéficiais alors des derniers plaisirs que peut donner une alimentation non encore industrialisée. Les épiceries sentaient vraiment les épices mais aussi les sardines salées, la morue et bien d'autres produits plus ou moins mystérieux ; dans les charcuteries, pâtés, jambons fumés, boudins et saucissons de toutes sortes formaient

une véritable symphonie olfactive. La viande avait du goût. Nous n'étions pas encore au stade, hélas trop familier, où l'on peut voir cinquante vaches, embourbées jusqu'aux genoux, dans un champ qui ne saurait en nourrir plus de cinq ; ou encore, là où il n'en faudrait qu'une douzaine, des centaines de cochons enfermés dans d'immenses hangars et dont la puanteur s'étale sur un demi-canton.

L'été 1947 s'annonçait magnifique. La Bête était morte, bien morte. On en parlait toujours au singulier comme si les trois hyènes n'avaient été qu'une multiple émanation de la même, une Trinité infernale. Le bonheur n'est pas la lumière au bout du tunnel : c'est la lumière entre deux tunnels. Le suivant approchait.

## CHAPITRE II

Coup de téléphone. D'une voix sobre, Ronan m'annonçait la mort de Marjeval. Cette mort ne m'étonna guère car, entouré de toute cette graisse, son cœur avait dû flancher. Ronan ne raccrochait pas. Je sentais qu'il avait autre chose à me dire.

“De quoi est-il mort ?” demandai-je

“Dans son lit mais c'est un meurtre. Écoute, on se revoit ce soir ?”

“Un meurtre ?”

“À ce soir !”

Pensif, je raccrochai. Aucun doute dans mon esprit : il s'agissait d'un règlement de compte entre un ancien résistant et un ancien collabo. Dans son lit... empoisonné alors ? Ou étranglé ? Mais on peut également tuer quelqu'un d'un coup de fusil dans son lit, bien

entendu. Maintenant que Marjeval était mort, je me sentais libre, pour la première fois, d'appeler Véronique au téléphone. Je lui présentai mes condoléances. Elle respirait profondément et me répondit sans pleurer mais avec un petit filet de voix tremblant que je ne lui connaissais pas. Viscéralement, je ne voulais pas assister à l'enterrement d'un suppôt de Pétain mais je l'aurais fait si elle me l'avait demandé. Il faudrait attendre les résultats de l'autopsie avant de parler d'enterrement mais de toutes façons, elle était catégorique : elle ne souhaitait pas ma présence. Je n'avais aucune idée du temps qu'il lui faudrait pour dominer son chagrin, si chagrin il y avait car, avec moi, elle n'avait mentionné son père qu'une seule fois pour me dire qu'il ne la laisserait pas aller à Paris. Psychologiquement, je me sentais tout à fait préparé à ne pas revoir Véronique pendant longtemps ou alors simplement sur des bases platoniques.

La façon dont on regrette la mort d'une autre personne est une expérience

bien individuelle et qui affecte chacun différemment. L'âge, la maladie, ne changent pas grand-chose. Si ma mère mourait, me demandais-je, comment me sentirais-je ? On regrette souvent, paraît-il, de n'avoir pas été plus affectueux avec le cher (ou la chère) disparu(e). J'avais tant essayé, pourtant ! Je n'avais rien à me reprocher de ce côté-là. Non, il faudrait peut-être que ce soit moi qui meure le premier pour que ma mère regrette de ne pas m'avoir aimé. Je n'avais pas envie de tenter l'expérience. Je parlerai à Véronique, me disais-je. Je découvrirai quels étaient ses véritables sentiments envers son père. Cela me donnera l'occasion de mieux la connaître.

Ronan arriva vers dix-neuf heures, l'air piteux comme un chien battu. Il sonna et, quand Nanon lui ouvrit, resta debout sur la terrasse. "Demandez à Émile de venir" murmura-t-il. "Nous devons dîner ensemble mais après ce que j'ai à lui dire, il ne voudra peut-être pas me recevoir."

"Qu'est-ce que c'est que cette mise en

scène ?” Grommelai-je en suivant Nanon et en me dirigeant vers la grande porte.

Ronan avait du mal à me regarder dans les yeux. “J’ai dû arrêter Véronique” parvint-il à déclarer, les dents serrées. “Elle est en garde à vue. Si tu ne veux pas que j’entre, je comprendrai.”

“Ne sois pas ridicule ! Viens, tu m’expliqueras.”

Je dois avouer que pendant que nous nous dirigeons vers le salon, je me creusais la cervelle pour imaginer ce qui avait bien pu mener à cette arrestation. Des trucs idiots me passaient par la tête : cleptomanie, insultes à un représentant de l’ordre, braconnage... Ronan ouvrit la bouche mais je levai la main : “Apéritifs d’abord et tu t’assoies bien sagement. Qu’est-ce que tu prends ?”

“Un martini américain comme tu sais si bien les faire.”

J’en préparai deux et m’assis face à Ronan. “Alors ?”

“Alors Véronique a tué son père !”

“Quoi ! Tu es sûr ? C’est une blague ! Comment... comment le sais-tu ?”

Comment a-t-elle fait ? Elle a avoué ?”

Heureusement, pensai-je, que je suis assis. Si j'étais resté debout, mes jambes, je le savais, seraient devenues molles. Ronan me laissa le temps de digérer la nouvelle avant de reprendre : “Voilà : à l'autopsie, nous avons découvert que le sang de Marjeval était plein d'eau de Javel et aussi de bulles d'air, le tout injecté maladroitement avec une grosse seringue de vétérinaire. On a retrouvé la seringue dans le tiroir de la table de nuit de Marjeval. Il y restait de l'eau de Javel et, sur le verre, des empreintes que nous avons comparées avec celles de Véronique et des garçons de ferme. Tu devines la suite !”

“Mais comment aurait-elle pu ? Il ne lui a quand même pas tendu le bras en disant : ‘Vas-y, ma chérie, tue-moi !’”

“Il était saoul comme une bourrique. Il n'aura certainement rien senti. C'est cela qui est grave en un sens. Elle ne pourra jamais plaider l'autodéfense.”

J'avais envie de vomir. J'arrivai pourtant à me contrôler. Je portai mon martini à mes lèvres avec une main

tremblante.

“Mais enfin, pourquoi ?”

“Ça, elle ne l’a pas dit ! On l’apprendra à l’instruction.”

“Je n’ai plus d’appétit.”

“Moi non plus.”

Malgré tout, et par habitude, nous nous dirigeâmes tous les deux vers la salle à manger où nous attendait une soupe à l’oignon suivie d’un ragoût de mouton, le tout absolument délicieux. J’avais honte de pouvoir manger. Ronan aussi peut-être car nous ne prononçâmes pas dix paroles de tout le repas. Alors qu’il mettait son manteau, je demandai : “Je peux aller la voir ?”

“Non. Il est interdit de recevoir des visites pendant la garde à vue.”

“Tu me tiens au courant, quand même ?”

Il hocha la tête et disparut dans l’obscurité. Je n’avais pas encore, et pour cause, d’éclairage halogène automatique anti-intrus. J’entendis les pas sur les gravillons de la cours puis le claquement de portière de la voiture.

Véronique serait bientôt en détention préventive et je m’apprêtais à

aller la voir. Comment fait-on pour aller voir une détenue à la prison des femmes de Rennes ? Comment connaître les heures de visite ou peut-être seulement les jours ? Allais-je me retrouver dans une salle d'attente crasseuse, au sol jonché de mégots, avec, assis sur des bancs, des maris et des frères à la mine patibulaire mais aussi des sœurs et des mères au visage dur et au maquillage outrancier ? Devrais-je apporter des fleurs ou des chocolats, comme à une malade ? Et mes habits ? Ne jureraient-ils pas ? Ne me ferais-je pas insulter, cracher au visage et même brutaliser ?

Je me faisais du souci pour rien. Ronan, à qui je téléphonai, me dit que Véronique ne voulait pas me recevoir, ni moi ni un autre. Cette fois, je sentis des larmes perler au bord de mes paupières. Ainsi, mes pressentiments avaient été corrects ! Elle ne m'aimait plus, et cela au moment précis où elle avait le plus besoin de soutien et d'affection ! Je n'avais vraiment été qu'une passade !

### CHAPITRE III

Juin 1947, trois ans après le Jour “J”, deux ans après ma libération. Dans une chaleur étouffante, le prétoire de Rennes sentait la cire, la poussière et la sueur. Sans l’influence de Ronan, Alain et moi n’aurions jamais eu de place. Le premier jour, la foule des spectateurs avait fait la queue depuis cinq heures du matin. Les jours suivants, ce fut bien pis. On en refoulait à chaque fois. Le service d’ordre devait empêcher les gens de se battre. À la sortie, les photographes, avec leurs énormes flashes à ampoules, parfois plus encombrants que l’appareil lui-même, se bousculaient sans ménagement pour prendre des clichés des avocats, de l’avocat général et, s’ils avaient beaucoup de chance, de Véronique elle-même, sortie hâtivement

par une porte de secours et embarquée sans cérémonie dans un panier à salade.

Le président de la cour d'assises eut beaucoup de mal à établir l'ordre et dut plusieurs fois menacer de faire évacuer la salle. De temps en temps, lors de certaines révélations de Véronique, il y avait des meuglements de foule, des cris de haine, des gémissements désespérés. Alain, à un moment donné, s'évanouit sur son siège. Le lendemain, il ne revint pas. Moi non plus.

Pas une seule fois Véronique n'avait tourné la tête pour voir si j'étais là. Alors, à quoi bon ?... Seule devant tous ces hommes, elle était apparue, vêtue d'une petite robe noire que je ne lui avais jamais vue. Elle s'était tenue bien droit et, comme ne cessaient d'écrire les journalistes, "son visage ne trahissait aucune émotion". Les questions, les réponses, les effets de manche, le cabotinage qui perçait dans les tirades faussement indignées, qu'elles vinssent de la défense ou de l'accusation, tout m'avait écoeuré, tout avait accru la distance qui s'était creusée entre moi-

même et cet être plein de rires et d'effronterie, que j'avais embrassé, caressé, adoré, dont j'avais cru faire mon épouse et qui ne voulait plus de moi.

Elle avait tout avoué. Ronan me montra la déposition finale de Véronique. Dans cette déposition – une copie au carbone que Ronan avait obtenue du greffier au risque de compromettre leur carrière à tous les deux – elle répondait aux questions du juge d'instruction. Il fallait ensuite, à partir de ce texte dépouillé, imaginer les silences, les hésitations, les encouragements du juge, les interruptions, les larmes...

Déposition écrite de Véronique :

*Pendant la guerre, mon père s'était lié d'amitié avec un officier de la Wehrmacht, le général Otto von Neigemen. Il avait un aide de camp, Hermann, qui était si propre et si courtois que lui et moi étions devenus amants. Dans le civil, le général était vétérinaire et il avait sauvé, d'un zoo français bombardé, trois petites hyènes, pas plus*

*grosses que des rats. Il leur donnait le biberon. C'était touchant. Quand on le voyait faire, on oubliait qui il était et ce que nous étions devenus. Il avait appelé ses trois bébés Karl, Rudolf et Hjalmar, trois noms masculins car, disait-il, toutes les hyènes sont mâles, même les femelles. Elles ont grandi comme des chiens. Elles se mêlaient aux chiens et avaient des réactions similaires. Comme eux, elles étaient joueuses, très affectueuses et aussi très intelligentes. Vers la fin de la guerre, Otto nous a réunis tous dans le salon, un jour ; nous, c'est à dire mon père et moi et les trois garçons de ferme : Julien, Laurent et Loïc.*

*- Che m'en fais, maintenante mais faire pien attentzion : cette soldaten qui fiennent derrière nous sonte SS. Très tifférente, très, très tifférente. Alors, pas afec parle, pas afec rire, pas raconter histoires trôles sur les Allemands et pien cacher petites chéries. Si Gott le feux, che pour prendre les, viendrai quand la paix nous afons !*

*Il nous a serré la main solennellement. Il avait les larmes aux*

*yeux. Hermann m'a serré dans ses bras. Lui, il pleurait sans retenue. Moi aussi. Il avait promis d'écrire mais je n'ai plus jamais entendu parler de lui.*

*Vous l'aimiez ?*

*Oui et non. Je savais qu'il était l'ennemi. Je savais qu'il était marié mais c'était l'homme le plus civilisé que j'avais jamais rencontré. Comme Otto, il prenait une douche ou un bain et changeait de sous-vêtements tous les jours, se brossait les dents après chaque repas, était impeccablement rasé, mettait de l'eau de Cologne... et puis, contrairement à son Général, il parlait très bien le français et il lisait énormément. Presque tous les livres de la bibliothèque de mon père y sont passés et il aimait en parler avec moi. C'est lui qui m'a donné l'amour des livres mais c'est lui aussi qui m'a enseigné l'hygiène intime, la propreté corporelle. C'est lui qui m'a donné, si vous voulez, la fierté d'être propre. Surtout, il jouait du piano. Il l'avait accordé car on ne s'en était pas servi depuis... je ne sais*

*pas. Peut-être qu'on ne s'en était jamais servi. Il jouait et il chantait des lieder de Schubert. Je ne comprenais pas les paroles mais parfois je pleurais en l'écoutant. Il faisait éclater le monde dans lequel je vivais. Dieu sait si j'aime la région par ici, la vie à la campagne, la forêt, la chasse, la pêche, la nature, les chiens... mais Hermann m'a fait voir qu'il y avait autre chose.*

*Après le départ de nos "invités", mon père a continué à s'occuper des hyènes. Nous étions effarés de la façon dont elles ont commencé à broyer des os au fur et à mesure qu'elles grandissaient. Si on donnait un gros os à un chien, il se faisait les dents dessus pendant des heures puis allait peut-être l'enterrer pour continuer plus tard. Les hyènes mangeaient les os comme s'ils avaient été de la viande, avec des craquements horribles. Le tout était avalé en deux minutes. On s'est toujours demandé comment il se faisait qu'elles ne souffraient jamais de perforations ou d'occlusions intestinales mais, en même temps, on se rendait compte du dégât que*

*de telles mâchoires pouvaient faire à un être vivant. Un gros chien peut déjà briser un os du bras ou une cheville mais une hyène peut arracher et sectionner un membre ! Elles ne nous ont jamais fait le moindre mal, pourtant. Elles étaient faciles à dresser, très douces, très obéissantes, très affectueuses.*

*Et, après la guerre, elles ont commencé à tuer des enfants ?*

*Pas exactement. Enfin oui... et non. Mon père les entraînait à attaquer mais ni plus ni moins que nous le faisons avec les chiens. Il faut qu'ils obéissent. Il faut pouvoir les retenir.*

*Il les aurait donc entraînées à attaquer des enfants ?*

*Oui, c'est vrai.*

*Mais enfin, dans quel but ?*

*Voilà... C'est pas facile à dire. Mon père devenait étrange. Souvent il allait au*

*bordel ou bien, il ramenait une ou deux prostituées chez nous. Il en amenait aussi pour les garçons de ferme. Il voulait des filles de plus en plus jeunes. Un jour, il a demandé à Loïc de faire attaquer la Denise par une hyène. Une sorte de répétition générale, je suppose. Je ne savais même pas ce qui se passait à l'époque.*

*Ce que vous racontez n'a aucun sens, Mademoiselle. Voulait-il violer ces jeunes filles ?*

*Oui.*

*Alors, qu'est-ce que la hyène vient faire là-dedans ? Et qu'est-ce que Loïc vient faire là-dedans ?*

*Les trois garçons de ferme avaient aidé mon père à dresser les hyènes, tout comme ils avaient dressé les chiens. Loïc était le pire des trois. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre ce qui se passait mais, petit à petit, les garçons de ferme ne se cachaient plus, ne se*

*taisaient plus. Ils parlaient librement devant moi, surtout lorsqu'ils s'enivraient. Après la mort de la petite Jeanne, nous avons éloigné les chiens mais nous avons gardé les hyènes. Notre ferme est sur l'emplacement d'un ancien château, avec tout un réseau de tunnels dont certains font plusieurs kilomètres de long.*

*Vous vous moquez de moi ou quoi ?*

*Non monsieur le juge. Allez demander aux historiens du Moyen Âge et ils vous diront, par exemple, que le château de Clisson était relié par tunnel au château de Nantes, à vingt-cinq kilomètres de là.*

*Impossible ! La technique de construction d'un tunnel de vingt-cinq kilomètres n'existait certainement pas au Moyen Âge !*

*Mais si, monsieur le juge ! Je vous indiquerai où ils sont. Je vous montrerai. Ce ne sont pas des tunnels très profonds. Quand ils passent sous les bois ou les*

*fourrés, on peut facilement y faire des trous pour respirer, rentrer, sortir etc... puis on rebouche. C'est pas sorcier.*

*Alors les hyènes étaient cachées dans les tunnels ?*

*Sous l'ancien château, oui. Loïc les emmenait aussi parfois en camionnette. Lui et la hyène, ils se cachaient. La hyène tuait un enfant, en mangeait la moitié – elles se gavent, vous savez ! – puis remontait dans la camionnette. Le soir, Loïc et mon père riaient comme des fous en pensant qu'on chercherait des traces, qu'on n'en trouverait pas, qu'on se ramènerait avec des voitures de Police, ambulance etc... et qu'on ne penserait jamais à chercher des traces de pneus. D'ailleurs, par précaution, les pneus étaient changés avant chaque expédition : on mettait des pneus complètement lisses puis après, on remettait les pneus d'origine.*

*Vous dites "on". Vous saviez ce qui se*

passait ?

*Petit à petit, j'ai compris ce qui se passait.*

*Je vous redemande : pourquoi, pourquoi ces meurtres ?*

*Mon père voulait faire des diversions. Quand il a violé la petite Jeanne, il l'avait d'abord prise en stop puis amenée ici. Après, il l'a dépecée puis a donné à manger aux hyènes et enfin a demandé à Loïc d'aller jeter le reste dans un chemin, près de chez elle.*

*Ça explique pourquoi on en a retrouvé si peu. Comme vous dites, les hyènes se gavent mais il était tout de même impossible qu'un seul animal mange toute une jeune fille !*

*Un jour, avec Loïc, mon père a suivi une adolescente qui venait d'arriver dans la région et avait trouvé un emploi à la laiterie. Ils l'ont assommée à la matraque et l'ont mise à l'arrière de la camionnette.*

*Quand elle est revenue à elle, dans l'un des sous-sols, mon père l'a laissée aux garçons de ferme "pour qu'ils s'amuse un peu" disait-il mais moi, je crois que c'était pour qu'ils se sentent complètement impliqués et qu'ils n'aillent pas le dénoncer. Le lendemain, d'après Loïc et les deux autres, il l'a attachée à un établi et l'a violée pendant qu'il lui coupait la tête. Vous trouverez certainement des traces de sang sur cet établi. Mon père a demandé à Loïc d'aller remettre le corps et la tête quelque part et d'emmener une hyène avec lui pour qu'elle mange une partie du corps mais, au dernier moment, Loïc a entendu des gens qui arrivaient si bien que le corps est resté intact. Il a jeté la tête un peu plus loin.*

*Ce genre de chose s'est produit plusieurs fois ?*

*Oui, je suppose, surtout au moment où Monsieur d'Astel a engagé l'un de ses cousins pour venir tuer la Bête. Mon père s'est beaucoup amusé à ce moment-là.*

Et la petite Marie-Louise ? Votre père en voulait-il à Monsieur d'Astel ou au couple Georgeais ?

Non, ça, c'était un accident. La hyène a simplement descendu la colline. Elle s'était échappée.

Pourquoi n'avez-vous jamais dénoncé votre père ?

Vous voulez rire ! On ne m'aurait pas crue et mon père se serait vengé sur moi. Où serais-je allée ?

On vous aurait protégée.

Vous êtes un hypocrite, Monsieur !

Attention à ce que vous dites, Mademoiselle !

Ah oui ? Et qu'est-ce que je risque de plus ? Deux peines de mort au lieu d'une ? Je maintiens que vous êtes un hypocrite car jamais ni vous ni personne d'autre ne m'aurait protégée et vous le

*savez pertinemment. On m'aurait prise pour une folle et si mon père l'avait su, c'est moi qu'on aurait retrouvée, le lendemain, à demi dévorée, dans un buisson quelconque.*

*Passons, passons... Mais enfin, si vous vouliez tuer votre père, pourquoi avoir attendu que les trois hyènes soient mortes ? Si vous l'aviez fait plus tôt, vous auriez au moins l'excuse d'avoir voulu sauver des vies humaines !*

*C'est la façon dont mon père, Loïc et les deux autres me regardaient ; surtout quand ils se saoulaient. Je savais que je serais leur prochaine victime. Il ne restait personne d'autre.*

*N'aviez-vous pas peur que les garçons de ferme se vengent de vous par la suite ?*

*Non. Je ne pensais pas qu'ils me soupçonneraient d'avoir tué mon père. Je ne pensais pas non plus qu'on ferait l'autopsie de quelqu'un qui était mort dans son lit ; et puis, je devenais leur*

*patronne. Qu'est-ce qu'ils auraient fait sans moi ? J'ai peut-être eu tort, bien sûr. Effectivement, ils auraient pu me tuer plus tard. Ça, on n'en saura rien.*

*Lorsque Monsieur d'Astel a tué la troisième hyène, que faisait-elle à la Ferme Cuite ? Autant que l'on sache, il n'y avait pas d'enfants dans les environs, ce jour-là.*

*On ne me demandait pas mon avis. Je ne sais pas qui a pris la décision d'emmener la hyène à la Ferme Cuite ni pourquoi. C'est ou mon père ou Loïc, ça ne peut être personne d'autre.*

*On lui demandera, à votre Loïc. Il ne perd rien pour attendre, celui-là. Croyez-vous qu'il ait voulu se débarrasser de Monsieur d'Astel ?*

*C'est possible. Je n'en ai aucune idée.*

## CHAPITRE IV

Véronique fut condamnée à la détention à perpétuité. On ne plaisantait pas avec le parricide en ce temps-là, quelles que soient les raisons. Si elle avait été majeure, c'est à dire si elle avait eu au moins vingt et un ans à l'époque, elle eût été guillotiné. Loïc, lui, fut bel et bien guillotiné discrètement, un matin, à Paris. Les deux autres valets de ferme échappèrent de peu au bagne, qui ferma cette année-là mais écopèrent, eux aussi, de la prison à perpétuité. Je suppose qu'ils furent libérés dans les années soixante-dix mais cela ne m'intéresse guère.

Sans héritiers, la ferme de Marjeval devint propriété de l'État qui la revendit à la chandelle. Le lieu étant plus ou moins considéré comme maudit par les

autres fermiers, je l'achetai pour une bouchée de pain. Je récupérai ainsi mon Hispano-Suiza. Je ne m'en sers plus, bien sûr, mais je l'ai gardée, et je la prête pour les mariages où elle a beaucoup de succès. Je mis sur la ferme un jeune couple d'Anglais qui voulaient, selon leurs propres termes, "quitter la fourmilière". Ils firent merveille, apprirent à s'adapter aux mœurs et méthodes de la région tout en apportant leur lot d'idées nouvelles.

Comme lors de sa détention provisoire, j'essayai d'aller voir Véronique. Comme la première fois, ce fut peine perdue. Elle refusait toutes les visites, qu'elles vinssent de Ronan ou de prêtres ou autres bonnes âmes bien intentionnées. Même chose pour les lettres. Elles m'étaient toutes renvoyées. À la longue, je me lassai, bien sûr. Au sortir de ces deux années de cauchemar personne ou presque n'était plus comme avant : Alain et Viktoria, moi-même, les familles qui avaient perdu un enfant, les enfants qui avaient tué la Bête ou même simplement ceux qui, n'étant pas

directement concernés, avaient vécu et survécu au milieu de tout cela.

Ronan était parti. Il réapparaissait de temps en temps mais il travaillait à Rennes. Venir dîner chez moi ne lui n'était pas aussi facile qu'avant. Je fis tout de même la connaissance de sa fiancée, Géraldine, une femme menue, aux cheveux noirs, coupés très courts. Comme on me l'avait souvent dit, elle ne paraissait pas son âge. La première fois qu'ils vinrent tous les deux au château, Géraldine s'enthousiasma comme une gamine. Elle eut le coup de cœur pour la bibliothèque et l'ours du grand palier mais réserva sa véritable admiration pour les vieux crus de Bordeaux, Bourgogne et vins du Rhône qu'elle repéra dans le cellier. Je sus alors immédiatement ce que je lui offrirais comme cadeau de mariage. Géraldine et Ronan s'épousèrent huit mois plus tard. Je leur donnai une caisse de Château Haut-Brion 1927 mais aussi une caisse d'Aloxe-Corton 1945 en leur recommandant de ne pas y toucher pendant au moins trois ans.

J'assistai au mariage ; mariage civil mais avec tout le tralala des robes de circonstance pour la mariée et les demoiselles d'honneur. Tenue de pingouin pour les hommes, montagnes de fleurs, gâteau immense et j'en passe. Le bâtiment de la mairie était flambant neuf et le maire sautillait de joie et disait à tous ceux qui avaient un appareil : "Prenez une photo de moi : c'est le premier mariage dans les nouveaux locaux. Je veux un souvenir !"

En rentrant, je pris une décision. J'irais demander la main d'Atalie. Ce n'était pas simplement le fait qu'il ne me restait personne d'autre. Il y avait un peu de cela, bien sûr ; mais je me rendais compte que j'avais été trop avide, trop exigeant. Si un homme attend de rencontrer la femme parfaite – et la même réflexion est valable pour les femmes qui cherchent un mari – ils pourront tous les deux attendre fort longtemps ; si longtemps qu'ils se retrouveront au cercueil avant que le miracle ne se produise. Je savais qu'Atalie s'ennuierait facilement à

Toucouleur mais j'étais alors décidé à lui offrir un compromis et à lui proposer de passer plus de temps à Paris. Je pourrais même pensais-je, y acheter pour nous deux un appartement plus vaste et plus confortable que le sien. Et puis, qui dit qu'elle ne s'adapterait pas à la campagne ? Je la sous-estimais peut-être en ce domaine. Plus j'y pensais, plus ma résolution était prise. J'irais voir Atalie comme s'il s'agissait d'une fin de semaine semblable aux autres ; rien de spécial au programme ; puis je l'emmènerais chez un bijoutier pour y choisir une alliance. Foin des fiançailles ! J'étais impatient de contempler le sourire qui s'étalerait sur son visage et de goûter sa réaction au moment où elle se rendrait compte que l'ambition qu'elle couvait depuis des années allait enfin se réaliser. J'allais, "me ranger" comme auraient dit Nanon et ma mère. Quel soulagement, en fin de compte ! Je ne sentais plus le sol sous mes pieds.

Le vendredi qui suivit le mariage de Ronan et Géraldine, je pris le train pour Paris. L'air était frais pour la saison, avec

un petit vent du nord propre et pur sous un ciel délicatement bleu. J'allai d'abord au Ritz, comme d'habitude, puis, à l'heure où Atalie sortait habituellement du travail, je fis appeler un taxi et donnai l'adresse de ma future femme. "Ma femme !" Cela sonnait bien, tout de même ! Cela faisait doux, permanent, stable, même si, pour tant de couples, la réalité restait bien différente !

Au fur et à mesure que je grimpais le vieil escalier sombre aux tons gris/bruns si familiers, j'avais, au fond de l'estomac, la pénible sensation que quelque chose n'allait pas. C'était... voilà, c'était l'odeur de choux bouilli, odeur pas désagréable en elle-même mais qui, en un sens, ne faisait pas partie de l'immeuble. Je me sentais pris dans un tourbillon paralysant de "déjà vu". Au premier jour de ma libération et de mon arrivée à Rennes, alors que je regardais avec mélancolie les fenêtres de l'appartement où avait vécu mon ami disparu, une odeur de choux m'avait assailli ; odeur qui ne venait pas nécessairement de cet appartement-là

mais qui était présente jusque dans la rue, odeur associée à la tristesse des rêves perdus.

Je m'arrêtai devant la porte d'Atalie. L'odeur venait bien de là. Je vérifiai le numéro sur le linteau au cas où, par distraction, je me serais retrouvé à un autre étage. La porte s'ouvrit brusquement avant même que je frappe, et je sursautai. Une petite femme, légèrement grassouillette, les cheveux en rouleaux me regardait avec effarement tout en nouant les pans d'une grosse robe de chambre brune et rouge. Elle me demanda sèchement ce que je voulais. Je répondis en bégayant que je m'étais peut-être trompé d'appartement.

“Vous cherchiez Atalie Vincent ?” Il n'y avait aucune chaleur dans le ton de sa voix mais, tout de même, un peu moins d'animosité.

“Oui... effectivement, je la cherchais.”

“Alors, si un jour vous apprenez où elle se cache, celle-là, ne vous gênez pas pour me le dire. Je reçois des lettres pour elle. Je les ramène à la Poste mais ils ne savent pas où elle est non plus. Elle

aurait quand même pu penser à ça, non ?”

“Je...”

“Vous ne vous sentez pas bien ?” Puis, soudain, adoucie : “Si j’avais un beau monsieur comme vous, c’est pas moi qui serais partie sans laisser d’adresse !”

Ce compliment, malgré sa maladresse, me ramena sur terre et je réussis même à sourire faiblement. Je m’excusai pour le dérangement et, pendant qu’elle refermait la porte, penchai la tête sur le côté pour essayer de jeter un coup d’œil dans l’appartement. Je vis le regard de la jeune femme se durcir à nouveau et elle me claqua la porte au nez. Lentement, je fis demi-tour sur le palier. J’avais la tentation de m’asseoir dans l’escalier, de reposer ma tête contre le mur et de sombrer dans un profond sommeil. Au rez-de-chaussée, je m’arrêtai un instant devant la loge du concierge mais on avait dû lui demander bien des fois où se trouvait Atalie et il ne le saurait pas plus aujourd’hui qu’hier. Et ce fameux club où nous étions allés ensemble ? Je

m'étais laissé guider avec confiance en pleine nuit. J'aurais pu avoir un bandeau sur les yeux. Même le numéro de l'arrondissement m'échappait et personne n'avait mentionné le moindre nom de famille. D'ailleurs, si j'étais parvenu à retrouver Atalie par ce moyen, sa résolution étant prise, elle n'aurait jamais voulu me revoir.

Je marchai pendant un temps indéterminé et, les pieds douloureux, me retrouvai sur les quais. La journée finissait. L'air, comme dans la matinée, était calme et frais. J'avais l'esprit aussi engourdi qu'un homme qui apprend, d'un instant à l'autre, qu'il est ruiné et se demande comment il se peut qu'il ne soit pas mort ou tout au moins malade ; comment il se peut qu'il soit encore là, à respirer, dans les mêmes vêtements qu'il portait juste avant de recevoir la terrible nouvelle ; comment il se peut que, autour de lui, tout soit encore absolument normal.

Je m'assis sur une bitte d'amarrage et éprouvai soudain l'étrange sensation d'avoir vécu un long rêve et de me

réveiller lentement, paresseusement. La guerre, la Bête, rien de cela n'avait existé. Atalie n'avait pas existé non plus. Elle était trop belle, trop parfaite. Elle n'était pas de ce monde. La reverrais-je un jour ? Peut-être... et, bien sûr, au moment le plus inattendu ! Dans dix ans, dans vingt ans, invité à une soirée ou assistant à un salon aérien, j'aurais l'impression qu'un regard se poserait sur mes épaules. Je me retournerais vers une femme élégante aux signes de vieillissement subtil amenés par trop d'argent, trop de maquillage et trop de journées ennuyeuses avec un mari qui la négligerait et qui la tromperait. Ferait-elle mine de ne pas m'avoir vu ou, au contraire, les joues en feu, s'approcherait-elle de moi pour engager la conversation et essayer de faire renaître notre liaison ?

Une horrible pensée m'assaillit : et si elle s'était suicidée ? Je me surpris à regarder les eaux de la Seine. Apercevrais-je Atalie, moderne Ophélie, glissant sous les vaguelettes... visage de cire, robe de mariée couvertes de fleurs

d'oranger... Quelle sorte d'avenir avais-je préparé pour moi-même ? Aucun. Ma destinée n'avait-elle donc été que de tuer la troisième Bête ? Je me pris à rêver d'une vie normale, si tant est qu'il en existe. Je rencontrerais une belle femme dans un dîner. Il faudrait, pour commencer, que j'aie à des dîners ou que j'en donne. Je me trouvais un peu dans la situation de celui qui dit : "Si je gagnais le gros lot de la Loterie Nationale, je ferais ceci, je ferais cela..." mais il n'achète jamais de billet. Si donc je devais rencontrer une belle femme dans un dîner, c'est parce qu'on nous aurait assis l'un en face de l'autre. Nos regards se croiseraient. Je sentirais quelque chose remuer en moi mais je me dirais : "Ne prends pas tes souhaits pour des réalités !" Cependant, j'exprimerais le désir que l'on puisse se revoir puis, dans un grand mouvement d'audace, je lui téléphonerais. Elle accepterait un rendez-vous en "territoire neutre", ni trop près de chez elle ni trop près de chez moi et nous ferions connaissance en nous promenant au bord de la mer ou

dans un chemin de campagne avant d'aller prendre une douceur dans un salon de thé. La semaine suivante, je l'inviterais chez moi, et Raffray ferait des merveilles de délicatesse pour le repas du soir mais la belle inconnue, qui ne serait plus alors une inconnue, repartirait chez elle sagement. Un mois plus tard, nous serions amants, nous découvrant des goûts similaires, des complicités délicieuses... Et ensuite ? Eh bien pourquoi pas le mariage, des enfants, deux adorables fillettes pour remplacer celle dont la mort m'avait brisé le cœur...

Je n'avais rencontré l'amour, le vrai, que deux fois dans ma vie. Enfant, j'avais aimé une adulte : Nanon ; et je l'aimais encore. Adulte, j'avais aimé Marie-Louise. C'est tout. Et Véronique alors ? Oui, j'aurais dû dire que j'avais rencontré l'amour trois fois mais je voulais aussi prétendre que ce n'était pas vrai. En effet, ce que l'indifférence de Véronique m'avait fait subir ces derniers mois, je l'avais, moi, fait subir à Atalie pendant des années. Je me cachai la tête

dans les mains en gémissant de honte.

Je sursautai : une silhouette se dressait devant moi. Allais-je être attaqué par un voyou ? Non, bien sûr : les voyous sont beaucoup trop lâches pour se mesurer un à un ; ils se mettent en groupe.

“Ça va ?”

À ce moment les réverbères du quai s'allumèrent. L'homme qui se tenait devant moi pouvait avoir soixante-dix ans. Il était bourgeoisement habillé. Je remarquai ses chaussures noires, bien cirées, et sa cravate aux rayures rouges sur une chemise crème, flottant entre les pans d'une veste en tweed et d'un manteau en poil de chameau laissé ouvert sur le devant. Sous un crâne dégarni, il avait un visage rond et souriant mais également fin et cultivé avec un nez pointu et des lèvres serrées. “Oui, ça va” murmurai-je. “Je vous remercie.”

“Vous savez, reprit l'autre, l'un de mes amis est allé se promener sur les quais, l'autre jour. Il a glissé sur une énorme fiente de pigeon et s'est fracassé le crâne.

Il a fallu des heures avant qu'un passant ne s'inquiète de lui. Et on dit que la merde porte bonheur !”

“Aucune glissade, rassurez-vous.”

“À vrai dire, je me demandais si vous n'aviez pas l'intention de vous suicider.”

“Pas du tout mais je pensais qu'une personne que j'aimais s'était peut-être suicidée.”

“À cause de vous ?”

“C'est possible. Cela paraît bien prétentieux n'est-ce pas ?”

Il haussa les épaules. “Le suicide est toujours illogique, alors...” Il fit mine de s'éloigner puis se ravisa. “Venez prendre une tasse de café avec moi. Vous avez l'air d'en avoir bien besoin.”

“Vous êtes homosexuel ?”

Il rit. “Vous n'y allez pas par quatre chemins !”

“Alors ?”

“Non, absolument pas. Et vous ?”

“Moi non plus.”

“Eh bien” ajouta-t-il en prenant soudain l'accent du midi “on va se le prendre ce café ou on va pas se le prendre ?”

Il s'appelait Antoine Mesurier. Il

devint mon ami et, sans trop le savoir, mon guide, le conseiller qui m'avait tant manqué, tout au moins dans certains domaines. Il se décrivait comme "un petit prof de lettres de rien du tout à la retraite". Il inspirait une confiance immédiate. Il vivait seul dans un modeste appartement parisien et, comme je l'avais fait moi-même avec Atalie, allait passer presque toutes ses fins de semaine avec son amie Valérie : une secrétaire d'environ cinquante ans (une jeunesse, en somme) jolie comme un cœur pour son âge, menue, élégante, et dont le gai pépiement nous faisait rire tous les deux quand elle venait au château car l'amitié entre Antoine et moi s'épanouit très vite.

Ronan, Martinet... Antoine. À Martinet j'avais surtout confié les angoisses créées par la Bête. À Antoine, je parlais de femmes et d'amour... ou de l'impossibilité d'aimer. Il entreprit, doucement, patiemment, de faire mon éducation ou, comme il le disait lui-même, de me faire voler de mes propres ailes.

“Rappelle-toi, cher ex-pilote de la RAF, tes premières leçons de vol : comme tu suais, comme tu avais peur sans vouloir le dire à personne et combien de fois tu as cru que tu n’y arriverais jamais. C’est la même chose avec l’amour. Entre Atalie, que tu regrettes tellement, et Véronique dont le souvenir te fait encore bander, laquelle, lors d’un incendie, sauverais-tu instinctivement des flammes ?”

“Véronique.”

“Alors, souviens-toi des moments où son regard plongeait dans le tien, où tu détectais sa chaleur, où tu frémisais au son de sa voix, où tu respirais son parfum. Souviens-toi du premier contact de tes doigts avec un clitoris baignant dans le bonheur...”

Antoine me fit aimer Véronique comme je ne l’avais encore jamais aimée : son mystère, son sens de l’humour et chaque aspect, si ordinaire fût-il, de son anatomie, du lobe des oreilles à la douceur de la peau derrière les genoux. Mais pourquoi faisait-il cela ? me demandais-je. Elle est en

prison pour le restant de sa vie ; elle est hors de portée ; elle ne veut ni lire mes lettres, ni accepter mes cadeaux, ni recevoir mes visites ! À quoi bon ?

“Fais-moi confiance” répétait-il avec un sourire malicieux, comme s’il avait su quelque chose que je ne savais pas.

Antoine donnait l’exemple : il adorait Valérie sans stupidité, sans mièvrerie ; mais il l’adorait vraiment. Il la complimentait sur son choix de vêtement, de sous-vêtements, de parfum... Il adorait chaque centimètre carré de son enveloppe charnelle et me montrait ce que j’aurais dû faire. Les choses qu’il n’aimait pas en elle, il ne les mentionnait jamais ; si bien que, en fin de compte, il était toujours sincère et ne se mettait pas dans l’obligation de mentir.

“Un être humain” disait-il “est une image de l’infinité. On peut le déshabiller comme les couches d’un oignon et, miracle, on s’aperçoit que l’oignon ne rétrécit pas ; mais plus on enlève de couches, plus on s’enfonce dans le mystère de l’autre et plus s’installe entre

les deux personnes une délicieuse compréhension. Cette compréhension, toutefois, restera toujours imparfaite car une vie ne suffit pas à l'explorer. Alors si, par bonheur, on fait l'amour avec cet être humain, c'est le paradis terrestre. Si l'on veut posséder, on perd tout. Si l'on se contente d'explorer et d'aimer, on gagne tout car dès que l'on n'a plus faim et qu'on ne crève plus de froid, le bonheur d'aimer et d'être aimé devient l'essentiel de la vie. Comparé à l'amour, tout le reste : argent, possessions, pouvoir, et ce que Pascal appelait 'le divertissement', a comme un goût de piquette comparé à celui d'un grand vin."

Il me faisait bien voir à quel point j'avais manqué le coche. Mieux je connaissais Antoine, plus je lui pelais de couches et moins je regrettais Atalie et plus je me blâmais de n'avoir pas su aimer Véronique comme elle le méritait. Cependant, il faut le dire, ce blâme demeurerait abstrait car, persuadé que je ne la reverrais jamais, je ne ressentais pas au fond de l'estomac cette torture de l'incertitude, cette attente de la libération

qui avait dû ravager certains couples pendant la guerre. J'étais séparé de Véronique mais, paradoxalement, j'étais libéré d'elle, comme si elle était morte. Pas d'incertitude, pas d'attente : rien que le lourd regret d'avoir raté ma vie.

## CHAPITRE V

Nous étions en pleine période existentialiste et Juliette Gréco chantait “Que dois-je faire avec ma vie ?” Nous sommes tous des égoïstes et plus qu’on ne le pense ; mais on peut aussi en être conscient. Revenu à Toucouleur après avoir perdu Véronique et Atalie, je me dis : “À partir de maintenant, je vais être sciemment égoïste. Si je me trouve une femme ou des femmes (pourquoi pas ?) ce sera uniquement pour le plaisir. Il n’y aura plus aucune sentimentalité là-dedans, aucun échange des âmes. Elle ne sera jamais invitée au château”. C’était là, je m’en rends bien compte maintenant, une réaction absurde, désespérée et contraire à la logique. Au lieu de raisonner que j’avais été, en fait, égoïste, et qu’il était peut-être temps de

ne plus l'être, j'aggravais mon cas, je me retranchais dans ma forteresse. Nanon et ma mère perdirent tout espoir de me voir un jour "casé" comme elles disaient. De plus en plus souvent revenait sur le tapis la question de savoir qui hériterait du château. "La SPA, probablement" ironisait Nanon. Elle trouvait ça très drôle : pas moi. Ce n'était pas du tout une mauvaise suggestion.

J'achetai un appartement à Rennes dans le but bien précis de jouer au libertin et, effectivement, je trouvai des compagnes. Par une bizarrerie du sort, ce fut Ronan qui se transforma en entremetteur. Il essayait, en fait, de sauver de la prostitution des femmes battues qui avaient quitté leur mari, des veuves de guerre sans travail, des filles mères chassées de leur village par la charité chrétienne et jetées en pâture aux maquereaux de la ville. Je les installais, à tour de rôle, c'est à dire une seule à la fois, dans mon appartement jusqu'à ce que Ronan, qui travaillait de concert avec des associations caritatives, leur donne une chance de repartir sur

des bases solides. Elles étaient toutes jolies, bien entendu. Oh, la tragédie des femmes laides sur lesquelles s'acharne un double malheur !

...d'ailleurs, quand je dis que je trouvais "des" femmes, il ne faut pas exagérer. Il y eut Léonore, au physique musclé de basketteuse ; Julie qui se disait moitié chinoise mais n'en avait pas l'air ; Sonia, l'une des premières Africaines qu'on eût jamais vues dans la région ; Sophie, la plus fluette et peut-être la plus belle de toutes ; Michelle, une grande trique au rire tonitruant et Christelle à qui il fallait sans cesse rappeler quelques règles d'hygiène élémentaires... Mais il y eut surtout Violette qui, un jour, s'étant trouvé un greffier deux fois plus âgé qu'elle, et qui voulait l'épouser, choisit cette bonne porte de sortie ; Guillemette qui se découvrit une vocation et se fit bonne sœur ; enfin Raina qui ne cessait de répéter qu'elle avait honte et qu'elle n'avait jamais fait "ces choses-là", mais qui, au moment de l'orgasme, hurlait à en fendre les vitres et mouillait comme

une éponge dès que je passais la porte de l'appartement.

Aucune de ces femmes n'était désagréable à vivre. Il m'arrivait de passer plusieurs jours de suite à Rennes et je peux affirmer en toute honnêteté n'avoir jamais eu une seule dispute. Elles n'avaient pas la classe ou l'éducation d'Atalie : peu de lectures et une culture générale presque inexistante. Souvent, elles aimaient les foires foraines, les bals musette... Toutes faisaient l'amour mieux que Véronique car elles ne se comportaient pas comme s'il leur fallait jouer à la sauvette entre deux obligations urgentes... Cependant, chaque fois que j'y pensais, en essayant de ne pas y penser, je leur préférerais encore la fraîcheur, la jeunesse, l'impertinence, l'originalité et le mystère de Véronique.

Une poitrine un peu trop lourde – mais vraiment un tout petit peu trop lourde – me rappelait douloureusement les seins à peine adolescents de Véronique. Un ventre qui n'était pas absolument plat me donnait la nostalgie

du sien. Un sexe aux petites lèvres brunâtres ou tarabiscotées me ramenait en pensée vers la rose simplicité que j'avais tant aimée. Il en était de tout ainsi. Des rires un peu bêtes, ou même franchement vulgaires évoquaient par contraste les francs éclats de joie de ma petite sauvageonne.

Le sens de l'humour de Véronique, ses réparties rapides comme l'éclair, me manquaient constamment. Je n'avais appris à l'aimer que lorsqu'il était trop tard. "Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a" disait, paraît-il, le philosophe chinois Siun Tseu. Mais pourquoi, dans ce cas, me cantonner aux rescapées de Ronan ? Pourquoi ne pas essayer de me mêler davantage aux familles influentes de la région où j'aurais facilement trouvé des femmes possédant des diplômes universitaires, des intérêts variés et de la conversation... ? Je suis maintenant persuadé que si je n'essayai jamais de trouver une jeune fille de la *bonne société* c'était, inconsciemment, par une peur bleue de trouver quelqu'un qui me

plairait davantage que Véronique. Je refusais cette possibilité et n'en prenais donc pas le risque.

Quand on n'a pas ce que l'on aime... Je regardais les couples que je connaissais. Ronan et Géraldine étaient heureux. Antoine et Valérie aussi. À part cela, je n'en voyais pas qui connussent véritablement le bonheur. Il y avait souvent, dans les propos des maris et des femmes que je rencontrais, une amertume sous-jacente qui en disait long sur la façon dont ils jugeaient la vie et se jugeaient mutuellement. Les maris trompaient presque tous leur femme ; les femmes trompaient parfois leur mari. Trop souvent, ils se méprisaient l'un l'autre et, même en compagnie, avaient du mal à masquer ce mépris. Moi, au moins, je ne trompais ni ne méprisais personne, sauf moi-même, peut-être.... Je n'étais pas heureux mais j'étais aussi peu malheureux que possible. J'avais des satisfactions sexuelles non négligeables et qui, au cours des douze années qui suivirent le procès de Véronique, se renouvelèrent de façon

toujours imprévue.

Je jouais au bridge. Régulièrement, j'invitais à tour de rôle Antoine et Valérie puis Ronan et Géraldine et j'y ajoutais soit un professeur de biologie à la retraite qui racontait des histoires à dormir debout et faisait des appels de jeu disproportionnés, soit une charmante femme, ancienne infirmière, retraitée elle aussi. À partir de 1956, j'y ajoutai un jeune Hongrois intelligent mais vantard, excessif et machiste. Il était convaincu, par exemple, que le fait d'user rapidement des lames de rasoir sur une barbe dure comme de l'acier, était un signe de virilité et, par conséquent, de supériorité. Ceux qui faisaient durer leurs lames étaient, pour lui, des femmelettes et des mauviettes. Il nous faisait beaucoup rire sans se rendre compte que nous riions de lui !

Lorsque Antoine et Valérie venaient passer quelques jours et même, de temps en temps, quelques semaines chez moi, je ressentais une sorte d'équilibre qui me manquait le reste du temps. Ils aimaient trop Paris, du reste et, bientôt, ils y

retournaient.

## CHAPITRE VI

1959

Antoine est mort. Valérie a disparu dans la nature. Ma mère et Nanon sont mortes elles aussi. À l'enterrement de ma mère, je fis tout ce qu'un bon fils se doit d'organiser : fleurs, invitations, messe solennelle, musique, tombeau de marbre. À l'enterrement de Nanon, je pleurai toutes les larmes de mon corps. Raffray, lourde, essoufflée, les jambes gonflées, m'a quitté depuis longtemps. Les remplaçantes ? Deux grenouilles de bénitier dans la trentaine : deux jumelles, Raymonde et Yvette, qui prient pour le salut de mon âme ; mais elle m'aiment bien aussi et font du bon travail, l'une à la cuisine, l'autre pour le ménage. Elles ne sont ni laides ni belles

et ceux qui me connaissent mal pensent que je couche avec elles. Non seulement elles ne m'attirent pas mais je ne suis pas de ceux qui se fixent un défi de ce genre. Vierges elles sont ; vierges elles resteront et grand bien leur fasse si elles y trouvent leur bonheur ! Alain et André vaquent toujours à leurs occupations. Y en a-t-il un seul parmi nous qui ne se demande pas de temps en temps à quoi sert ce ronron de la vie, sinon à nous préserver du besoin jusqu'au moment de la mort ? Piètre ambition mais nécessité instinctive qui nous pousse en avant comme le ferait un cocher tenant les rênes d'un attelage.

Quinze février 1959 : le jour le plus froid de l'année. Quinze février.... moins quinze au thermomètre. Jolie coïncidence. Il est trois heures de l'après-midi et la journée menace déjà de s'assombrir. Je suis dans mon bureau. Entre deux fenêtres, il y a maintenant un énorme poste de télévision (en noir et blanc évidemment) dont les images, si nettes, ne cessent de me fasciner ; mais il est éteint en ce moment ; d'ailleurs les

programmes ne commencent qu'à dix-neuf heures.

Inspiré par le froid, j'ai voulu relire cet épisode du *Roman de Renard* dans lequel le pauvre Isengrin se retrouve avec les pattes prises dans la glace. J'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour Isengrin car l'humour médiéval, qui consiste essentiellement à se moquer des autres, me semble la forme d'humour la plus primitive, la plus triste qui soit, sa seule qualité consistant à dégager une véritable odeur de tragédie.

À en croire les auteurs, la dureté de l'hiver au Limousin en ce temps-là, dépassait encore celle de ce quinze février en Bretagne. Normalement, nos hivers sont doux, venteux et pluvieux mais, quand le froid s'installe, il est presque toujours accompagné de soleil, et cela veut dire des promenades dans les bois, de la gelée blanche, des chiens suivant un lapin à l'odeur dans des paysages de cartes de Noël. Les hivers du *Roman de Renard* sont, dans mon esprit, impitoyables. Peu de soleil dans la journée : plutôt des ciels gris et des vents

mordants. Pourtant, la nuit, je n'y vois aucun nuage : juste une lune jetant des reflets bleu acier sur de rares fermes basses ; sur les troncs d'arbres aussi, et les chemins de terre pendant qu'au loin, parmi les frontières sombres de ce monde immobile et glacé, s'élève, comme en un songe, la plainte désincarnée d'un loup.

J'entends une sorte de toux : le bruit de portières que l'on claque. Alain ou André allant faire quelque course, je suppose, malgré le froid et l'heure tardive. Je recommence à lire mais me sens mal à l'aise. Je lève les yeux. De l'autre côté des portes fenêtres il y a une silhouette sombre, une femme dans un grand manteau à capuchon. Elle est tournée vers moi. À la main, elle porte une petite valise. Une mendicante, peut-être. Les corgis, profondément endormis jusque là, décident de se réveiller et de faire un raffut de tous les diables. J'aperçois vaguement un taxi qui fait demi-tour. Je devance Raymonde qui s'apprête à ouvrir la porte d'entrée. Malgré le froid, je mets simplement un

béret et une écharpe et je sors sur la terrasse. La femme se tourne vers moi et prononce doucement mais distinctement : “Tu as pris ma ferme. Je ne sais plus où aller.”

“Véronique ?”

Elle rit alors, comme elle savait le faire il y a si longtemps puis elle fond en larmes. Nous restons, paralysés, à quelques mètres l’un de l’autre, dans l’air glacial. Je réussis à rompre le charme et je m’avance vers elle. Elle se jette dans mes bras. Elle me rappelle ces femmes qui retrouvaient leur mari au retour de captivité mais, cette fois, c’est elle la prisonnière qu’on vient de libérer. Elle tremble contre moi.

“Revenons, lui dis-je, ou nous allons attraper froid.”

Dans le vestibule, je soulève sa capuche. “Tu as changé.”

“Je suis laide ?”

“Non, non ! Tu es encore plus belle. Tu as l’air d’une vraie châtelaine maintenant.”

“Ça veut dire quoi ?”

“Que, si tu veux, tu peux rester ici

jusqu'à la fin de ta vie.”

Incrédules, on se regarde dans les yeux. L'embrasser ? Je ne sais pas trop... Je n'ose pas ! Je la prends par le coude et la guide vers le salon puis demande à Raymonde de nous apporter du thé. J'apprends que c'est de Gaulle qui est responsable de la libération de Véronique. Elle était sur la liste des criminels qu'il a pardonnés lors son accession au pouvoir mais il a fallu encore plusieurs mois pour que cette décision soit entérinée.

“Mais pourquoi, pourquoi n'as-tu jamais voulu que je te rende visite ?”

“À cause des chiens, bien sûr !”

“Pardon ?”

“Quand on met un chien en pension, il ne faut jamais aller lui rendre visite. Il croit qu'on vient le libérer. La déception n'en est que plus cruelle à chaque fois. Il faut abolir le temps. J'ai réussi à en convaincre la femme avec qui je partageais ma cellule. Elle avait un calendrier. Elle s'en est débarrassé. C'est mieux comme cela. Les journées, les repas, les dimanches avec leur

traitement spécial, tout se confond à la longue et c'est beaucoup moins pénible. Toi aussi, tu as été prisonnier. Tu dois comprendre.”

Je comprends ; mais je comprends aussi que cela demande, au départ, une volonté de fer. Cette fois, admiratif, je l'attire vers moi et l'embrasse. Je sens ses lèvres devenir chaudes sous les miennes. Je m'étonne aussi de la douceur qu'elle met dans ce baiser, de la longueur de ce contact qui se prolonge bien au-delà de ce dont elle avait l'habitude jadis. Véronique a enfin compris qu'elle a toute la vie devant elle, toute la vie pour faire l'amour. Moi aussi, j'en ai compris des choses ! Nous avons tous les deux compris tellement de choses en ces douze ans de limbes et de purgatoire ! Nous en avons tant à nous dire mais rien ne presse... Elle chuchote : “J'aimerais aller prendre un bain. Nous n'avons que des douches, et encore, pas tous les jours. Je meurs d'envie de prendre un bain.”

“J'irai te froter le dos.”

“J'ai une meilleure idée : c'est toi qui me

laveras des pieds à la tête, comme si j'étais encore une petite fille.”

Elle enlève son manteau et je me retiens pour ne pas rire : elle est habillée comme en 1947 et porte encore la robe qu'elle avait au procès, robe qui sent un peu la naphthaline, d'ailleurs. Véronique, elle, ne se gêne pas pour éclater de rire.

“Tu n'avais pas peur que je sois marié ?”  
Demandé-je alors que nous montons le grand escalier sous les regards effarés et affolés de Raymonde, restée plantée sur le tapis du vestibule.

“Pas vraiment.”

“Tu es bien sûre de toi !”

“Ce n'est pas de moi que j'étais sûre...”

## CHAPITRE VI

“Allons nous promener” déclare-t-elle le lendemain matin après le petit déjeuner servi en silence (silence glacé) par Raymonde dont les lèvres en cul de poule et les yeux en fentes de blockhaus, exprimaient clairement la désapprobation.

Suivis des corgis, nous montons instinctivement les champs vers l'ancienne ferme de Véronique. On a labouré. La gelée blanche orne la courbe des sillons comme le feraient des moutons sur des vagues. Une fine couche de nuages laisse passer une lumière malade qui sied si bien aux filigranes des branches dénudées. Quelques corbeaux...

Pendant la nuit, je n'ai pas simplement dit à Véronique qu'elle

pouvait rester avec moi pour le restant de sa vie : je lui ai effectivement demandé de m'épouser. Ce fut une nuit calme et passionnée, tendre et subtile comme je les aime. Nous avons commencé à nous confesser l'un à l'autre, à nous dire mutuellement combien nous avons été bêtes douze ans plus tôt. Moi, de ne pas avoir compris à quel point je l'aimais, de ne pas avoir su l'aimer ; elle d'avoir tué son père au lieu de chercher refuge chez moi ou même chez Ronan, qui ne l'aurait certainement pas trahie... mais, au bout d'un moment, nous avons décidé d'arrêter tout ce déballage. Les temps avaient changé. Acceptons ; repartons à zéro mais du bon pied, cette fois.

“Ça te dirait de faire un long voyage, un voyage de plusieurs mois ?”

“Beaucoup. Douze ans en tête, ça donne envie de bouger. Qu'est-ce que tu mijotes ?”

“Un séjour en Afrique. Plus précisément une visite à un ami qui est missionnaire à Maradi, au Niger. Je lui ai promis que c'est lui qui nous marierait.”

“Tu ne mets jamais les pieds à l'église et

tu as un ami dans les ordres ?”

“Nanon me disait exactement la même chose. Je t’expliquerai.”

Nous approchons de l’ancienne ferme ; c’est à dire de la ferme telle qu’elle est maintenant car mon couple de métayers anglais l’a transformée en entreprise prospère. Les voici tous les deux, d’ailleurs, affairés autour du tracteur. Ils ont déplacé de gros blocs de pierre. “Venez voir ce que nous avons trouvé !” hurlent-ils pour se faire entendre au-dessus du bruit du moteur...

Ils ont déterré un énorme linteau et, derrière ce linteau, une sorte de bloc terreux mais recouvert de bas-reliefs, et qui ressemble à un autel. On a dû, par hasard, accrocher les restes d’une ancienne chapelle. On tire encore un peu. L’autel bascule... se brise. On arrête le tracteur et un silence épais tombe sur la campagne car alors, de l’autel, dégouline, brillant comme en un conte de fée, un trésor médiéval de calices, de bagues, de colliers, de pièces d’or...

“C’est René qui avait raison !” murmure

Véronique.